

# EN UN RIEN DE TANT

*roman*

Laurent Hunziker

## Chapitres

- I -	3
- II -	29
- III -	37
- IV -	59
- V -	86
- VI -	98
- VII -	128
- VIII -	145
- IX -	157
- X -	166
- XI -	176
- XII -	189
- XIII -	200
- XIV -	211
- XV -	216

## - I -

Paris, le 15 décembre 2015.

Une crise cardiaque, en pleine rue... et le voilà allongé sur le trottoir de la Porte d'Orléans, juste à l'entrée du métro, raide mort. Pauvre Louis. Il est tombé là, sans grâce et sans pudeur, à présent étalé de tout son long, inerte et immobile, sur le bitume de ce bout de trottoir, bien droit, recouvert d'une couverture en plastique blanc déposée par le personnel du *samu* qui discute, blasé, à quelques mètres de lui en attendant la Police pour l'enlèvement du corps. On n'aperçoit plus de lui, dépassant de la bâche blanche, que ses chaussures, ses pieds en « v » et le haut de son crâne, la peau bleue, grise, sombre, où s'accrochent encore quelques cheveux grisonnants. Une couleur vraiment effroyable. Effroyablement triste. Une couleur de mort. Comme une lumière éteinte. Une couleur sans couleur. Une anti-couleur. On peut également apercevoir un peu ses mains, posées paumes vers le sol, le long de son corps, comme quelqu'un qui prendrait le soleil, sur une plage, bien appliqué à s'exposer uniformément. Sauf qu'il n'y a pas de soleil aujourd'hui, et que ce n'est pas du sable, mais le béton froid d'un trottoir parisien, gris et sale. Nous sommes le quinze décembre... Un jour comme un autre, un jour banal où rien ne prédestine à la mort. Un jour où l'on quitte son chez-soi comme tous les autres jours, sans faire attention à rien, en disant bonjour à sa concierge dans l'escalier alors qu'un au revoir... un adieu même, si l'on avait su, aurait été de mise.

Un jour où l'on part en laissant la vaisselle dans l'évier, en se disant qu'on la fera plus tard. Un jour où l'on attrape sa veste dans l'entrée, ses clés, et où l'on descend l'escalier avec plein de projets pour la journée, sauf celui de mourir, évidemment.

La lumière de Louis s'est ainsi éteinte aujourd'hui, ici, comme ça, à ce coin de rue, en plein jour, en public. Interrupteur sur off. C'était écrit... ça devait arriver, et c'était aujourd'hui...

Il y a une heure encore, il marchait de bonne allure, l'air gai, sur cette avenue, parmi ces mêmes gens qui contournent à présent son cadavre pour poursuivre leur chemin, aller faire leur courses, certains l'air horrifiés, tentant de masquer la vue aux yeux de leur enfant en pressant le pas pour s'éloigner au plus vite de cette scène macabre, et d'autres l'air de rien, qui grognent juste de devoir tordre un peu la ligne droite qui les mène à leur *Franprix*, rallongeant leur trajet de quelques mètres. Il est là, Louis, misérable, allongé au milieu de la rue comme un paquet abandonné. Un colis suspect. À côté de lui, à même pas cinq mètres, d'autres lui tournent simplement le dos, comme si de rien était, attendant leur bus 28 qui tarde à se mettre en station sous le porche de cet immeuble où se situe le terminus des autobus. Scène surréaliste. Un et mort. Les autres vivent, autour, pensant à toute autre chose...

Aux alentours de ce corps allongé, inerte, c'est la vie qui se poursuit, pas dans l'indifférence générale, mais presque. Chacun continue à vaquer à ses occupations habituelles, à aller à son travail, à téléphoner ou envoyer un texto tout en marchant, l'air concentré. Que pourraient-ils

d'ailleurs bien faire, tous ces gens, si ce n'est passer leur chemin et poursuivre leur vie tant qu'elle leur est encore prêtée ? S'éloigner de la vision de cette mort qui les attend, eux aussi, un jour ou l'autre. Ne pas s'attarder, au cas où la grande faucheuse n'aurait pas fini son travail du jour... Passez, passez !... Ce sont des passants, sur un trottoir, alors ils passent, vite. Lui, il a vite trépassé... « Ah ben c'est l'jeu ma pauvre Lucette ! » comme dit la pub à la télé pour *Euromillions*. Une chance sur cent seize millions et des poussières de trouver la combinaison gagnante. Combien de chances d'aller à la Fnac sans y rester ? Merde, le rapport lui était pourtant quand-même plus favorable. Il n'avait jamais été très chanceux pour cocher les bons numéros, mais aujourd'hui, il avait fait très fort, sans rien faire, et en un rien de temps, il avait finalement décroché la timbale. En fin. Mais pas la bonne.

Loterie. Les chiffres et leur mystère : Un 15 décembre 2015, à 15 heures 12 minutes... (peut-être même 15 secondes... mais en l'absence d'un chronométrateur officiel aujourd'hui sur place, difficile à faire homologuer).

15/12/15 - 15 :12 :15, association étrange de quinze et de douze pour une ultime combinaison gagnante. Que peuvent bien vouloir dire ces chiffres ? Y a-t-il un sens ultime à ces mathématiques morbides, une imparable logique à cette suite étrange et symétrique ? Probablement pas. Le grand compte-à-rebours de Louis devait sans doute être réglé sur des quinze et des douze, voilà tout. Aujourd'hui, ça collait, tous les numéros sont sortis en même temps... Bingo.

Un *Infarctus*, mot qui vient du verbe Latin *infarcio* qui veut dire *remplir, bourrer...* Louis n'avait pourtant rien de bourré aujourd'hui ! Certains soirs oui, mais pas là. Pour une fois.

*Infarctus*, qui rime avec cactus. Un mot qui pique, un mot qui fait mal. On passe de vie à trépas, en un instant. Un douloureux instant qui semble pourtant durer une éternité. On lui a éteint la lumière sans prévenir, on lui a coupé le jus sans même lui laisser le temps de se préparer un peu, de peaufiner sa sortie, décider de son lieu, de son décor, de son costume. Sans lui laisser le temps de descendre cet escalier de la ligne 4 pour aller à la Fnac Montparnasse acheter ce disque qu'il a entendu sur *TSF Jazz* et auquel il pense depuis ce matin. Pas le temps non-plus de digérer son repas, son bon repas, son dernier repas, pris dans ce restaurant où il déjeunait avec cet ami d'enfance qui doit rentrer chez lui à présent, content d'avoir passé cette heure et demie avec son vieux pote et juste un peu gêné de s'être laissé invité malgré lui et qui ne se doute pas qu'il ne reverra jamais son ami. Enfin, pas comme il l'aurait imaginé, pas à la verticale. Pas de la même couleur.

Peut-être a-t-il commandé un plat à quinze euros, un dessert à douze... Qui sait ? Il ne garde jamais ses notes de restaurant. Il s'en fiche. Il dit que « ce n'est pas remboursé par la sécurité sociale de toutes façons ! ». Louis a un humour à la française, enfin... avait. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on regrettera le plus chez lui.

Des quinze et des douze... Peut-être, dans sa dernière marche, a-t-il croisé quinze personnes entre le restaurant et

sa chute, ou bien lui restait-il douze mètres avant d'atteindre la bouche de métro ?... Quoiqu'il en soit, c'est fini. Il est allongé là, immobile. Un peu décoiffé. Zut. Peut-être a-t-il même encore un peu le goût du café dans la bouche, Louis, le parfum vanille de la crème glacée qu'il a pris en dessert sur les papilles... ce goût, sucré et doux d'une *Pêche Melba* appréciée avec une joie enfantine, encore dans son esprit qui s'évapore, invisible et silencieux, ondulant vers le ciel dans ce brouhaha pollué de l'avenue du Général Leclerc. Peut-être a-t-il toujours à l'esprit l'écho de ses derniers mots avec son ami, avant de se quitter, pour de bon : « Allez ! Bonne aprèm ! ». Les derniers mots prononcés de sa bouche. Ses mots ultimes ! Paroles banales, dites tant de fois au cours de sa vie, et qui allaient aujourd'hui clôturer son existence, sceller son apparition sur la Terre en quinze lettres. Sans doute aurait-il imaginé sa dernière phrase empreinte d'un peu plus de profondeur, de romantisme, d'émotion, de gravité, pourquoi pas d'héroïsme même... comme dans les films dramatiques où le héros meurt à la fin dans les bras de son amour retrouvé, de son ami réconcilié, de son ennemi repent, avec quelques terribles soubresauts qui font se nouer les gorges et sortir les mouchoirs des spectateurs. Les lumières de la salle du cinéma se rallument et on se dit que c'était un beau film, que le héros était superbe. On suit la foule dans le dédale de couloirs vers la sortie en titubant un peu, encore sous l'émotion des dernières images et un peu ébloui par la lumière retrouvée. Rien de tout ça aujourd'hui. Pas de lumière à rallumer. Il fait plein jour. Personne n'a sorti de mouchoir, sinon un coursier à vélo, au feu rouge, qui s'est arrêté pour se moucher, et qui regarde la scène d'un air absent. Quelques soubresauts quand-même, la douleur de

son corps qui s'est crispé en une dernière crampe, fatale. Aujourd'hui, pas d'amour qui le tient dans ses bras en pleurant son départ, sa fin, sa perte. Rien de romantique. Il est tombé tout seul, comme un maladroit qui se prend les pieds dans le tapis. Tu parles d'une sortie ! Il a chuté comme s'il avait buté sur le rebord du trottoir... et ce n'est même pas sa faute. Aujourd'hui il s'est donné en spectacle dans de pathétiques grimaces aux regards des passants outrés. Aujourd'hui il est tombé, pour la dernière fois, et ne se relèvera pas. Ça ne pouvait pas attendre demain, c'était aujourd'hui, on ne sait pas pourquoi. Le seize ne collait pas. Ça devait sans doute faire tache dans le grand dessein, dessin, de l'Artiste suprême, dans Sa combinaison mystérieuse. L'art des chiffres. Ses statistiques personnelles. Sa comptabilité.

D'un pas, pourtant décidé, Louis s'était dirigé vers cette bouche de métro. Une nouvelle entrée construite il y a peu et qu'il affectionnait, car elle mène directement sur le quai en évitant tous ces couloirs souterrains interminables. Sans doute se disait-il ça, en avançant vers cet escalier. Sans doute remerciait-il intérieurement la RATP de cette initiative, quoique l'ascenseur supposé desservir également le quai depuis la surface fut en panne depuis sa construction, mais bon, il s'en fichait, se disait-il, car il avait la chance d'être en bonne santé et de pouvoir utiliser les escaliers. Que se dit-on, dans les derniers instants ? Quand on ne sait pas encore que le précipice est au prochain pas. On ne pense sans doute à rien d'original. On pense à son métro, son ticket au fond de sa poche. C'est tout.

C'est donc ce qu'il allait faire en ce quinze décembre, avant de se sentir mal et, finalement, de ne plus se sentir du tout : Il allait descendre ces escaliers qu'il connaissait par cœur, monter dans ce métro pour quelques stations jusqu'à *Montparnasse Bienvenüe*, puis descendre la rue de Rennes jusqu'à son magasin. Sans doute s'arrêterait-il devant quelque vitrine, mais non, tous comptes faits, il était pressé d'avoir le disque entre les mains. De le chercher. De le trouver. Pressé surtout de savoir s'il était seulement disponible. C'était l'enregistrement d'un concert de *Cannonball Adderley* en 1962. Probablement assez rare. Il lui restait toujours, en cas d'échec, l'option d'aller chez *Crocodisc*, un magasin spécialisé rue des Écoles. Là il le trouverait sûrement, mais sans doute en version vinyle... ou bien chez *Gibert*, Boulevard Saint Michel. Il lui faudrait juste attraper le bus 96. Bon, il verrait...

Il verrait... Il aurait vu. S'il n'y avait pas eu cette foutue torsion au cœur, ce dévissage de verticalité, ce tremblement de terre et cette soudaine crevasse ouverte dans le sol qui l'avait aspiré, comme ça, tout d'un coup, à 15h12. Cette putain de douleur venue de nulle part. Cet éclair silencieux, telle une lame tranchante, qui avait coupé net sa vie, ici, sur ce trottoir, fauché en pleine marche, déconnecté en plein dans ses pensées, ses projets, petits projets pour la journée. Tombé par terre, de façon lourde et ridicule, comme s'il avait trébuché sur une crotte de chien. Mort sans panache, ni gloire ni honneurs, dernière représentation en public, mais sans avoir eu le temps de répéter la scène, d'ajuster son final. Improvisation ratée d'un corps dont il ne maîtrise plus les mouvements, se tordant, ridicule et sans style, sur ce béton

dur et froid en tentant vainement de refuser l'étreinte de la main géante de la mort qui l'avait attrapé à l'instant tel un insecte malfaisant et qui le broyait, invisible et tenace.

La mort il y pensait souvent. Il en avait atteint l'âge. Pas encore l'âge de mourir, mais celui d'y songer. L'actualité dramatique récente l'avait d'ailleurs poussé un peu plus à ces sombres considérations. À peine un mois auparavant, le 13 novembre, d'autres étaient tombés, fauchés en pleine rue, en pleine vie, en plein dîner, en plein concert, abattus par des assassins décérébrés prétendant agir au nom de Dieu, d'Allah, se targuant de missions divines pour décider eux-mêmes de la mort d'autrui. Des destins avaient été brisés ce soir-là, dans des bruits de pétards et des odeurs de soufre.

Il était alors en train de lire un roman lorsqu'il avait été dérangé par un va-et-vient de plus en plus fréquent de sirènes de police dans l'avenue en bas de chez lui. Il n'y avait pas prêté attention au tout début, après tout en plein Paris, c'est fréquent ce genre de cacophonies sonores, mais là il y en avait quand-même beaucoup. Bon.

Louis avait été musicien. Il jouait encore de temps en temps, mais beaucoup moins. Il vivait de ses rentes de la *Sacem* et d'une petite retraite d'un travail salarié qu'il avait effectué pendant quelques années. Pas grand-chose, mais, mis bout à bout, ça lui suffisait amplement, vivant seul avec son chat. Il allait cependant quelques fois à des concerts, parfois pour y jouer, invité ou rémunéré, mais désormais le plus souvent en spectateur. Il reçut ainsi un texto sur son téléphone de son ami *Édouard* lui demandant si tout allait bien ? S'il avait appris pour le *Bataclan*...

Interloqué par ce message énigmatique, il alluma son poste de télé lorsque la réponse à son texto arriva.

S'en était suivie une soirée étourdissante d'horreur, d'écœurement et de rage à la découverte et l'écoute du récit de ces attentats à la Kalachnikov en plein cœur de Paris où cent trente personnes avaient trouvé la mort en l'espace d'une heure... puis des journées où il n'avait pas eu le courage de sortir ni l'envie de souffler dans son saxophone. Son chat et lui avaient fini les restes du frigo sans mettre le nez dehors, non par crainte des attentats possibles, mais par tristesse et affliction, dégoût du genre humain. Surtout lui, car *Jean-Marie*, son compagnon à quatre pattes semblait assez indifférent, ou résigné, face à la connerie des hommes relatée à l'écran animé de ce bruyant téléviseur.

Il avait appelé son chat « Jean-Marie » car, lorsqu'il avait accueilli le matou, celui-ci avait la singularité d'avoir un œil en moins, sûrement perdu lors d'une bataille entre chats... une guerre d'*Indo-chats*. Ainsi, un jour, Louis avait trouvé le chat recroquevillé sur un paillason de l'immeuble, dans son escalier, perdu. Après s'être enquit sans succès auprès des voisins de sa provenance, il avait décidé de garder le chat, au moins temporairement, jusqu'à ce que son propriétaire se manifeste, ce qui n'arriva pas.

*N'a-qu'un-œil...* fut son premier choix de nom, mais il trouva cela vite trop long et ennuyeux. *Jean-Marie* lui vint ensuite et, bien que n'ayant aucune sympathie pour le personnage politique, il trouva l'association des deux, cocasse. Le chat borgne semblait d'ailleurs apprécier son nouveau nom. Il arrivait à Louis parfois de regretter un peu

ce choix, notamment lorsque prenait l'envie à Jean-Marie d'aller vagabonder à nouveau dans les escaliers de son immeuble et qu'il devait l'appeler à voix haute... Petit moment de solitude en croisant quelque voisin, le sourire gêné. « Jean-Marie ! Jean-Marie ! Viens-la mon Jean-Marie ! ... ». On lui avait sans doute collé, dans l'immeuble, une étiquette politique qu'il n'avait pas, mais il s'en fichait. Les regards de connivence avec la vieille mégère du cinquième, le pensant de son bord, le faisaient sourire... Il ne s'attardait pourtant jamais pour répondre à ses tentatives de conversations d'escaliers... Les attentats islamistes étaient évidemment pour elle une source visible de jubilation malsaine, apportant de l'eau à son moulin anti-immigrés, anti-musulmans, anti-arabes, anti-tout... Discuter avec elle était pour Louis une perte de temps et une cause d'agacement inutile dont il se passait volontiers. Il se dépêchait de l'aider à monter son cabas, mais c'était tout. Du temps, il n'en avait pas, plus, à perdre. Encore moins qu'il le pensait d'ailleurs.

Passé le moment de KO dû aux événements, il avait repris le cours tranquille de sa petite vie solitaire, ou presque, avec juste une couche de désillusion supplémentaire sur le genre humain, enfin, une partie, certains hommes ne reflétant, par leurs éclats sanglants, finalement que le fond tragique et nauséabond de l'humanité toute entière. Il était ressorti, avait côtoyé à nouveau les terrasses de cafés, en défi à la mort pouvant désormais surgir à tout moment sous la forme de terroristes sans honneur.

L'honneur ! Au moins, tous ces pauvres gens assassinés, ils en avaient eu un peu, beaucoup... d'*honneurs*, même si ça

leur faisait une belle jambe à présent. Ils étaient tombés en héros, bien que d'un combat qu'ils n'avaient pas menés, d'une guerre qui ne les concernait pas, ou de si loin. Ils avaient eu les honneurs de la nation, de la patrie reconnaissante pour leur sacrifice involontaire. On avait parlé d'eux dans la presse, publié leurs photos, joué l'hymne national en leur nom, accroché des mots et des fleurs aux barrières des squares en leur hommage. On avait mis, lui le premier, des drapeaux tricolores aux fenêtres en leur souvenir. Certes, c'était atroce et d'une injustice inqualifiable, mais ça avait tout de même une autre classe que son sort à lui... tombé tout seul dans l'attentat de son propre cœur qu'il ne savait même pas malade.

Leur mort avait servi au pays en quelque sorte. Ils avaient suscité un élan national pour lutter contre la barbarie et résister face aux abjectes représentants de la bêtise et de l'inhumanité. Sa mort à lui, ne servirait à personne. Pas de drapeaux. Pas d'élan national. Aucun effet sur les barbares. Rien. Juste peut-être la tristesse de quelques amis, ceux encore en vie, quelques soupirs entendus vite dissipés au fil des semaines. Tristesse du chat aussi, qui ne comprendra sans doute pas pourquoi son maître tarde tant à revenir ce soir... Pourquoi il n'est pas rentré comme d'habitude et l'a laissé tout seul, dans le noir, sans manger. Il le boudera d'ailleurs, un peu, pour lui faire comprendre, quand il rentrera... et puis ira évidemment se blottir contre lui dans le fauteuil, rancune passée. Sauf que Louis ne rentrera pas ce soir. Louis est parti pour de bon.

Les deux vivent au premier étage d'un immeuble du quatorzième arrondissement. En cette fin d'après-midi, l'appartement est calme. Les lumières sont éteintes et Jean-Marie est roulé en boule sur le canapé en velours rouge sur le rebord duquel il affectionne tout particulièrement de faire ses griffes, au grand dam de Louis qui a depuis longtemps renoncé à lui imposer une interdiction sans effet. Un chat est un chat. Il sait ce qu'il doit ou ne doit pas faire, mais il fait ce qu'il veut au bout du compte.

Il dort, calme aussi. Il attend. Dehors, on entend passer les voitures. Quelques klaxons de-ci de-là. Tout est normal. Un vieux saxophone ténor, au cuivre usé et patiné, est posé sur son stand. Il manque le bec, posé sur le rebord du pupitre avec son anche à côté. Louis avait fait quelques exercices ce matin. Jean-Marie aime bien quand son patron souffle dans son instrument doré et bizarre, même s'il ne comprend pas bien pourquoi il fait ça. Louis ne joue pas de notes violentes de toute façon, sans doute à cause du voisinage. Ce sont plutôt des airs mélancoliques, des improvisations douces, devant le carreau de sa fenêtre. Il regarde passer les voitures et cela lui inspire des notes, des idées, des rythmes. Enfin, lui *inspirait...*

Une vieille pendule à balancier datant du début du siècle dernier et qu'il tenait de sa grand-mère, imprime son lent rythme à la pièce, le tempo du temps qui passe, inexorable. Il faut remonter le mécanisme de la pendule régulièrement, sans quoi celle-ci s'arrête à une heure qu'elle choisit en fonction de sa fatigue. « *Cling, clong, cling,*

*clong..* » Les battements de ce lent métronome berçaient les nuits de Louis et de Jean-Marie. « Comme des battements de cœur » disait-il. Il aimait ce son doux et chaud. Rond et lourd. C'était apaisant, c'était rassurant. Le monde tournait. L'heure avançait. La vie suivait son cours, normal, tranquille. Un calme imperturbable qui contrastait avec le chahut de la ville, au-dehors.

Il se souvenait, enfant, du rituel que s'imposait sa grand-mère pour remonter ses pendules. Elle en avait plusieurs, de tailles différentes, mais toutes de la marque *Zénith*. C'était sa grande fierté. Une marque suisse de renom, qui valait sans doute très cher. Enfin, elle le pensait. Chaque semaine, elle allait placer, presque à la même heure, son escabeau sous les trois pendules de sa maison d'alors, dans un ordre parfaitement identique à chaque fois, comme si ses pendules étaient régies par une hiérarchie qu'elle seule connaissait. Puis, à voix haute, elle comptait chaque tour jusqu'au dernier, en tournant lentement et régulièrement la clé dans le mécanisme... « mais surtout sans forcer » lui avait-elle enseigné, enfant, sans lui laisser faire, parce que bon, il ne faut pas exagérer tout de même ; son heure viendrait, de jouir de ce grand privilège du remontage des pendules. Même opération, méthodique, pour chaque pendule. Ensuite elle allait ranger son escabeau et vérifiait la bonne marche de tous les balanciers, les mains sur les hanches. Louis aimait le sourire satisfait de sa grand-mère lorsque retentissait les coups des heures et des demi-heures. Une de ses trois pendules annonçait également les quarts d'heure. Heureusement, il n'avait pas hérité de celle-là, s'était-il dit avec soulagement lors de la lecture du testament

par le notaire à son décès. Mais il avait, malgré-tout, en son souvenir, scrupuleusement perpétué cette tradition du remontage de la pendule, le protocole en moins.

Aujourd'hui, la pendule allait marquer le tempo encore quelques heures puis, fatiguée, lassée et sans doute vexée de n'être plus remontée dans la tradition hebdomadaire, s'arrêterait, définitivement, tout comme s'était arrêté le cœur de Louis. Indicible instant du dernier cling... Rupture d'un mouvement qui paraissait pourtant presque perpétuel, enfin qu'on voulait croire comme tel. Le clong n'arrive pas après le cling... ou bien le cling n'arrive pas après le clong... Qu'est-ce qui peut bien faire la différence ? Que sépare deux battements d'un cœur et qui fait que le second n'arrive plus et que le mouvement de la vie s'arrête alors ? Qu'est-ce qui fait que l'on a atteint la limite, le bout de son cœur et que ce battement précis sera l'ultime, que le moment est venu, que le nombre est atteint ?... et pourquoi la quinzième seconde de la douzième minute de la quinzième heure de ce quinze décembre deux-mille-quinze ? Mystère de la mort, similaire à celui de la naissance, qui fait qu'un petit cœur, à peine conçu, dans le ventre d'une mère, effectue son premier battement, soudain, comme ça... et hop, c'est parti... la vie s'enclenche, se déclenche... puis s'arrête un jour, de façon tout aussi mystérieuse qu'elle avait commencé.

\*

Ce matin, Louis a pris son petit déjeuner assez tôt comme il en a l'habitude. Il a ouvert une boîte de *Sheba* pour Jean-Marie, a rempli son écuelle d'eau fraîche, nettoyé

sa litière et est descendu chercher son courrier à la boîte aux lettres avant de remonter se préparer un café. C'était son rituel à lui. Son ordre des choses d'un quotidien, rassurant. Rien de bien intéressant, comme souvent. Une facture d'électricité, des publicités pour des livraisons de pizzas et son relevé de compte bancaire qu'il ne décacheta pas, de peur d'y découvrir un solde un peu trop maigre, risquant de le culpabiliser juste au moment d'aller se payer un restaurant. Assis à sa table de cuisine, il a lu avec attention quelques papiers, puis a sorti une feuille de vierge d'un bloc et a commencé à écrire une lettre. Après un long moment à fixer la page blanche, semblant manquer d'inspiration, il reposa son stylo et alla à la salle de bains, prendre une douche. Ce serait toujours ça de fait.

Un thème de Jazz s'invita à son esprit sous le jet d'eau chaude, dans la vapeur de la salle de bains, troublant ses pensées. Séché, il sortit son vieux saxophone ténor de l'étui pour essayer de rejouer la mélodie. C'était un bel instrument, patiné, mais de valeur. Un *Selmer Mark VI*, sa fierté à lui, millésime d'une excellente année qui plus est, ayant appartenu à un célèbre saxophoniste dont il avait été fan et qui était, par un autre mystère de la vie, jadis devenu son ami.

Il avait joué quelques instants, devant sa fenêtre en regardant passer les voitures, puis reposé son saxophone sur le stand au pied du pupitre sur lequel était ouvert un *Real Book* à la page *Now's the time* de *Charlie Parker*, un titre bien prémonitoire en ce jour qui allait s'avérer être son dernier. Son moment. Il n'y fit pas attention bien sûr. Ce n'était qu'un standard comme un autre. Juste un peu plus technique

à jouer. Il songea au génie de ce *Charlie Parker* tout en nettoyant le bocal de son saxophone, son bec et son anche, qu'il laissa sur le rebord du pupitre pour sécher durant la journée. Il s'assit un moment sur le canapé, à l'emplacement de Jean-Marie, puis se releva, épousseta les poils du chat collés à son pantalon, et alla s'allonger sur son lit, dans la chambre mitoyenne. Mal dormi sans doute, il se sentait un peu patraque et fatigué, fébrile, et préférait se reposer encore un peu avant d'aller à ce déjeuner avec Édouard, son ami d'enfance. La lettre attendrait. Sans doute un petit coup de froid. Il espérait que ce ne soit pas la grippe. Il avait refusé de se faire vacciner. Peut-être avait-il eu tort ? Ou bien simplement avait-il mangé quelque chose de pas frais ? De toutes façons, le rendez-vous était pris depuis un bout de temps et il n'avait pas l'intention de le décommander. Ça ne se fait pas, même avec un ami proche. Et puis il ne sortait plus si souvent et se réjouissait de ce moment convivial qui s'annonçait.

Il alluma la radio. Son poste était branché sur une station spécialisée en Jazz. Il aimait découvrir, ou redécouvrir ainsi des morceaux. Jouer à son quiz perso en essayant de nommer les instrumentistes, ou les titres des thèmes, ou bien les deux quand il était en forme. Les yeux fermés, il visualisait les instruments, les personnages... et se laissait emporter par la musique dans une douce promenade dans le temps, une balade de ballades. Une rétrospective de *Cannonball Adderley*, dont il était fan, capta tout particulièrement son attention et il se dit qu'il aimerait bien trouver ce disque et se le procurer. Il n'avait jamais entendu ce concert, superbe. Il avait plusieurs disques de lui, des

vieux vinyles craquants, mais pas celui-là. Il lui faudrait absolument ! Un autre génie du saxophone. Tellement bon à écouter, à ressentir. Ce doigté, cette dextérité, cette âme. Il irait ainsi cet après-midi même à la Fnac, après son déjeuner, voir s'il pourrait trouver le cd, ou bien le 33 tours, et l'acheter. Peut-être découvrirait-il en plus d'autres disques de ce grand saxophoniste, ou bien d'autres jazzmen, à ajouter à sa collection. C'était sa mission de la journée ! Mission d'un retraité dilettante qui se fait son emploi du temps comme il peut, faute d'agenda chargé. Mission qu'il ne devait, hélas, jamais mener à son terme.

\*

L'après-midi s'égrène doucement sur Paris. Le corps a été finalement emporté à l'institut médico-légal pour autopsie. Deux hommes costauds, en combinaisons de secouristes, ont finalement soulevé Louis pour l'allonger sur un brancard métallique et le glisser dans ce fourgon gris sans trop de ménagement d'ailleurs. Il n'a pas bougé, pas râlé. Pas manifesté son désaccord. Il s'est laissé faire. Laisse embarquer. Il était mort. Tant pis pour la Fnac. Elle allait perdre un client.

Après avoir chuté au sol, Louis était resté allongé tout seul plusieurs longues minutes avant que quelqu'un ne décide enfin de s'approcher de lui, d'intervenir. Avant que l'on comprenne enfin la gravité de sa situation. Les gens étaient ainsi passés à côté de son corps en détresse, s'écartant, se détournant, le pensant ivre ou drogué. Fou peut-être. Dangereux, qui sait ? Mieux vaut éviter les ennuis, vite s'éloigner de ça... Chacun sa merde. Ensuite, on était quand-

même venu s'accroupir auprès de lui, avant qu'il ne perde connaissance. Un peu tard. Certains l'avaient alors mis sur le côté. « Il faut le mettre en position latérale de sécurité » avait dit un homme. D'autres lui avaient versé de l'eau sur le visage. Sans résultat sinon de mouiller sa chemise et lui en mettre dans les yeux. Un chauffeur de bus de la RATP qui venait de prendre son service au terminus des bus, avait vainement tenté un massage cardiaque en attendant les secours, mais il était déjà trop tard. Un jeune badaud, les mains dans les poches, regardant la scène, avait dit d'un air décontracté : « c'est bon, il est clamsé... », ce qui avait fortement agacé l'homme qui faisait son possible pour ranimer le pauvre Louis. En vain. Le second massage cardiaque du *samu*, malgré le renfort de matériel, resta également sans effet. L'air consterné, les ambulanciers se relevèrent et retournèrent au véhicule remplir leurs formulaires de constat de décès. Louis resta encore un long moment, le regard fixé vers le ciel avant que l'on ne décide de le recouvrir d'un plastique blanc pour le cacher à la vue des badauds, le laisser se reposer en paix, puis tendre un ruban de plastique rouge et blanc afin de barrer le passage au cas où quelque autre maladroït viendrait buter sur lui en marchant. Éviter le sur-accident.

Les dernières visions de Louis, furent donc le ciel, nuageux, et des visages, agités au-dessus de lui, parlant, le secouant, lui pressant la poitrine violemment, tentant de le réveiller, le ramener à la vie. Trop tard. Images brouillées à cause de l'eau versée maladroitement dans ses yeux, silhouettes sombres se dessinant en contre-jour sur le ciel gris. Vision trouble, déformée, comme sur un écran déréglé,

animé d'interférences, d'ombres mouvantes. Sans doute un cauchemar. Rien de joli. C'est la vie qui vacille en d'abstraites formes, obscures. Dernière vision floue et désagréable. Est-ce comme ça que ça doit finir ? Envie de pleurer, mais des larmes sont déjà dans ses yeux. L'eau. Envie de crier, mais c'est déjà fait. Il ne peut déjà plus. Plus de forces. Aucun son ne sort de sa bouche. Aucun souffle non-plus. Son corps et lui ne sont plus un. Il le sait, le sent. Pas de coucher de soleil magnifique ni de tunnel de lumière apaisant. Juste l'obscurité qui gagne sur la lumière et les sons qui s'assourdissent. Le monde qui se désagrège en ombres chinoises floues sur l'écran qui s'éteint. Les visages se sont ensuite éloignés. On l'a laissé tranquille, face au ciel... le regard perdu dans les nuages gris, fixe.

Voilà. Fin de la course. Il n'irait pas à la Fnac. Il n'achèterait pas ce foutu disque. Il resterait allongé, pour toujours à présent. Les yeux fermés, comme ce matin, la musique en moins, en vraiment moins, en carrément moins. Jamais plus il ne serait debout sur ses deux jambes à marcher dans les rues de Paris. Tout était fini. On allait le déshabiller sans pudeur dans une salle carrelée aux néons verdâtres et scruter ses entrailles avant de le recoudre grossièrement tout en discutant des dernières élections ou bien de sport. On allait refermer sur lui une fermeture Éclair et le mettre dans un tiroir froid, une étiquette avec son nom, accrochée à l'orteil par un élastique rouge en attendant qu'un proche vienne le récupérer. L'église. Le funérarium. Les obsèques. Le cimetière. L'oubli.

Place nette à la Porte d'Orléans. Le fourgon est parti. L'ambulance aussi. Les passants ont repris leurs passages,

sans plus de détour à effectuer. Sans plus avoir besoin de faire semblant qu'il ne se passe rien. Aucune trace sur le sol. L'eau versée sur le visage de Louis a déjà presque séché. Il n'en reste plus qu'une vague trace humide à l'endroit où il s'est allongé. Des chaussures ont foulé l'endroit sans conscience, pressées par leur marche rapide et décidée. Des mégots ont été jetés négligemment sur le sol. Les passants sont allés acheter des pains au chocolat pour le goûter de leurs enfants à la sortie de l'école, d'autres des tartes aux fraises à la boulangerie *Thévenin*. Un groupe de collégiens avec un ballon de basket a traversé en riant, piétinant l'endroit où avait été allongé Louis. Le bus 28 a emmené ses passagers vers la gare Saint Lazare. Il a klaxonné un vélo imprudent. Un autre l'a suivi, emportant son autre lot de passagers vers Montparnasse, puis un autre, et encore un... et on a oublié qu'un homme était mort ici, aujourd'hui... Le trottoir a retrouvé son aspect habituel et la vie a repris son cours normal. Sans lui. La Fnac est même restée ouverte en nocturne. Dommage.

\*

Dans l'appartement, Jean-Marie a dressé la tête un moment en direction de la porte, puis l'a reposée sur ses pattes. Fausse alerte. Il est encore trop tôt. La pièce est calme. On entend le voisin du dessus marcher en téléphonant, la petite du troisième faire son piano. Une goutte tombe du robinet de l'évier de la cuisine. Elle fait ça toutes les cinq secondes depuis ce matin. Louis devrait réparer ce joint. C'est prévu.

Au mur de la chambre il y a des cadres photo. Divers personnages, des membres de sa famille, des amis, sa grand-mère avec ses pendules. On y voit Louis aussi, à tous les âges, avec ou sans saxophones. Une photo, plus petite, est épinglée sur le mur, près de la fenêtre. Elle est là depuis des années, presque cachée par le rideau, presque oubliée. C'est un visage de femme, de jeune femme qui regarde le ciel dans un halo flouté. Elle est belle. Très belle. Au dos on peut lire : « Ta princesse pour toujours... Camille ».

\*

Camille avait été le grand amour de Louis. Il l'avait rencontrée il y a bien longtemps, dans un club du sud de la France. Elle était barmaid, non de profession, mais le temps d'une saison d'été. Il était tombé amoureux d'elle dès le premier regard. Malheureusement la belle avait déjà un petit ami, ce qui ne l'avait pas empêché de flirter tout de même avec lui au bout de quelques jours. Elle avait vingt ans et elle était belle comme le jour. Elle le savait. Elle en profitait. Elle avait soif de vie, d'aventures et de chair. Elle avait bouleversé Louis, encore nigaud des choses de l'amour. Puis il était reparti vers Paris et elle était restée tout l'été dans son club à épancher sa soif en s'adonnant à d'autres flirts avec d'autres garçons de passage, comme lui. Il n'était pour elle qu'un flirt d'été et c'était tout. Première douleur. Première rupture, si l'on peut dire.

Quelques années après, au hasard de la vie, ils s'étaient retrouvés, miraculeusement aimés à nouveau, vraiment aimés. Il en était fou. Il ne savait pas trop pourquoi, mais son

cœur semblait ne battre plus que pour elle, ses pensées ne voler que vers elle. Elle était cette lumière, aveuglante, mais dont on ne peut détourner les yeux. Il lui avait même consacré, alors qu'ils étaient séparés, ce qu'il appelait ses *petits cahiers*. Une compilation de lettres qu'il lui avait écrites mais jamais envoyées où il racontait son parcours malheureux, loin d'elle.

Sa tristesse, son chagrin l'avait ainsi poussé à voyager, à parcourir le monde à la recherche d'autres aventures, ou bien d'oubli, ou bien les deux. Une fuite en avant, une course effrénée vers des lieux où elle ne serait pas, un éloignement géographique, faute de mieux. Camille était, ou plutôt avait été, la femme de sa vie. Il l'avait aimée depuis le premier instant, à passer son éponge sur son bar, depuis les premiers mots entendus de sa bouche, depuis son premier sourire vers lui alors qu'il lui avait commandé une ridicule limonade... depuis son premier pincement au cœur, juste après, lorsqu'il la vit avec son petit ami, au loin, discuter, sous un parapluie. Il n'en avait eu aucun doute. C'était une évidence. C'était chimique. C'était elle. Pour toujours.

Mais bon, la chimie avait visiblement ses limites et, malgré les retrouvailles, la belle Camille l'avait un jour, à nouveau, quitté pour un autre, ce qui avait profondément touché Louis et l'avait plongé dans un chagrin sans fin le poussant à reconsidérer le bien-fondé de son existence même. Le bien fondé du grand amour. Comment, se demandait-il, avait-il pu y croire ainsi ? L'avait-elle même seulement aimé, ne serait-ce qu'un jour ? Il l'avait cru pourtant, il l'avait cru si fort. Leurs regards, leurs mots d'amour, leurs étreintes... tout cela ne pouvait pas être qu'un

jeu, qu'une passade, qu'une amourette d'été. L'Amour, dans l'esprit romantique de Louis, était destiné à survivre à tout, à la vie même et à se perpétuer par-delà l'existence assurément... se perpétuer dans d'autres vies... leurs âmes se retrouvant sans fin... se reconnaissant au-delà du temps et des corps... sinon, à quoi bon ? Un amour ne pouvait être fini, limité dans l'espace ni dans le temps. Cela n'avait pas de sens... C'était, en tous cas, sa conception, sa conviction. Il ne pouvait pas en être autrement. Un sentiment comme ça, ne pouvait pas se faner comme se fane une fleur éphémère, se racornir et puis mourir. C'était impossible. L'amour, c'était fait pour durer, c'était intemporel, c'était plus fort que tout. C'était le soleil. C'était l'infini des galaxies. C'était l'univers tout entier et tous les univers des univers. Oui, mais voilà, bizarrement il paraîtrait, dans certaines revues scientifiques auxquelles Louis ne voulait pas se résoudre à croire, que même le soleil semble devoir s'éteindre un jour. À vérifier.

Il était tellement intimement convaincu qu'elle et lui, c'était une magie indiscutablement inaltérable et infinie, qu'il avait finalement et paradoxalement réussi à la perdre, endormi dans son évidence aveugle, se reposant sur des acquis qu'il croyait immuables, intangibles, intemporels. Il avait eu tort et la belle, moins amoureuse, moins convaincue, s'était lassée. Si elle avait été la femme de sa vie, il n'avait hélas pas été l'homme de la sienne. Elle avait trouvé, un jour, chez un autre, meilleur parti, plus apte à la rendre heureuse. Quelqu'un avec qui elle retrouvait sa soif perdue, Louis lui étant ainsi devenu peu à peu insipide. Alors elle avait fait son choix, irrémédiable, indiscutable, féminin. Elle-même ne pourrait plus revenir dessus après avoir cassé le rêve, l'amour,

confiant et naïf, de Louis. Ce serait terminé, à jamais, tel un coup de foudre, mais à l'envers. Le monde perdrait son sens, sa lumière. La Terre s'arrêterait de tourner et toutes les planètes de l'univers viendraient s'écraser sur elle. Son apocalypse. Sa première mort.

Louis aura donc eu deux coups de foudre. Enfin trois, si l'on compte celui de la Porte d'Orléans aujourd'hui. Jamais deux sans trois dit-on. Le premier, fut de tomber amoureux de cette Camille, derrière le comptoir de ce bar, cet été-là et, le second, lorsqu'elle lui annonça, un soir d'hiver, sa décision d'arrêter, si abruptement, par téléphone, décision sans doute, mûrement réfléchie pourtant dans son esprit féminin et cartésien, depuis des mois alors qu'elle le trompait déjà avec l'autre. Décision qui vint le foudroyer, assis sur son canapé, le téléphone entre les mains, un soir comme aujourd'hui.

Ce soir-là, Louis avait raccroché le téléphone avec des convulsions de chagrin dans le cœur et était parti marcher dans les rues de Paris, sans but, pour évacuer sa peine, son chaos intérieur, les yeux brouillés de larmes. Il avait erré jusqu'à une heure tardive avant d'aller finalement sonner à la porte d'Édouard au milieu de la nuit, pour lui raconter sa détresse, et pleurer. Son ami n'avait pu que le prendre dans ses bras, l'écouter et lui tapoter l'épaule en lui disant que ça allait passer. Qu'on ne pouvait pas savoir de quoi serait fait le lendemain... Puis il s'était excusé d'avoir dérangé son ami et avait repris sa marche dans les rues de Paris jusqu'au matin, avant de rentrer, au bord de l'épuisement, chez lui, dormir, oublier. Enfin, essayer.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Que n'avait-il vu, anticipé ? Pourquoi n'avait-il pas compris plus tôt ? Qu'aurait-il pu faire ? Aurait-il seulement pu faire quelque chose ?... Tant de questions, de doutes, avaient assaillies sa marche nocturne. Ses réflexions, dans la douleur et le choc de cette nouvelle rupture, ne lui avaient apporté aucune réponse. Juste quelques considérations fatalistes sur leur couple qui n'était plus. Il l'avait, au début, *épatée*. Sa musique, sa jeunesse. Son côté artiste avait plu à Camille qui le trouvait différent des autres. Un peu. Puis au fil du temps, insidieusement, il avait simplement perdu de sa différence, de sa brillance, de son charme. Le poids des habitudes. L'usure du quotidien. Elle s'était habituée à lui comme on s'habitue à l'hiver, lentement, sûrement, en se disant que le froid va s'installer mais que c'est comme ça. Elle trouvait son amour pour elle précieux. Elle lui avait même dit, un jour. C'est cet amour qu'elle aimait en fait, mais elle ne l'aimait plus, lui. Elle était juste flattée par son sentiment, mais ce n'était plus assez visiblement. Avec le temps, va, tout s'en va... Elle se disait que ce serait difficile de trouver quelqu'un qui l'aimât aussi fort, quelqu'un d'aussi romantique que Louis. D'aussi prévenant et doux. Alors elle restait avec lui, faute de mieux. Mais, un jour, un autre était arrivé, au hasard de la vie, plus fort, plus beau, pour lui montrer un nouveau printemps, un nouvel été, chaud et lumineux ; lui proposer un autre quotidien que celui, devenu terne, recouvert de son voile de poussière, dans lequel elle s'était installée, dans lequel ils s'étaient installés tous deux. Un autre qui avait su l'épater à nouveau, différemment, mais suffisamment pour la décider à rompre ce lien qu'elle avait tissé depuis si

longtemps avec Louis et qui semblait pourtant si beau et unique. Un beau gâchis, oui.

Alors Louis s'était laissé quitter, sans combattre, sans se révolter. Ce n'était pas son genre. Il avait laissé faire... sans tenter quoique ce soit pour la retenir. Il avait laissé Camille s'en aller avec un autre, s'installer avec un autre, faire un enfant avec un autre, sans rien dire. Sans se fâcher. Sans tout casser. Sans aller mettre son poing dans la gueule de l'autre. Tout lui paraissait si énorme, si immensément absurde, qu'il n'avait plus aucun ressort pour aller à l'encontre de cette incroyable désillusion. Il s'était rendu. Rendu à l'évidence qu'il n'était nul besoin de se battre pour des illusions perdues. Camille n'en valait plus la peine. L'amour auquel il croyait, avait cru, n'existait déjà plus dans le cœur de cette femme, désormais étrangère. Il était vain de vouloir le ranimer... comme il avait été vain d'essayer de ranimer Louis, aujourd'hui, sur ce bout de trottoir. Au moins, certains avaient-ils essayé. Lui non. Bataille perdue d'avance contre la mort, la fin, l'oubli. Il avait abandonné et s'était alors abandonné lui-même à une vie solitaire et sans lumière où il n'essaierait plus d'épater qui que ce soit.

## - II -

La pénombre s'installe doucement dans cette chambre au lit défait. Un pantalon est posé sur le rebord d'une chaise et des chaussettes déjà portées la veille sont prostrées sur la moquette. Il les lavera demain. Un petit coup de ménage s'impose de toutes façons. Bien que vivant seul, et sans être maniaque outre mesure, Louis aime voir un certain ordre régner chez lui, dans son monde. Un saxophone soprano doré et finement gravé est adossé aux livres sur une étagère. Cela fait partie d'un désordre tolérable, un désordre ordonné, un désordre artistique. Le saxophone n'est certes pas à sa place, mais il trouve ça joli, alors il ne l'a pas rangé dans son étui. Louis aime ainsi pouvoir poser les yeux sur ses saxophones. Il les laisse régulièrement traîner dans sa chambre, le salon et même la cuisine parfois. Cela lui permet également d'attraper l'un d'eux et de souffler quelques notes à l'envi. Il trouve cet instrument d'une grâce inouïe. Il aime la courbure de ses clés, la délicatesse des lignes de son mécanisme pourtant apparent, les reflets de son cuivre, la patine des endroits où se posent les doigts.

Après sa rupture avec Camille, Louis avait quelque-peu délaissé ses ambitions musicales. Il n'avait plus besoin, envie, d'épater... Jouer pour quoi, pour qui ? C'était comme une force en lui qui s'était envolée avec elle, comme si sa passion amoureuse assassinée avait entaché de son sang l'aptitude tout entière qu'il avait à se passionner... Et cela avait atteint également et comme encorné, écorné, son autre passion : la

musique, elle-même perdant de son sens désormais. Louis honora les contrats qu'il avait en cours, les tournées et concerts prévus, mais se retira peu à peu du circuit. Lorsqu'il était sur scène, l'excitation semblait en effet avoir disparu. Il ne souriait plus, semblait indifférent aux réactions et manifestations du public. Il jouait sa partie, sans plus. Dans les bus, trains, avions, il ne parlait plus guère à ses compagnons de route et semblait comme absent. Il passait son temps à regarder par la fenêtre, le hublot, l'air lointain, les yeux perdus dans le vague, dans le ciel, comme à la recherche de son amour perdu, comme à la recherche du visage de Camille. Sentant bien son manque d'entrain et d'implication, il s'était fait peu à peu remplacer, dans quelques groupes, par un plus jeune, plus ambitieux, plus souriant, plus passionné. Quelqu'un qui avait envie d'épater, de jouer, de briller. Normal. Louis n'avait jamais su jouer la comédie et son mal-être intérieur se lisait sur son visage, se ressentait, à l'extérieur. Ainsi, tout comme pour sa relation amoureuse, il s'était laissé évincer sans combattre, pour les mêmes raisons : à quoi bon vouloir garder une place qu'on a déjà perdue, qu'un autre occupe désormais ?

Il mit donc la musique, les concerts, peu à peu de côté et se laissa ainsi enfermer dans le train-train d'un petit boulot sans intérêt, sans aucun rapport avec sa passion première, travail qu'il pouvait réaliser sans s'impliquer outre mesure. Une activité rémunérée où il n'avait pas à penser. Il était une machine, grise, maillon d'une chaîne d'une machine plus grande, toute aussi grise... et avait passé des années de la sorte, grises, à arpenter le chemin de sa vie sans plus de flamme. *Looser* solitaire.

De temps en temps, pour le côté alimentaire, il acceptait quand-même de sortir son saxophone pour quelques sessions d'enregistrement qui lui nécessitaient beaucoup moins d'efforts pour paraître... On ne lui demandait ainsi que de jouer une partie, un arrangement, pour un disque et c'était tout. Ça ne prenait pas longtemps. C'était en général bien payé. Il n'avait qu'à suivre les indications, les lignes écrites à l'avance sur une partition. Pas d'implications pour lui, pas de prestation scénique, de lumières sur lui, pas de regards autres que celui d'un ingénieur du son. Juste la pénombre d'un studio feutré où faire son boulot de musicien, sans plus, c'était tout, et c'était très bien. Même sans envie, même sans inspiration. Il allait au studio, faisait la tâche qu'on lui demandait, prenait le cash et rentrait chez lui se faire à manger, regarder la télé et puis se lever, le lendemain, pour aller à son gris travail.

Ainsi, depuis lors, Louis ne jouait plus que si on l'y forçât, mais c'était devenu rare. Il jouait pour lui, dans son salon, et c'était très bien comme ça. Quand on l'invitait à jouer, c'était souvent des amis musiciens auxquels il n'avait pas toujours le cœur de refuser. Il le faisait plus par amitié que par envie. La passion n'est jamais revenue, mais le mal était devenu plus facile à masquer et il pouvait un peu plus faire semblant, peut-être parce qu'il en avait pris l'habitude. Seul dans son appartement parisien, il se laissait toutefois aller à souffler quelques notes, juste pour lui et son chat. Jean-Marie approuvant d'ailleurs souvent par une indifférence appuyée qui semblait trahir son appréciation. C'est ce que Louis se plaisait à penser en tous cas. Les

saxophones traînent ainsi un peu partout dans l'appartement, pour un plaisir autant visuel que musical.

Plus bas, quelques CD sont sortis de leurs boîtiers et posés sur le pied du lit. Trois disques de *Cannonball Adderley*. Mais pas le bon. Non, il n'avait décidément pas cette version entendue à la radio ce matin et il avait visiblement hâte d'aller fouiner dans les rayons du disquaire cet après-midi, qu'il laissa ainsi là les disques sans les ranger avant de quitter la pièce.

Surplombant les disques, trois autres rangées d'étagères remplies de livres. On y trouve un peu de tout. Louis aimait lire, sans réelles préférences littéraires. Du George Orwell en passant par *Albert Cohen*, *Dino Buzzati*, *Paulo Coelho* ou encore *Ray Bradbury*, *Oscar Wilde*. Il aimait s'échapper dans des contes fantastiques qui le happaient de son quotidien parisien si différent. Derrière le saxophone, quelques livres reliés aussi : Un dictionnaire Larousse du XXe siècle sans âge en six volumes, à la reliure en piteux état, *L'Iliade* et *l'Odyssée*, le Rouge et le noir, ainsi que des pièces de théâtre, surtout du Racine, héritées de sa maman, passionnée de théâtre et actrice à ses heures perdues. Elle avait d'ailleurs entamé une carrière théâtrale qu'elle avait dû interrompre pour reprendre un travail « normal » à la mort du père de Louis dans un accident de voiture. Cela avait été un tournant de sa vie, qu'elle n'avait jamais refaite. Quelques amants, en cachette, le petit Louis ne comprenant pas que sa mère puisse oser rencontrer un autre homme que son papa, mort, et lui faisant des scènes lorsqu'il l'apercevait en compagnie masculine. Elle resta ensuite sur ses souvenirs de troupes de théâtre et déclamaient souvent du *Antigone* ou

autres répliques d'art dramatique qui l'avaient tant fait vibrer plus jeune. Elle avait eu du talent. Elle le disait, s'en vantait et maudissait la malchance de cette vie qui lui avait fait devoir abandonner la brillante carrière qui s'annonçait pour elle. Mais c'était comme ça. Elle avait le petit Louis, il fallait s'en occuper, l'élever, le nourrir. C'était une autre belle carrière à mener finalement : être maman. Cet enfant, c'est tout ce qui lui restait de son amour disparu, de son mari, et c'était sa plus merveilleuse chance. Elle disait cela aussi. Elle disait que Louis ressemblait à son papa. Louis en était fier, bien que ne l'ayant pas connu.

Tout au bout de la rangée du haut, presque dissimulés, deux petits livrets, un vert et un marron, reliés à la main par une tranche en plastique noir. Les petits cahiers pour Camille. Petit testament, en deux volets, d'un amour éphémère qui avait pourtant occupé tant d'années de la vie de Louis. Il avait d'ailleurs retrouvé, quelques jours plus tôt, quelques-uns des manuscrits et brouillons qui avaient servis à la rédaction de ces petits cahiers.

En voyage, Louis s'était en effet pris d'une nouvelle passion, irraisonnée, pour l'écriture, un insatiable besoin de coucher sur le papier, ou sur tout autre support qu'il trouvait sur le moment à sa disposition, les émotions qu'il ressentait. Son chagrin, ses rencontres d'un soir, ses bières dans les bars de villes lointaines, ses errances au cours de ses voyages en quête d'oubli aux quatre coins du monde. Des instantanés de sa vie au gré de son parcours chaotique et hasardeux. Tout ce que la musique ne lui permettait pas de conter assez justement, il l'écrivait désormais.

Il avait conservé, à la cave pendant des années, dans des boîtes, ces étranges reliques de son passé et, suite à une fuite de canalisations dans les sous-sols de son immeuble, il avait été obligé de faire le tri dans les objets abîmés et ceux intacts et avait remonté cette boîte à son appartement. Par chance, celle-ci, en plastique, n'avait pas souffert de la fuite d'eau et il la rouvrit avec anxiété et nostalgie. Voilà bien longtemps qu'il n'avait plus relu ses notes ni revu ces objets d'une autre époque.

La boîte y est d'ailleurs encore ouverte. À moitié sous la table de la cuisine, on y trouve pêle-mêle des bloc-notes à petits carreaux, des nappes en papier de restaurants aux logos divers, souvent tachées et chiffonnées... noircies de mots dans toutes les directions. Des sous-bocks de bières, des enveloppes, des papiers à lettres à en-tête d'hôtels ou de compagnies aériennes, des menus de fast-food, des plans, des tickets de trains... même une assiette en carton usagée avec encore du gras dessus ! Tout y était passé. Tout était bon pour épancher sa soif de mots. L'écriture y est hâtive, mais assez lisible et agréable. On y sent la passion, le romantisme. On y lit le chagrin aussi, la lutte contre des sentiments ennemis. La recherche de soi. La recherche des autres. On y suppose, parfois, l'ivresse aussi. Souvent.

Au fond de la boîte, en vrac, quelques babioles également : Un encrier, une plume bleue et une, en forme de coupe-papier, percée d'un petit trou-lentille par lequel on peut apercevoir une vieille carte postale en noir et blanc de *Villefranche-sur-mer*. Des bijoux sans aucune valeur marchande mais toujours un reste de valeur sentimentale pour Louis. Reliques d'un temps révolu. Des coquillages, des

galets, une chaîne en argent avec une petite pierre météorite. Des petits présents, d'un autre temps, qu'elle lui avait offerts ou qu'ils avaient collecté ensemble et dont il n'avait jamais eu le cœur de se séparer pour de bon. Alors il les avait placés dans cette boîte, dans ce cercueil en plastique où il laisserait reposer ces traces de son amour raté pour toujours. Son grand amour.

Louis avait ainsi retrouvé et relu quelques brouillons de sa route loin de Camille. Notamment des feuilles de papier d'un bloc-notes tordu par les pliages successifs et les écrasements dans ses bagages lors d'un tour des États-Unis où il avait fui, tenté de fuir, son amour perdu. Elles avaient été ainsi soigneusement conservées toutes ces années, dans l'obscurité de la cave, parmi d'autres, dans des d'enveloppes en papier kraft... et il en avait relu quelques-unes avec émotion hier, et ce matin encore, avant de partir. Il avait refait un peu de ce voyage lointain, en lecture.

C'était toute une partie de sa vie qu'il avait voulu oublier, enfermer aux oubliettes de son cœur, dans cette boîte à la cave, et qui refaisait surface. C'étaient de multiples aventures de voyages, à la fois banales et uniques. Voyages dans divers pays, diverses contrées exotiques qu'il avait découvert alors, mais aussi voyages dans les méandres de ses sentiments passés, de ses impressions de jeune amoureux naïf qui découvre le chagrin, la perte d'un amour. Qui découvre la vie. Tant de témoignages de sa jeunesse oubliée, ou presque. Tant de lignes tracées sur tant de chemins, routard du chagrin, randonneur de tristesse.

D'avions en avions, de villes en villes, Louis avait un jour parcouru les états-unis de long en large, son saxo à l'épaule et son sac au bras. Un été, il avait acheté un *passé* sur une compagnie aérienne, qui lui permettait de prendre n'importe quel vol sur tout le territoire américain, sans jamais avoir à réserver. Parfait pour lui. Ainsi, lassé d'un endroit, il se rendait à l'aéroport, posait son sac et choisissait sa destination sur le grand tableau des départs, en fonction de son humeur, de la durée du vol ou bien de son attirance par le nom de la ville. *New York, Miami, Los Angeles, San Francisco...*

Assis à sa table de cuisine, ce matin, il s'attarda sur quelques dernières feuilles écrites à la *Nouvelle-Orléans*, un nom évocateur de Jazz et de musique... et entama un petit voyage au long cours dans ses souvenirs, tracés sur le papier... Tant de temps avait passé depuis, mais ses propres mots, écrits de sa main il y a bien longtemps sur ce *road-book* désordonné, ravivèrent bien des images. Ce matin, il voyagea, une dernière fois...

### - III -

« Arrivé aux toutes premières heures du jour, une étouffante et douceuse vapeur me saute pourtant à la gorge dès ma sortie de l'avion. Ma première pensée, après avoir récupéré mon sac au tapis roulant, est de trouver quelque chose à boire. Je marche, titubant et transpirant sous ce sac, dans les longs couloirs impersonnels et les salles d'attente désertes de l'aéroport à la recherche d'une cafétéria ouverte et de toilettes pour me rafraîchir. Un peu plus tard, café bu et visage passé à l'eau fraîche, alors que je me renseigne sur les prix et destinations des *Shuttle buses*, un vieux black, chauffeur de taxi, me racole et me dit qu'il m'emmène en ville pour quinze dollars... puis révisé son prix à la baisse voyant que je ne semble pas intéressé, et que je suis de surcroît le dernier passager à sortir de cet aéroport. « *Come on man... Let's make a deal !* » Finalement il me fait la course au prix de la navette, alors je monte dans son taxi immense et marron qui attend dehors, garé à cheval sur le trottoir, à la *Starsky & Hutch*. « Pas de climatisation ! » qu'il me dit en ouvrant sa fenêtre. Je fais de même, me brûlant la main au deuxième degré sur la manivelle ! Nous prenons une route qui longe la piste sur laquelle mon avion a atterri tout à l'heure... Un vent chaud giflé mon visage à moitié sorti de la portière pour respirer. Une voix monocorde à la radio débite son flot de mots auquel je ne comprends rien... Fatigue de ma nuit d'avion sans doute, ou bien l'accent américain du coin. J'observe le bitume boursoufflé, et troué par endroits,

de l'highway qui nous mène à *Downtown New Orleans*, défilent à ma gauche. Je soupire sous l'air chaud, ferme les yeux. Sensation de m'endormir devant un sèche-cheveux ! Pas très rafraîchissant tous comptes faits, mais bon, pas trop le choix. C'est ça ou bien la fournaise insupportable à l'intérieur de la caisse. L'étui noir de mon saxo est brûlant. L'oiseau rouge peint dessus semble transpirer... Nous traversons une longue banlieue interminable aux maisons tristes, enfouies dans une abondante végétation. Nouveau lieu, nouveaux paysages. Je regarde le visage de mon chauffeur par l'intermédiaire du rétroviseur. Il mâchonne un demi stylo, l'air bougon, visiblement pas content du prix qu'il a dit... Il prend son micro et je comprends tout de même qu'il annonce au standard de sa compagnie son retour à vide vers le centre-ville... Les dix dollars seront pour sa poche quoi !

Le bateau, ce gros véhicule au tangage prononcé et nous, transpirants à son bord, arrivons finalement dans le quartier où je me suis dégoté une chambre en téléphonant d'une cabine depuis l'aéroport. *The Lower Garden District*. Des maisons vieillottes qui défilent derrière leur bout de jardinet en friche, alors que nous cherchons le *1726 Prytania street*. Bon, pas très accueillant comme coin me dis-je alors que le bateau stoppe devant la vieille baraque à un étage avec quatre colonnes et un grand balcon. La rue est déserte. On verra bien... Dormir un peu avant tout. Dormir ! C'est là pour le moment ma seule aspiration, mon seul désir, mon seul besoin. Sortir de ce brouillard de fatigue qui me fait traverser ces moments comme dans un rêve... à travers une vitre sale qui floute les images. Dormir pour

mieux me réveiller, un peu plus tard, prêt à affronter le présent. Et c'est finalement avec un grand sourire à la vue de mon étui de saxo, que taximan m'aide à extraire mon sac de son coffre. Alors qu'il ne m'a pas adressé la parole depuis le départ, voilà qu'il me dit « qu'il a un cousin qui joue lui aussi du saxophone... ah ! que c'est le pays du jazz ici... que je peux le croire : « *the best place in the world !* »

Me voilà arrivé. Il s'éponge le front avec son mouchoir, reprend place à bord de son bateau-four, et tous deux s'éloignent dans la canicule de ces rues inconnues, me laissant là, sur ce trottoir où commencent à fondre mes semelles... Me laissant là, loin de tout, perdu et seul. »

\*

Louis a souri en lisant ces lignes. Les mots firent remonter de sa sourde mémoire de belles images, colorées, vertes et mauves. Une ambiance un peu sépia, comme un vieux film. Les pages semblent un peu mélangées. L'ordre est confus et il prit un peu de temps pour les classer dans une chronologie à peu près cohérente, avant de reprendre le fil de leur lecture. Les pages étaient nombreuses. Les supports divers. Il s'arrêta sur un bloc-note tout abîmé, dont l'encre semblait à peine lisible par endroits, et releva le défi de lire ses denses pages délavées. Après une longue gorgée de *Perrier*, il se concentra :

« Une heure du matin. À nouveau devant un bloc de papier. Milieu de la nuit. 29 °C. J'ai bien dormi cette après-midi et je n'ai plus sommeil. J'en avais besoin. Me voilà attablé dans la cour intérieure de la maison qui m'héberge pour quelques nouvelles nuits à la Nouvelle-Orléans...

Vieille bâtisse coloniale, bleue et blanche, pas très grande mais avec de nombreuses pièces hautes de plafond avec moulures apparentes, un grand escalier en bois qui mène à l'étage. Typique. Un certain charme. Ce style ancien et cossu contraste avec la clientèle assez jeune et routarde qui y loge. Cour au sol pavé de briques, avec deux petits arbres et deux grandes tables blanches destinées à la convivialité entre hôtes de tous pays, autour desquelles s'attabler en début ou fin de journée. Une petite lumière fixée sur un mur, qui éclaire faiblement les lieux. Cour déserte à cette heure. Je me suis installé à l'une des deux tables donc, seul... Jouir du calme et de la toute relative fraîcheur de la nuit. Calme pour écrire. Douceur pour veiller. Parler un peu, encore, de ma route. Mes photos de voyage en mots sur des pages. Mes nuits perdues, mes nuits vécues, mes nuits gagnées.

Au-dessus de moi, le ciel étoilé, toujours aussi mystérieux. Je l'observe, recueilli, tout en humant les suaves odeurs de la nuit. Senteurs des feuillages exotiques. Atmosphère humide et chaude, moite. Envie physique de palper cet instant. Retenir ces parfums. Toucher ces pavés... sentir la terre chaude aux pieds des petits arbres. Caresser le bois peint de cette table... Mémoire tactile. Caresser le présent. Silence. Je suis bien. Le quartier dans lequel se trouve la maison, est désert et sans bruit... « Ne pas trop traîner dans les rues à la nuit tombée », m'a-t-on vivement conseillé dès mon arrivée : « no good ! » Alors ce soir, fort de ces judicieux conseils, j'ai pris le tramway pour rentrer de ma tournée des bars de jazz. J'aurais de toutes façons été trop fatigué pour revenir à pied jusqu'ici, fourbu que j'étais par mes allées et venues dans *Bourbon street*, entre le

*Preservation Hall of Jazz* et tous les clubs bondés qui, par trop de musique et, je dois bien aussi l'avouer, de bières, commençaient à me faire sérieusement tourner la tête. Le tram m'a donc laissé à deux rues d'ici... Deux rues parcourues en solo dans une quasi-obscérité assez moyennement rassurante...

Tramway étrange, sorte d'engin blindé, monstrueux, couleur kaki, tout cabossé... et qui semble tout droit sorti d'un film à la *Mad Max*... Tramway sans fenêtres à cause de la température extérieure... battu par le vent chaud et poussiéreux qu'il brasse en se déplaçant. Tramway sombre et triste et grognon qui hurle par moments sa colère en divers grincements d'essieux de ses roues en acier sur les rails qui le retiennent prisonnier... Tramway déchirant de ses cris le silence lourd des rues sombres et sales des quartiers qu'il traverse toute la nuit... ramenant toutes les heures sa fournée de noctambules, de travailleurs de nuit, d'ivrognes endormis et ronflants et de touristes égarés aux sourires figés. Moi, perdu encore dans ce fatras de vie, je regarde le spectacle. J'emplis mes yeux d'images et de souvenirs pour plus tard, de petites scènes banales de vie de tous les jours en des lieux habituels, mais si loin de mes habitudes à moi qu'elles m'en deviennent extraordinaires. J'aimerais pouvoir arrêter le temps, le freiner tout au moins, et m'imprégner de toutes ces sensations vécues lors de ce périple américain... mais je ne sais toujours pas quoi faire pour les retenir. Le dois-je finalement ?...

Envie de ralentir le temps qui file. Écrire ces instants, comme pour les capturer... les empêcher de glisser si vite dans le passé ou bien, plus simplement, à défaut, laisser une

trace de leur existence, une preuve que je les ai vécus, une preuve que je vis, ai vécu. Moments à moi... Quelque part, une fois, un jour, existants, existés... »

\*

« Lendemain matin - Laverie où je dois passer trois quarts d'heure à attendre que mon linge ait fini de se faire ballotter bêtement dans la machine. Laverie où je suis assis à regarder encore, et à écrire... toujours. Petit îlot de vie dans ce quartier un peu mort, un peu dur, un peu chaud. Laverie aux murs jaunes (ils ont dû être blancs à une époque...) et moites, qui retiennent les vapeurs de lessive de cet orchestre de machines ronronnantes. Je remarque, incidemment, que je suis le seul blanc à venir laver mon linge ici. « Bon... On verra bien... », me dis-je en plongeant le nez dans mon bloc de papier. Des enfants jouent à la porte et une grosse femme rouspète après-eux. Ils rient. Un colosse, avec des biceps trois fois comme mes cuisses, entre, l'air un peu méchant, méprisant, genre rappeur qui se la pète, avec ses sacs de linge sale et ses chaînes en or. Une deuxième grosse femme rit en mitraillade de petits sons aigus assez désagréables et énervants, titillée par le petit homme trapu en débardeur gris... Petit homme au regard lubrique, brillant d'arrière-pensées et qui raconte des histoires grivoises à la grosse femme qui rie de plus belle... prenant de temps en temps la première à témoin pour lui faire partager son outrage amusé. Personne ne semble faire attention à moi. Tant mieux. Mon linge est finalement prêt. Je l'enfourne dans un sac en plastique. Le colosse est toujours en train de déballer ses chaussettes sales et ses grands slips de rappeur qui ne se la pète plus parce que avec ses slips tout pourris il a vraiment

l'air d'un bouffon, pour les jeter dans la gueule béante des trois machines qu'il s'est octroyées...

Je me faufile en direction de la porte, entre la grosse rigoleuse, le petit débardeur gris, les gamins et sors. Toujours la lourde chaleur dehors, chape de plomb qui me tombe sur les épaules dès le pas de porte et m'écrase subitement de son poids. Je m'engage dans la rue, mollement, et marche, le long du caniveau tout sec. Le sol est craquelé par endroits et le mince trottoir assailli par la dense végétation tropicale qui lentement reprend le dessus et s'immisce dans la moindre fissure du béton pour le recouvrir, le repousser. Inlassable conquête, reconquête de la nature sur le béton. Imperturbable revanche. C'est comme si les éléments s'alliaient pour chasser l'homme, l'intrus, à coups de degrés et d'herbes tentaculaires. Tout est calme pourtant. Tout se fait en silence. Un vieil homme assis à l'ombre devant sa maison de bois, sous la véranda, me regarde passer. La vie semble aller au ralenti. Il fait tellement chaud... C'est incroyable comme il fait chaud ! Un chat, inerte, dort, étalé sur une marche du perron de la maison. Un autre, démarche lente et résignée, traverse la rue, habitué. Je traverse aussi, le croise. Il ne fait pas attention à moi. Décidément... Sur l'autre trottoir, ton visage est toujours là. Il a traversé la rue avec moi, croisé le chat avec moi... et tu es toujours là... et tu ne le sais même pas ! Tu ne vois pas toutes ces rues écrasées de soleil où je te transpire le jour... ni ces mêmes rues, obscures, où je te traîne la nuit. Tu ne sens pas la moiteur parfumée de cette fin de journée... et pourtant tu es là, contre moi... Envie que tu sois là. Tellement envie. Je te sens. Tu ne me sens pas. Ai eu l'envie de t'acheter un bijou au

marché aux puces cet après-midi... Une broche, une bague, un autre bracelet, n'importe-quoi pourvu que tu me sentes... que tu me portes... te souviennes... et puis j'ai renoncé : Tu avais refusé un jour à Paris devant une vitrine... avais refusé une petite bague que je trouvais jolie, en forme de chat encore, et que j'avais eu la maladresse d'avoir envie de t'offrir... Rien pour toi donc. Te reverrai-je seulement de toutes façons ?... La carcasse rouillée d'une immense voiture sans plus de roues ni de fenêtres, me fait signe que non et rigole de sa calandre édentée, à tous jamais garée qu'elle est sur ce bout de terrain envahi par les hautes herbes, bout de terrain vague coincé entre deux bâtiments désaffectés et où flânent quelques guêpes étourdies. Je tente de m'imaginer sa vie, avant... Son parcours pour en arriver là. Dire, que quelqu'un, un jour, il y a bien longtemps, lui a fait faire une marche arrière pour se garer là. Quelqu'un qui n'existe peut-être déjà plus depuis bien longtemps également, et qui l'avait garée là, définitivement là... Sa dernière manœuvre, ses derniers tours de roues, de ces roues qu'elle n'a plus, volées sans doute. Oui, il y a sûrement bien des années. Alors, depuis, elle rigole, folle muette, abandonnée. Elle ne savait pas. Je me dis que je n'aimerais ne pas finir comme ça, sur un trottoir... à ricaner tout seul... fou.

Une lointaine sirène de police qui passe puis s'évanouit dans la ville... Un long grincement de tramway quelques rues plus loin... et de nouveau le lourd silence de la rue irradiée de soleil. Ne plus penser à toi. Je n'y arriverai pas... mais continuer... continuer d'essayer.

De retour dans la grande maison bleue et blanche, je m'allonge sur mon lit, nu, le corps luisant de sueur. Je

regarde le plafond où se dessinent une série de lignes lumineuses bien peignées... Le soleil qui me nargue. Le soleil qui joue avec les volets de ma chambre dans la pénombre et dessine des motifs géométriques assez artistiques sur les murs. On dirait des routes sombres, des chemins verticaux passant de murs en murs. On peut en suivre le parcours, les tours et détours. Jeu de piste en pensées depuis mon lit de sueur. Volets protecteurs qui tentent désespérément et bravement de contenir les assauts de l'armée des rayons du seigneur Soleil. Contenir cette chaleur à l'extérieur et préserver la toute relative fraîcheur dans l'obscurité de la grande pièce à la climatisation défaillante et au grand ventilateur de plafond inefficace. Dormir un peu en attendant de ressortir, ce soir, lorsque le soleil commencera à aller se coucher pour prendre des forces pour demain... et que la température le permettra. Sortir pour aller visiter d'autres bars du French Quarter. J'ai chaud mon amour. Je pense à toi. Je ne pense qu'à toi. Tu me manques. Il y a de la musique qui me parvient d'un poste lointain. *Cold sweat* de James Brown. Ma sueur à moi n'a rien de froide !... Je fonde littéralement sur mon drap. Immobile. Je coule loin de toi dans mon chagrin sauna... et James qui pleure *Quelque part dehors...* et qui dit qu'*il s'en fiche*, ses cuivres martelant les secondes qui passent. »

\*

Louis se souvenait très bien de ces moments. De ces détours en pensées pour Camille. De ses détours dans ces rues chaudes, de ces sensations ressenties. Des odeurs. Des sentiments éprouvés. Les lieux reprenaient forme, bien que souvent un peu floue par certains aspects. Les images se

remboîtaient entre elles, de souvenirs en souvenirs, de coins de rues en repas. Il les avait oubliées jusqu'à ce jour, mais elles revenaient, très claires à son esprit, redessiner leurs contours nostalgiques. Il était satisfait, presque fier, de la manière dont il les avait narrés alors, à l'aide de son stylo ou de son crayon, malgré l'inconfort de certaines situations, et se délectait de leur lecture...

« Autre jour - Je n'ai pas le moral ce soir. Ma soirée d'hier fut tellement plus gaie et surprenante. Le genre de rencontres que l'on fait lorsqu'on est seul, si seul, et que l'on se laisse porter par le cours des choses, sans trop décider de rien. Il faut que je la raconte ici, j'étais trop fatigué, hier, pour le faire.

Après donc quelques bars rituels à goûter bières et sodas en écoutant divers musiciens, j'entrai, poussé par une malsaine curiosité sans doute, mais un peu aussi par le hasard de mon chemin de retour, gaspiller mes derniers dollars, dans un bar plutôt glauque. Ce serait mon dernier bar de la soirée : je m'étais mis d'accord avec moi-même sur cette décision irrévocable. J'entrai donc, sous l'œil attentif du videur, m'ayant indiqué une table d'un air autoritaire, et m'assis pour regarder onduler une danseuse, nue, très belle ma foi, s'enrouler et se dénouer en de suggestives positions le long d'une barre chromée, sur une scène aux éclairages roses et mauves... « Oui, elle était quand-même vachement belle » me disais-je en me demandant ce qui avait bien pu me pousser à entrer dans un pareil endroit... tout en ne le regrettant finalement pas, la vision valant franchement le détour à mes yeux de touriste un peu nigaud qui n'avait encore jamais assisté à pareil spectacle !

Le bar, un peu excentré et situé dans un quartier nettement moins touristique, était étonnamment vide. Juste un type au comptoir et trois autres, regroupés à une table. Moi, assis à une autre table sur une énorme banquette en "U" où l'on aurait pu en caser dix comme moi, avec mon étui de saxo assis à côté de moi pour toute compagnie, et sirotant ma bière dans l'ombre de la scène. Le show se termine. La danseuse, après avoir passé un peignoir en soie, vient vers moi, évitant ostensiblement le groupe des trois déconneurs à moitié ivres. Elle vient me demander le tip, pourboire témoignant mon appréciation à son numéro de danse et justifiant sa présence sur la scène... Malheureusement, comme un pauvre plouc peu familier de ce genre d'endroits, il ne me restait plus qu'environ deux dollars en petites pièces au fond de mes poches... et elle comprit vite, à mon air gêné et ma bouille désolée, que je n'étais pas là pour consommer... et qu'il n'y avait pas grand-chose à tirer de moi ce soir, sinon quelques sourires penauds. J'ai dû cependant l'attendrir, car elle m'a sourit à son tour et dit que « ce n'était pas grave si je ne lui donnais rien ». « You don't have to... ». Voyant mon étui de saxo à côté de moi, elle s'est mise à me brancher musique et s'est carrément assise à ma table alors qu'une seconde danseuse, moins jolie, avait pris le relais sur la scène... Elle me parla de ses hobbies, ses passions... le pourquoi de son job ici, pas très reluisant mais un peu payé au moins, et puis que pas trop le choix... Je lui parlai de ma musique, de mon voyage, de mon chagrin même... Elle était douce et confidente. Gentille. Elle qui, ne me connaissant pas dix minutes avant, avait pourtant su trouver les mots pour me parler, m'écouter, me réconforter

même... Paroles de femme, paroles amicales, décalées dans ce bar malsain. Discussion étonnamment confidente et légère...

Au bout d'un long moment, elle me dit « qu'elle doit à présent retourner travailler... un set, juste un, mais que, si je veux bien l'attendre elle aura fini après... » Je suis un peu confus. Je ne sais plus que penser. Elle avait l'air si gentille et voilà que je me demande si ce n'est pas finalement une prostituée habile qui est en train de lever son dernier client... Pourtant elle a bien vu que je n'avais pas de sous... En veut-elle à mon saxo ? Il est assez tôt en plus, et le fait qu'elle termine son service à 22h me surprend. Le grand videur baraqué qui est à la porte me regarde d'un sale air... *J'espère qu'il ne sort pas avec elle, sinon je suis mal*, me dis-je intérieurement. Elle se dirige vers le bar, ondulant son doux peignoir entre les tables, puis revient vers moi quelques instants après, un verre à la main. C'est un jus d'orange. *Pour patienter...* Appât ou sympa ? Bon. Je le bois doucement en la regardant danser, magnifiquement. J'espère qu'il ne contient aucun soporifique ou drogue pour abuser de moi. Je chasse ces idées saugrenues. Faire confiance et profiter... Elle me sourit, entre deux poses coquines. Elle est jolie. Je peux apprécier ses courbes, ses jolies fesses, ses seins pointus, pas très gros mais jolis. C'est drôle, c'est en général ce qu'on met le plus de temps à découvrir d'une femme qui se montre à moi de prime abord : Son intimité. Bizarrement, je n'ai aucune attirance sexuelle envers elle. Mais bon, il ne faudrait pas trop me pousser quand même... Heureusement que je suis au jus d'orange ! Les ivrognes quittent le bar bruyamment. Je suis tout seul à présent. Ambiance étrange. J'hésite à partir à mon tour... mais ma crainte d'être malpoli

l'emporte sur ma crainte tout court. Peut-être suis-je un idiot en train de me faire avoir et que ses complices vont me sauter dessus dès le pas de la porte franchi... Mais je reste. Je ne sens pas les effets d'un éventuel somnifère qu'elle aurait versé dans mon verre, alors ça va. Elle termine finalement son set assez rapidement, vu qu'il n'y a plus personne, et quitte la scène vers les loges en me faisant un petit clin d'œil de connivence... Je la vois revenir, habillée, au bout de quelques minutes. *Let's go !* me fait-elle... Ok, ben *let's go* alors...

Nous marchons le long de Chartres street, abrités d'une pluie soudaine par le petit toit courant le long de la rue. Il fait sombre. Le quartier est calme. Je me retourne, personne ne nous suit. Qui se ferait chier à nous attaquer sous cette pluie ? Je reprends confiance. Notre discussion a repris, toute aussi légère et amicale. Je me demande quand-même où on va. Arrivés à *Jackson square*, la pluie s'arrête comme elle a commencé. Nous bifurquons sur la droite. Le square a l'air de craindre un peu à cette heure... et puis nous marchons, tout en discutant, déambulons dans les rues du quartier français, lentement, comme pour faire durer la nuit. Ça sent bon la pluie. Il fait chaud et humide. Je suis gêné, je voudrais l'inviter à boire un dernier verre dans un des bars animés du quartier, mais je n'ai plus un rond, ou presque. Pas assez pour deux boissons en tous cas. Au bout d'un long moment, nous arrivons à une petite porte en fer, scellant l'espace entre deux maisons. Elle s'arrête. Avec sa clé, elle ouvre la porte qui grince, puis la referme derrière moi. Il fait très sombre, mais j'ai toujours confiance. Notre longue discussion m'a conforté dans l'idée qu'elle n'était pas une

mauvaise fille. Je la suis donc dans la semi-obscurité. On entend les musiques de la ville, en fond assourdi, dans le lointain. Le couloir formé de l'interstice entre les deux maisons conduit sur une arrière-cour avec de la verdure, que nous traversons pour ouvrir une seconde porte, au rez-de-chaussée du bâtiment à l'arrière de la cour... C'est chez elle. Elle part enclencher un compteur électrique général en guise d'interrupteur pour allumer la pièce et m'invite à m'asseoir sur le canapé. La pièce est grande. En fait il n'y a qu'une seule pièce où tout est réuni : Chambre, cuisine, salle de bains et chiottes. J'espère secrètement ne pas avoir d'envie pressante, car ça serait un peu embarrassant... Un immense miroir fait toute la largeur de la pièce avec une barre, horizontale cette fois. Une barre de danseuse classique. Horizontale au lieu de verticale, c'est ce qui fait toute la différence... Je peux voir des chaussons de danseuse et divers matériels destinés à la pratique de son vrai art : la danse classique. Ce n'est donc pas une pute, comme j'avais pu le craindre un instant avec mes a-priori à la con. C'est juste une danseuse qui fait un service dans un club de 8pm à 10pm, trois soirs par semaine, payée aux pourboires. Pas de chance, surtout avec des clients fauchés comme moi... Ce soir elle a gagné en tout et pour tout huit dollars et soixante-quinze cents, *moins le prix de mon jus d'orange* ajoute-t-elle en riant... Je suis confus de mes mauvaises pensées. Je lui demande *qui peut bien donner soixante-quinze cents comme pourboire ?...* Elle répond qu'*on la paie souvent en quarters. Elle s'en fiche.* Elle dit que c'est de la danse facile, et de l'argent facile aussi. Certains soirs il y a quand-même plus de monde, elle gagne plus. Il y a des soirées privées aussi. Ça lui fait de toutes façons deux heures d'exercices rémunérés où

elle travaille sa souplesse à la barre verticale. C'est un agrès comme un autre après tout. Elle doit juste prendre des positions un peu coquines et être dénudée pour faire chauffer les clients, les stimulant par la même à consommer, c'est tout ce qu'on lui demande. *The more hot, the more money...* Ça ne la dérange pas plus que ça. La danse est sa passion, alors tout est bon à prendre pour y arriver. Être nue est, par ailleurs, un exercice très intéressant sur soi-même qui peut lui servir plus tard, dans sa carrière d'artiste. *Quand tu as fait ça, tu peux tout faire...* me dit-elle.

Elle m'apporte un ice-tea dans un mega-verre, avec deux kilos de glaçons dedans. Je lui raconte un peu ma musique, elle me raconte sa danse. Je lui raconte Camille, elle me raconte Steven, un sale con dont elle a été amoureuse mais qui n'était là que pour le sexe et qui ne comprenait rien à sa passion pour la danse. Il avait même voulu la faire arrêter... Soudain elle me dit qu'elle a faim et se lève pour nous préparer une sorte de croque-monsieur géant, avec du pain perdu, des œufs et beaucoup de ketchup. « Ah ben pour une danseuse, c'est pas très diététique tout ça... » me dis-je. Mais bon, on est en Amérique, et puis elle peut se le permettre. Maladroit, comme à mon habitude, je renverse, en mangeant, le ketchup sur ma chemisette blanche... C'est tout moi. On en rigole, on essaye d'enlever la tache avec une éponge, mais rien n'y fait. Finalement elle insiste pour que je mette un de ses t-shirts qu'elle me tend et elle lavera ma chemise plus tard. Je refuse en disant que son t-shirt est vraiment trop moche ce qui l'a fait bien rire ! Finalement je cède et enfile ce t-shirt bariolé de symboles musicaux en noir et blanc avec écrit dessus « *New Orleans Jazz* ». Il sent bon

la lessive. Elle me dit qu'elle le met essentiellement pour dormir, ce qui ne me déplaît pas.

Nous restons à parler un long moment, puis elle me fait comprendre qu'elle doit se lever tôt demain... et qu'elle a besoin de dormir avant une longue journée qui l'attend, devant se rendre dans je-ne-sais-plus-quelle ville de Louisiane. Je n'insiste pas. Ma soirée a été étonnante de douceur et d'amitié et je lui dis à quel point elle m'a fait du bien. Elle sourit. « C'est réciproque... » me dit-elle. Elle me raccompagne à la porte en fer et me fait un petit bisou de la main avant de refermer la grinçante grille... me laissant reprendre ma marche, seul, jusqu'à cet autre parc où je m'assois pour me reposer les jambes un peu et décanter ma soirée.

L'herbe était trempée. Je me retrouvai le cul mouillé, mais peu importe. Il faisait si chaud. Étrange apparition, étrange moment. Toute une soirée avec une inconnue, rencontrée de cette façon si décalée, dans ce bar moche où le hasard de mes pas m'avait poussé... et où je l'ai reluqué sous toutes les coutures qu'elle n'avait pas... avant de partir en sa compagnie, chez elle, pour, au final, ne pas même nous embrasser, ne pas même nous toucher une seule fois. Pas un seul roulage de pelle, pas un seul tripotage de nichon. Rien... Pas même un seul contact physique, si ce n'est son éponge mouillée sur ma chemisette tachée ! C'est tout. Pourtant, si doux furent ces moments ainsi partagés, sans arrières-pensées, sans gestes déplacés... Je me sentais bien chez... tiens, je réalisai alors soudain que je ne connaissais pas son prénom ! Nous avons parlé plus de trois heures et je ne savais même pas comment elle s'appelait ! Je constatai en outre que

j'avais oublié ma chemise chez elle et portais son t-shirt moche... Il était déjà trop tard pour aller la déranger à nouveau. De toutes façons, je ne me serais pas vu faire du barouf à la porte de la rue à cette heure. Elle ne m'aurait pas entendu depuis son arrière-cour. Je renonçai et décidai de garder ce t-shirt en souvenir. Elle garderait ma chemise et en serait gagnante : Ma jolie chemisette blanche contre son t-shirt tout naze !... « C'était finalement ça son mauvais coup ! » pensai-je en souriant. « Me dérober ma chemise ! ... C'est donc après elle qu'elle en avait... », riais-je, tout seul dans ce parc. Oui, étrange apparition vraiment... Étrange soirée.

Je me levai ensuite de mon gazon mouillé, pris mon tram et rentrai dans ma maison de *Prytania street*. Fourbu, mais heureux. Enfin, tout comme...»

\*

La lecture de l'épisode de cette rencontre le fit sourire. À plusieurs passages il n'avait pu réprimer un rire aux éclats même ! C'est vrai que cela avait été une soirée étrange, une de ces soirées improbables que l'on ne peut faire que lorsque l'on erre, seul, loin de chez soi. Le cœur lourd mais l'âme légère.

Il se frotta les yeux et reprit la lecture...

« 1h45 - Été chassé de cet autre parc au bord du fleuve d'où j'écris à nouveau ce soir. Je ne savais pas qu'il fermait la nuit. Je me suis remémoré ma soirée d'hier avec plaisir. Dommage que celle de ce soir ait été si terne. J'ai presque eu envie de retourner au bar des danseuses, repasser devant,

mais elle n'y était sûrement pas vu qu'elle devait aller en Louisiane aujourd'hui. Quant à aller chez elle, je serais bien incapable de retrouver son adresse de toutes façons. Et puis également envie de rester sur cette image d'elle, hier. Cela aurait sans doute tout gâché de la revoir ce soir. La magie de cette rencontre résidait aussi, surtout, dans son côté éphémère et sans suite, dans ce plaisir intense juste de l'instant présent, sans passé ni futur. Avoir pu se parler, se confier, parfaits inconnus, librement, sans se juger, l'espace d'une seule soirée. Se revoir, échanger nos adresses, s'écrire, n'aurait pas eu de sens. Tout était là, sur le moment, à vivre sans filtre et sans recopiage. Le bar, la danse, la marche dans les rues, la pluie, le pain perdu au ketchup, les rires... Tout était réuni à chaque minute de cette soirée... Rien n'avait été prévu, et rien ne se reproduirait... La vie, dans son intense brièveté, beauté.

Attente de tramway à présent au coin de *Saint Charles* et *Canal street*. En arrivant tout à l'heure, en début de soirée, il y avait un homme mort étendu sur le trottoir, recouvert d'une couverture en papier métallique doré, ici, à ce coin de rues. Vision d'effroi. Il avait probablement eu une crise cardiaque. Ou bien était-ce un meurtre ? Les policiers en uniformes noirs discutaient à côté de lui, un peu en retrait. Les gyrophares de leurs voitures scintillaient de mille feux. Ils barraient le passage aux piétons. Cela m'a fait une sensation bizarre de voir ce pauvre type allongé là, en tout début de soirée, raide mort. J'entendis quelqu'un dire *qu'il s'était écroulé d'un seul coup...* Pas de meurtre donc. Quelle drôle d'histoire. Mort subite, à un coin de rues. Peut-être se rendait-il à un dîner, ou dans un bar retrouver ses amis ?

Tristesse. Je me suis vite détourné de la scène et j'ai traversé la rue pour continuer mon chemin et m'éloigner de cette macabre vision, comme les autres passants à côté de moi. Chacun sa destinée pensai-je. La mienne, pour l'heure, serait de trouver un bar sympa, ce que je fis, et je me retrouvai en peu de temps une pinte de bière à la main et un sourire aux lèvres en écoutant un premier groupe de Jazz, oubliant bien vite cet inconnu mort sur le pavé. Lui, n'était plus. Tout s'était arrêté pour lui, mais dans ce bar, moi, j'étais. La musique continuait de jouer, les serveuses de servir, les rigoleurs de rigoler. La vie se poursuivait, sans ralentir, sans lui. Moi aussi. Le Jazz était bon. Le saxophoniste inspiré. L'homme fut vite oublié.

Encore un type qui me regarde l'air bizarre, écrire sur mes bouts de feuilles. Ben quoi ? je ne fais rien de mal... J'écris juste sur un papier en attendant mon tram. Fatigué. Je rentre dormir. Plus envie de sortir à présent, de retourner dans ces bars, surtout après cet épisode charmant avec... ma danseuse, hier. Tous les soirs ne se valent pas, certains sont plus fades, plus sombres que d'autres. Hier avait du goût, aujourd'hui fut fade. Sombre aussi, avec ce pauvre homme décédé. Ce sont les aléas d'un voyage comme celui-ci. Les aléas de la vie. C'est aussi ce qui fait son intérêt, son charme, son sens. On ne sait jamais ce que l'on va trouver au prochain coin de rue. Une jolie fille à accoster pour demander son chemin et plus si affinités, ou bien la mort, invitée impromptue et sournoise, qui vous intime l'ordre de la suivre, sans délai négociable.

Ce soir, j'ai traîné dans quelques bars, mais n'ai eu à suivre personne. Ni l'amour, ni la mort. Soirée vide. Je n'ai

pas réussi à y trouver de sens, d'envie ou de raison pour rester dans ces bars où je me hasardai sans réel espoir d'y trouver tout cela. Certains orchestres étaient très bons, mais je n'avais pas le goût pour les écouter. Peut-être étaient-ils trop nombreux, ou étais-je trop seul. La fadeur est aussi dans les oreilles de celui qui écoute parfois, dans les yeux de celui qui regarde. J'étais comme absent. Ailleurs. Je repensais à ma fin de soirée de la veille avec une certaine nostalgie, déjà. Envie de retrouver ma danseuse et ce sentiment amical partagé avec elle, si agréable. Ce soir fut radicalement différent. Je suis resté fermé, inamical. Je n'ai eu de goût pour rien. Pas la peine d'insister... je préfère donc rentrer. Il se fait vraiment tard en plus. Suis crevé. Demain je m'envole pour une autre ville, d'autres aventures sans doute, qui trouveront peut-être plus de sens, je l'espère. Je repars donc, pour une autre étape, dans ma solitude, en retranchement de chagrin, isolé dans ma propre vie... mais un peu moins, grâce au souvenir de cette jolie artiste d'hier, à la belle âme, qui m'a entrouvert un peu son cœur après m'avoir montré son corps et m'a ainsi donné quelque sursis d'espérance en l'avenir. Qui sait, un jour peut-être ? Je puis changer... un jour, quand je me sentirai moins triste et vain... En attendant, profiter de ces moments bizarres au coin d'une rue étrangère et exotique. Toujours, m'imprégner de ces instants de vie, miraculeuse, de ces rencontres magiques et improbables qui m'aident à avancer sur ma route, loin de ma vie française. Sentir et retenir en mes narines ces odeurs douces et vaporeuses des trottoirs de la Nouvelle-Orléans plongée dans la nuit. Le carrefour est calme. Les voitures de Police ne sont plus là. Le trottoir où se trouvait le pauvre homme a retrouvé son aspect anodin. Je me dis que ce soir, une famille vit un drame

en apprenant qu'un père, un mari, ne rentrera pas au foyer, terrassé à un coin de rues. Terrible fatalité. Mais bon, ici la vie a repris son cours, la nuit a repris son calme voile d'obscurité... plus de traces de la mort... Elle s'en est allée dans un autre quartier, faucher le suivant sur sa liste. Quant à moi, je poursuis ma captation sensorielle de chacun de ces instants magiques. Écouter et retenir en mes oreilles ces notes de musique qui s'envolent au loin dans le ciel au-dessus du quartier français... soufflées par quelque mystérieuse trompette, languissante et jazzy. Regarder autant que je le puis, capter l'instant présent avant qu'il ne fuie et retenir en mes yeux ce coin de rues à attendre ce tram, ces rails par où il va arriver... et par où le voilà... avec ses deux petites lumières au loin et ses grincements et tremblements qui annoncent son arrivée imminente... Bon, où ai-je mis mon passe ?... »

Louis reposa la dernière feuille, les derniers morceaux de carton divers. Il les rassembla en un seul tas, sur la table devant lui, et resta un long moment immobile, le regard dans le vide et un vague sourire aux lèvres, tandis que flottaient tout autour de lui de douces images, tendres et pastels, de ces moments à la Nouvelle-Orléans.

En haut de l'armoire en bois dans la chambre de Louis, bien plié, sur le dessus d'une pile inutilisée depuis longtemps, il y a un t-shirt blanc avec des dessins de musique en noir. C'est bien le t-shirt que lui avait offert la danseuse. Comme bien des objets de sa vie dont il n'avait jamais voulu se séparer et l'avait soigneusement conservé.

Louis est allé le déplier, suite à la lecture de ses aventures à la Nouvelle-Orléans, pour le revoir, concrétiser

ces souvenirs flous. Il ne retrouverait jamais sa chemisette blanche, mais tenir à nouveau dans ses mains cette pièce de coton, qu'il avait eu en échange, lui a fait grand plaisir. Un plaisir toutefois mêlé de mélancolie. Comme s'il touchait, avec cette étoffe, le passé, ce passé qui ne reviendrait plus jamais. Il l'avait ensuite replié et remis sur le haut de la pile.

Souvenirs souvenirs...

## - IV -

Grâce à ces écrits, ce journal de route, Louis avait ainsi revécu ses moments de solitude à travers certains récits de ses voyages exotiques, comme ceux-ci. Tant de villes parcourues pour fuir son amour déçu. Cela semblait si loin. La relecture de ses propres lignes l'avait un peu troublé, ému, et aussi fait sourire. « Quel chaud lapin j'étais, tout de même ! »... s'amusa-t-il. Il avait parcouru certains papiers en vitesse, d'autres avec plus d'attention. D'autres pas du tout. Tout cela avait fait remonter beaucoup d'images et de parfums, de sensations d'alors qu'il avait presque oubliées. Il avait bien fait d'écrire ces impressions en ce temps-là, s'était-il dit. Cela lui permettait de retracer un peu de son parcours, aujourd'hui si flou. Toute une facette de sa vie, passée, presque oubliée.

Il revoyait des lignes écrites de sa main, relatant des moments vécus et pouvait ainsi retrouver, au-delà des mots, des phrases, entre ces lignes, l'ambiance de lieux, de personnes, de gestes et leur contexte aussi... cela même que ses mots ne décrivaient pas textuellement. Louis n'était pas écrivain. Il ne s'était jamais considéré comme tel, et n'en avait ni le talent ni la culture générale. Il n'en avait même jamais eu l'idée auparavant, mais il avait pourtant alors soudain ressenti le besoin, sans trop y réfléchir, d'écrire. Écrire pour expulser ses tristesses, ses noirceurs d'âme. C'était comme un journal où il avait retracé fidèlement les événements de ses journées vécues. Il n'avait d'autre histoire

à raconter que la sienne, sa petite histoire au quotidien, ses petites aventures, ses petites joies, ses petites déceptions, et il voulait simplement se les raconter à lui-même, peut-être pour les prolonger, les faire durer au-delà de leur durée réelle, en laisser des traces, pressentant déjà l'éphémère des choses, l'impermanence des instants et de la vie. Ces mots étaient souvent naïfs et les fautes d'orthographe nombreuses, mais quelle importance ? Il était le seul à se relire de toutes façons et ses propres fautes ne le gênaient pas plus que ça. Hier, il a souri en retrouvant ces brouillons d'amour. Ces morceaux de chagrin en papiers, vécus par un autre lui-même, plus jeune. Les images de Camille sont remontées d'un bloc à son esprit. Drôle de sensation. Il n'avait rien oublié, rien effacé en lui. C'était juste enfoui, et ne demandait qu'à refaire surface. La mémoire est étrange. Tant d'années à ne plus y penser, si bien qu'on se dit qu'on a oublié. On ne se dit même rien d'ailleurs, puisqu'on n'y pense plus. Il reste juste une photo épinglée sur un mur. On la regarde sans y penser, presque. On ne la regarde plus à vrai dire. Elle est là, affichée au papier peint de votre quotidien, dans un coin de la chambre. Invisible évidence. On l'y a épinglée depuis si longtemps qu'on n'y prête plus attention. Et puis quelques lettres, quelques vieux papiers, quelques photos retrouvées, vous ramènent, d'un coup, des années en arrière et réveillent soudain mille souvenirs. On revoit, de loin, sa jeunesse, sa stupide jeunesse, mais si belle, si pleine d'espérances, de naïveté, de force. D'amour. On se reconnecte à sa passion évaporée à la sécheresse des années, au regard enfantin que l'on avait sur les choses qui vous entourent. On se retrouve, moins usé par la vie, par les déceptions qui vont suivre. On se revoit y croire, vouloir y croire, obstinément. On a de

nouveau la vie devant soi et plein d'erreurs à refaire, recalé dans ce passé lointain. La soif d'aventures est à nouveau là, la faim d'amour aussi. Le soleil brille... la journée ne fait que commencer.

Louis est donc remonté un peu dans le temps, hier, et ce matin, assis à la table de sa cuisine devant cette boîte en plastique. Ses doigts triant diverses enveloppes, pinçant et tirant de leur pile horizontale divers papiers pliés, entassés les uns aux autres. Il a voyagé, sur sa chaise, le temps de quelques lectures acres et douces. Il a hoché de la tête en retrouvant ce début de chanson griffonnée sur un ticket d'avion :

*Rien pour toi mon amour,  
Plus jamais rien pour toi,  
Sinon ma solitude,  
Sinon ma lassitude,  
Qui traîne jour à jour  
Et qui m'ennuie parfois.*

*Non, plus rien mon amour,  
À rapporter pour toi  
Sous d'autres latitudes,  
J'ai perdu l'habitude.  
Rien pour toi mon amour,  
Plus jamais rien pour toi.*

Début de chanson, resté parmi bien d'autres griffonnages et essais poétiques, dans cette boîte avec cette pagaille de papiers entassés. Il se dit qu'il n'aurait rien pu en

faire de toutes façons... Mots bien ridicules. Désuets. Mis en musique, cela aurait été de la soupe, c'est sûr. Il essaya alors de replonger au fond de son cœur pour y rechercher un reste concret de Camille, au-delà du souvenir, mais rien, presque rien. Une ombre, vague... La porte entrouverte de la mémoire ne donne pas directement sur le cœur. Les escaliers du temps sont trop hauts, les marches trop abruptes peut-être. Pourtant, c'est comme s'il en descendait un soudain courant d'air, comme un souffle de mémoire. Au fil des ans, elle avait disparu, pas complètement, mais presque... évanouie dans les couloirs du temps et il se dit que toutes ces lignes, toutes ces errances tristes qu'il avait souhaité retranscrire sur tant de feuilles, de supports, étaient finalement bien dérisoires. Tout cet amour qu'il avait vécu, à cette époque, qui lui paraissait alors si grand, et qui allait, avec l'aide du temps, s'évaporer lentement de son cœur, de ses pensées quotidiennes, comme enfermé derrière une lourde porte qu'il n'ouvrirait plus...

Quel sens tout cela avait-il bien pu avoir ? N'était-ce que pour découvrir une facette, parmi d'autres, de la palette d'émotions qu'il lui avait été donné de vivre, d'expérimenter, lors de son passage dans cette vie ? Une facette de lui-même, pour se mieux comprendre... Quelle autre signification ? Simplement une expérience ; voilà tout. Son grand amour n'avait été que du vent. Vent, invisible et léger, mais qui parvient quand même à éroder les roches les plus dures. Souffle dont il avait essayé de capter, à l'aide de mots, la sensation, la magie, et tout tenait maintenant dans cette banale boîte en plastique... rangée entre d'autres boîtes, et remplie d'écritures incertaines, tracées en hâte pour relater

son ressenti d'alors, sa douleur, sa découverte de l'amour et de l'après-amour. Il avait été le reporter de son propre voyage. Ces feuilles étaient ses articles, quotidiens, pendant quelques mois de sa vie. De l'amour, vécu et traversé en souffrances, il ne resterait donc que quelques kilos de papier et d'encre mêlés... du matériel, sans plus. Son cœur s'en était remis, il avait cicatrisé... et, si la cicatrice était toujours visible, il pouvait désormais appuyer dessus sans souffrir. Enfin, presque. Sa mémoire avait enfoui sous des années de vie, ces considérations romantiques de jeunesse, mal orthographiées, et elle ne risquaient pas de remonter à la surface. Il ne fallait pas. La Camille qu'il avait aimée n'existait pas, plus. N'avait jamais existé. Probablement jamais. Tout était le produit de son incorrigible romantisme. Il y avait cru. Tellement... Mais, ils n'étaient rien d'autres qu'une fille et un garçon, jeunes, dont les chemins s'étaient croisés et qui avaient juste vécu une aventure, comme tant d'autres jeunes de leur âge. Juste une relation stéréotypée, une histoire banale de testostérone, d'instinct de reproduction qui pousse deux bipèdes à se rapprocher. C'est tout. On appelle ça être amoureux... On en fait des caisses et on transpire du rose, on pétrit du Chamalow, mais c'est juste un besoin animal, juste notre côté primate. Point barre. Oublié le romantisme des destins élus pour se joindre, des êtres faits pour se rencontrer. Foutaises. Il avait croisé sa route. Hasard. Il n'avait pas eu de chance de tomber sur elle. Évidence. Elle n'avait pas eu de chance de tomber sur lui. Déception. Il avait perdu du temps et gagné des rides. Elle aussi. Bien fait. Fatalité.

Sentir ce courant d'air nostalgique le mit toutefois un peu mal à l'aise. Il frissonna. Mélange de mélancolie et d'agacement. Il n'aimait pas ce personnage qui avait été lui, et pourtant, il ne pouvait le renier. Peut-être l'enviait-il même un peu. Ce Louis avait finalement eu beaucoup de chance de vivre de pareils sentiments, quitte à devoir en souffrir tant, après. Tout se paye. Le grand équilibre qui impose un anti pour chaque pro, un moins pour chaque plus... Louis s'était dit, ce matin, qu'il ne regrettait rien et qu'à tout prendre, valait-il encore mieux éprouver une déception sentimentale comme celle-là que ne pas éprouver de sentiment du tout. Aimer Camille avait peut-être été la plus belle chose qui lui soit arrivée... Cela aurait été au moins une belle expérience, une jolie aventure. Fût-elle la seule de sa vie. Tant pis pour ce chagrin qui devait en découler. La preuve, il s'en était remis... Il en était guéri. Soulagement ou tristesse ? Difficile à dire. Tout cela était à présent hors de sa vie, dans une banale boîte en plastique, refermée bien vite, telle la lourde porte de sa mémoire qu'il venait d'entrouvrir, l'espace de quelques lectures.

En fouillant jusqu'au fond de la boîte, décachetant des enveloppes recachetées par le temps, il avait également retrouvé et relu quelques mots d'elle, cette fois, mélangés à ses notes à lui. Ces mots paraissaient comme sortis d'un rêve, d'un conte, mais ils donnaient corps à cette irréaliste Camille... lui confirmant juste qu'il ne l'avait pas inventée, rêvée... Hélas. Toutes ces lettres étaient la preuve de sa réalité, passée.

Au moins Camille et lui avaient-ils partagé cela : cette sensibilité aux mots, aux écrits. Ce goût pour la littérature,

pour l'expression écrite. Ce goût pour l'Amour. Cette émotion à la lecture de l'autre, aux récits poétiques dévoilant ce sentiment si particulier... à l'époque. Elle écrivait souvent à l'encre verte, bleue ou mauve, sur de jolis papiers. Tout comme Louis, elle s'appliquait dans chacune de ses lettres au romantisme de ses phrases, de ses désirs pour lui, tout en semblant aussi se presser d'y tracer ses mots... L'écriture y paraissait hâtive, mais elle pesait le poids de chaque expression pour Louis, à chaque ligne... Lui, se hâtait à son tour, une fois la lettre reçue, dans son impatience à la lire... tout comme il s'était hâté, à nouveau, aujourd'hui. Tant d'années après, c'était comme s'il recevait les lettres de Camille une nouvelle fois, une première fois. Autre frisson. Autre écho venant soudain résonner en sa mémoire. Mots écrits de sa main, à elle, pour lui... Un autre lui, un lui d'avant :

*« Petit mot pour te dire bonjour et qu'il me tarde d'être ce soir... Où se cache la plume avec laquelle tu m'écris ? Bisous coquins, Camille. »*

Ou encore :

*« Finie la journée de travail. Bientôt la douceur... Que mes baisers et mes pensées t'entraînent jusqu'à moi pour que nos corps se refondent en un seul. À tout de suite. Doux baisers. Ta Camille. »*

Louis avait été ému de relire ses lettres, ses mots. Chaque ligne avait semblé révéler le souvenir d'un trésor perdu, enfoui. Ces messages étaient comme une lave rougeoyante et lumineuse, craquelant la surface de la noire carapace qu'il s'était forgée avec le temps. Une chaleur qui

remontait de ce volcan en sommeil et qu'il contenait avec beaucoup de peine sous son lourd manteau de pierre, porté depuis si longtemps.

Mais qui avait-elle donc été, cette Camille qui lui avait écrit tant de douceurs, qui lui avait manifesté tant de tendresse ? Qui était-elle et où était-elle partie ? On pouvait presque sentir encore le parfum qu'elle avait déposé alors, à dessein, sur le papier de ses petits mots : *Magie Noire...* de *Lancôme*. Un envoûtant parfum qui portait trop bien son nom. Envoûtant courant d'air qu'il sentait de nouveau sur son cou, aujourd'hui. Lors de leur séparation, il se souvenait qu'elle avait laissé chez lui une écharpe blanche avec ce parfum imprégné dans ses fibres. Il y avait plongé le nez, pleurant parfois, souvent, et n'avait plus quitté cette écharpe pendant des mois, jusqu'à ce qu'elle perde son arôme amoureux. Mais tout cela était bien loin, si loin. C'était comme une autre vie, la vie de quelqu'un d'autre. Qu'avait-elle bien pu devenir ? Était-elle seulement encore en vie ? Si oui, mariée, veuve, amoureuse, triste ? Avait-elle fait, depuis, remonter beaucoup de lave dans le cœur d'autres hommes ? Beaucoup de questions assaillaient Louis à l'issue de ces quelques lectures, au risque de mettre en péril sa fièvre guérison. Vite, resserrer les failles, contenir les crevasses apparues, poussée par le brûlant magma de son amour passé. Vite, refermer la lourde porte de sa mémoire imprudemment entrouverte et jeter la clé !

Assez joué avec le feu des souvenirs. Il avait donc finalement repliés ses petits messages hors du temps, réentassées ces feuilles disparates et les avait replacés parmi tous les papiers accumulés ces années-là dans cette boîte.

Zut. Il suffisait de les avoir sortis de leur emplacement pour qu'ils n'y retrouvent plus leur place. Il y avait tant de papiers, d'enveloppes, de bricoles entassées... Louis laissa trois des lettres sorties sur le dessus de la boîte, qu'il rangerait plus tard. Il redescendrait tout ça à la cave dans quelques jours, une fois la fuite d'eau réparée, et ils y retrouveraient le silence, le froid, l'obscurité et l'oubli. Du pied, il poussa la boîte sous la table de la cuisine et resta, à nouveau, un long moment immobile et pensif.

Il prit un stylo plume en main, le garda, comme en lévitation au-dessus de sa table, prêt à écrire, mais n'écrivit finalement pas et le reposa après quelques hésitations. Il se leva ensuite, but quelques dernières rasades de *Perrier*, au goulot, avant de quitter la pièce.

\*

Jean-Marie, l'air endormi, le poil décoiffé, ouvre l'œil, se lève et puis s'étire longuement en baillant de tous ses crocs et de toutes ses moustaches. Ses griffes se plantent avec délice dans le coussin rouge du canapé. Il se lèche un peu le haut de la patte, puis se dirige vers la cuisine. Son écuelle ne contient plus que quelques maigres morceaux de la pâtée du matin, miettes sèches et racornies. Il les renifle, puis se détourne pour laper quelques langues d'eau dans le second bol.

Le temps semble s'être arrêté pour lui aussi. Sait-il ce qui est arrivé à son patron ? Sent-il le malheur qui s'est abattu sur leur foyer ? Comprend-il le drame qui les a frappés, tous les deux en ce début d'après-midi ? Peut-être.

Sans doute. Qui peut le dire ? D'une lente démarche féline, la queue en l'air, dans la pénombre de la pièce, il retourne sur le grand canapé rouge et se replace tout naturellement dans sa position initiale, se lovant dans le creux du coussin encore imprégné de sa chaleur, là où il a déjà collé tant de poils. Il repose sa tête entre ses pattes avant et referme l'œil, le bon. On dirait presque un sourire. Peut-être en est-ce un. Il se rendort. Attente. Espoir. Croquettes.

La pièce est de plus en plus sombre à présent. Sombre comme la mort. Les seuls mouvements qui y subsistent encore, sont ceux du balancier de la pendule qui fait ses lents va-et-vient, ses *cling* et ses *clong* au tempo immuable, ainsi que des raies de lumières balayant le plafond aléatoirement de gauche à droite et de droite à gauche, au gré des phares des voitures filant sur l'avenue. Le cinéma des murs. Le théâtre des lumières.

\*

Ce matin, Louis est parti, insouciant, vers son destin. Il a chassé ses idées noires, ses courants d'air nostalgiques, ces images d'amour, ce visage redessiné au flou de son âme. Enfin, en tout cas, il a essayé. Il a recentré ses pensées sur le disque qu'il allait acheter et sur son ami qu'il allait retrouver. Il a laissé sa bouteille de Perrier ouverte sur la table et sa tasse de café dans l'évier sans faire couler de l'eau dedans, puis a jeté un dernier coup d'œil sur le boîtier de sa *Freebox* pour vérifier l'heure, et enfilé sa veste en cuir marron accrochée au porte manteaux de l'entrée pour aller retrouver Édouard à ce restaurant de la Porte d'Orléans, décoré sur le thème de la course automobile. Il a claqué la porte de cet appartement et

descendu l'escalier en hâte. Il était en retard. Pas beaucoup, mais Louis n'aimait pas être en retard. Jean-Marie, assis sur son derrière, dans le couloir, l'avait regardé lorsqu'il avait claqué la porte, mais leurs regards ne s'étaient pas croisés. Louis était trop pressé. Il avait trop d'images dans la tête, de pensées lointaines, de petits projets devant lui, pour la journée. Il n'imaginait pas ne plus revoir Jean-Marie. Bien sûr. Sinon il serait allé le serrer dans ses bras, le caresser tendrement en lui faisant ses adieux comme il aurait dû le faire. Il l'aurait embrassé longuement, pleurant sans doute contre sa chaude fourrure, retenant cet instant si précieux au maximum, faisant durer leur étreinte tant qu'il aurait pu et aurait finalement quitté la pièce à reculons pour garder le plus longtemps possible ce contact, visuel, avec son chat adoré qu'il ne reverrait plus. Mais il ne savait pas. On ne sait jamais... Jean-Marie resta donc assis dans le couloir quelques instants à regarder vers la porte close, lui, écouter les pas pressés de son maître descendant l'escalier, quittant l'immeuble pour aller vers sa destinée. Son dernier contact avec lui. Tout était calme, paisible. Une journée comme une autre.

\*

Louis marcha d'un pas rapide le long de l'avenue du Général Leclerc après avoir contemplé, patientant au feu vert, l'église Saint Pierre de Montrouge. Il se dit que cela faisait bien longtemps qu'il n'était pas entré dans cette église. Il se dit qu'il irait, dans les prochains jours, sans doute. Ce qu'il fit d'ailleurs, malgré lui, d'une certaine manière, dans sa boîte en pin massif. Louis aimait bien ce bâtiment clair, sentinelle imposante semblant faire la

circulation à ce carrefour d'Alésia, si souvent noir de voitures emmêlées aux heures de pointe. Il traversa et se dit que le temps était bien doux pour la saison. « Pour un mois de décembre, ce n'était pas normal... », lui avait dit la concierge, toujours encline à des considérations philosophiques pointues. Le fait est qu'il faisait bon. C'était une douce journée. Dans sa tête résonnait un thème de jazz entendu à la radio ce matin, objet de sa mission de l'après-midi, et s'y mêlait le rire d'une jeune femme du passé, remonté subrepticement à sa mémoire. Un rire, une voix, un sourire. Une expression colorée. Il regarda, d'un œil distrait, les vitrines des magasins, son reflet dedans, tout en marchant vers le restaurant.

Son ami Édouard est un passionné d'automobile et il ne manque pas une occasion de partager sa passion avec Louis qui y reste gentiment hermétique. Mais bon, chacun son truc. En tout cas le resto ne lui déplut pas. Il mangea un excellent burger avec de belles frites. Tant pis pour le cholestérol. De toutes façons il n'en a pas. L'endroit est original et l'on y mange, assis dans des sièges auto, sur des tables en déco de moteurs, ambiance garage ou stands de Formule un. L'ambiance était sympathique et la serveuse, avec son petit accent hollandais, était fort agréable et souriante.

Louis n'avait jamais été ni un dragueur ni un séducteur, bien moins que son ami Édouard en tous les cas, mais il avait eu tout de même pas mal d'aventures amoureuses, *amoureuses* étant le terme générique choisi dans ces cas-là, même si l'amour ne fut jamais vraiment de la partie. Sans doute n'était-ce pas fait pour lui... ou bien, lui,

n'était-il pas fait pour l'amour ?... Quoiqu'il en soit, dans les deux cas, ça ne collait pas.

Il avait souvent gardé de bons contacts avec ses *ex* en général. Certaines étaient devenues des amies même, plus ou moins proches. D'autres non. Les quelques filles de passage, les histoires sans lendemain notamment lors de sa course désespérée pour oublier Camille, ce n'était pas vraiment de l'amour, ça n'avait pas compté. Pas assez. C'était du citrate de bétanine pour l'aider à surmonter sa cuite, son écœurement. C'était des cachets d'aspirine à effervescence rapide pour soulager ses migraines de cœur. Sans doute ne croisa-t-il pas les bons chemins, les bonnes personnes, qui auraient pu lui faire passer sa gueule de bois amoureuse. Le soigner de sa *Camillite* chronique. Sans doute ne sût-il pas voir certains visages ouverts à lui, lui souriant, aussi... Sans doute ne regarda-t-il pas assez autour de lui, trop enfermé dans son exclusif sentiment, qui le rongait pourtant, mais qu'il éprouvait depuis si longtemps, pour cette femme, irréaliste, idéale. Irréellement idéale. Refrénér cet élan amoureux lui avait toujours été impossible. C'était quelque chose qu'il ne contrôlait pas. Qu'il ne comprenait pas... et elle, de son côté, tout bien considéré, n'avait rien pu non plus contre le fait de ne pas éprouver le même amour pour Louis. Ou pas aussi longtemps. Elle avait vécu l'impossibilité inverse. C'était imparable. En y réfléchissant bien, il n'avait pas à lui en vouloir. C'était dommage, mais c'était comme ça. Ça n'avait pas pu durer. Ça n'avait pas de sens. Pas d'essence. Interrompre leur relation avait été une sage décision. Mais pas la sienne. C'est *elle* qui avait décidé... alors il lui en voulait tout de même. Il lui en voudrait

toujours. Une colère irrépressible contre l'infamie de ce déséquilibre amoureux, conduisant sur cette désillusion infinie. Le terme *déception amoureuse* avait soudain pris tout son sens ! Quelle déception en effet... quelle immense déception. Alors il était en colère, contre elle, contre lui-même. Colère contre l'amour qu'elle représentait pour lui, pour toujours, et qu'elle avait gâché en éclaboussures sanglantes sur sa vie. Il ne pourrait plus jamais aimer. Il le savait. En était sûr. Colère envers sa propre crédulité aussi. Elle lui avait volé son amour et était partie avec. Volé sa capacité à rêver, à croire en l'amour. Elle lui avait confisqué un peu de sa vie et il éprouvait, depuis, une colère sourde et douloureuse contre laquelle il aurait voulu lutter mais sans jamais y parvenir. Irrationnelle. Irraisonnable. C'était son cœur qui parlait, pas sa tête. Son cœur avait toujours le dessus... et tant qu'il battrait, ce serait ainsi. Sa tête, il la perdrait un jour, sans doute. Son cœur, jamais.

\*

Aujourd'hui, au restaurant, Édouard et Louis ont un peu parlé de voitures, un peu de politique, mais pas d'amour. « Faut pas déconner, on est des mecs, vieux en plus. Ça craint... ».

Cette journée était donc étrangement sous le signe des souvenirs. Tous ces souvenirs qui semblent remonter à la surface au dernier jour, poussés par on-ne-sait quelle force mystérieuse. Souvenirs relus, ou ré-écoutés de la bouche de son ami, relatant entre deux plats un court voyage en Asie qu'ils firent ensemble, il y a quelques années.

Édouard, alors businessman aisé, avait offert le billet d'avion à Louis alors qu'il devait se rendre là-bas pour affaires. « Accompagne-moi, ça te changera les idées » lui avait-il dit ! Touché par ce geste et n'ayant rien de précis à faire sur le moment, il accepta. Deux semaines en Asie, ça ne se refuse pas... Ils avaient atterri à *Bangkok*, puis pris dans la foulée un avion pour *Vientiane*, au Laos, où Édouard avait un rendez-vous important pour ses affaires. Louis avait ainsi eu le temps de marcher longuement dans la capitale laotienne tandis que son ami était en rendez-vous. Seul, il avait parcouru de nombreux temples, flâné dans les allées de divers jardins tropicaux déserts, sous une chaleur écrasante. Il avait aussi aimé longer les rives du *Mékong*, y regarder le coucher du soleil en attendant son ami, assis sur le rebord en escaliers du quai. Le soir, ils se retrouvaient dans un restaurant au troisième étage d'un immeuble donnant sur le fleuve et surplombant le marché de nuit, non loin de leur hôtel rue *François Ngin*. C'était un restaurant avec un grand bar où touristes fortunés côtoyaient de jolies laotiennes endimanchées et un peu trop maquillées au goût de Louis. Édouard laissait toujours un bon pourboire à l'accueil, en haut de l'escalier, ce qui leur assurait une belle table avec vue sur le *Mékong*. Ils avaient passé là deux ou trois soirées où Louis se retrouvait finalement à chaque fois un peu sur la touche, montrant un désintérêt réitéré pour la jeune fille, différente chaque soir, qui venait l'accoster sous la complicité appuyée, et financée, de son ami. Il n'avait pas la tête à ça... Édouard si. Alors, au bout d'un moment, il les laissait, lui et les filles du soir, pour aller déambuler dans les rues de *Vientiane by night*. Il avait ainsi beaucoup erré, se perdant parfois et cherchant alors son seul point de repère

en ville qui était l'arc de triomphe de la capitale appelé *Patuxay*. C'était une haute arche, assez massive, au milieu d'une grande place aux larges avenues parcourues de *tuk-tuks*. De là il savait retrouver son chemin vers la rivière et son hôtel. Il rentrait souvent fourbu de ses longues marches sur ces trottoirs cassés, plein de trous, à l'image de sa vie, mal éclairés et dormait comme une masse tandis que son ami profitait de ses nouvelles connaissances dans la chambre à côté.

Puis ils étaient retournés à Bangkok. Édouard allait en profiter pour faire d'autres affaires encore quelques jours en laissant à nouveau son ami souvent seul pour découvrir la ville. Cela ne dérangeait pas Louis plus que ça, lui qui aimait être seul, surtout dans des endroits inconnus, et il continua ainsi ses déambulations au hasard des avenues polluées de la mégapole thaïlandaise. Ses voyages pour fuir le souvenir de Camille l'avaient bien rôdé à ça et il se sentait à l'aise pour s'aventurer dans des rues inconnues de villes inconnues de pays inconnus... Il y prenait même un surprenant plaisir, comme un sentiment de liberté qu'il gagnait sur sa propre vie.

Il trouva un jour avec émerveillement le grand parc *Lumpini*, planté au milieu de la ville ; havre artificiel de paix et de verdure perdu dans cet océan de béton et de métal... et y passa de longs moments, en attendant de retrouver son ami. Il s'asseyait sur l'herbe épaisse, au bord de l'étang, à contempler les varans, nonchalants. Il caressait quelques chats et flânait le long de ses allées si bien entretenues par des brigades de jardiniers encagoulés pour se protéger du soleil, maniant avec application leurs balais de paille. Il y buvait des

jus d'oranges, faits avec de petites oranges toutes vertes mais très sucrées... Le lieu était apaisant, malgré la chaleur accablante. On y croisait des joggeurs, des culturistes, des couples plus ou moins légitimes, des policiers aux uniformes sombres et moulants, tirés à quatre épingles, fiers sur leurs bicyclettes, affairés à quelque enquête sans doute de la plus haute importance à en juger par leur air soucieux. On y rencontrait des familles réunies sur des pelouses, des écoliers en habits scolaires rentrants de leur école et traversant le parc en riant. On s'y regroupait, par centaines, pour des danses aérobic au son de musiques modernes et rythmées. Coutume étrange et visiblement obligatoire, on s'y figeait aussi, debout, le soir à dix-huit heures tapantes, lorsque retentissait, dans les haut-parleurs de la ville, l'hymne national en honneur au roi, chacun interrompant sa marche pour rester, pieds joints et en silence, les quelques secondes que durait la musique. Douces journées dans la chaleur de Bangkok... avant de retrouver Édouard, le soir, pour quelques tournées de bars, à descendre des *Singha beers* sans retenue et côtoyer des filles courtement vêtues pour d'interminables parties de billards dans des endroits mal-famés au cœur des quartiers chauds.

De retour à Paris, Louis décida, au bout d'une semaine, de repartir en Asie, seul cette fois. Il géra quelques affaires en vitesse avant son départ, alla à l'ambassade de Thaïlande se faire faire un visa prolongé, puis reprit l'avion pour Bangkok. Un aller simple, avec retour *open*, lui laissant la liberté d'interrompre son séjour quand bon lui semblerait. Ses quelques jours là-bas avaient comme déclenché quelque chose en lui... une envie d'aventure, de voyage de découverte

d'un ailleurs, autant géographique qu'intime... et il voulait aller au bout de ce chemin intrigant. C'était comme une urgence. Comme un acte vital, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, sans vouloir y réfléchir. Il rassembla quelques affaires, le minimum, dans un grand sac de voyage et se rendit à l'aéroport sans se poser plus de questions. Il devait partir. Vite.

Entre deux films, durant les onze heures que durait le vol, dans l'obscurité de ce grand avion bourdonnant, Louis discuta un moment avec une femme d'un certain âge, assise à côté de lui, française d'origine thaï, qui lui conseilla le nord du pays, *Chiang Mai*. La description des forêts aux nombreuses cascades et d'une Thaïlande différente de ce qu'il en avait découvert à Bangkok, le décida et, enfin arrivé, il se rendit sans attendre à la vieille gare *Hua Lampong* d'où il prit le train de nuit, le soir même, pour Chiang Mai. Il passa ainsi sa première journée à attendre son train toute l'après-midi dans un bar à l'air climatisé, aux odeurs de bière froide, devant quelques tables de billards où personne ne jouait avant le soir. Cela lui rappela les parties avec son ami, quelques jours plus tôt... et quelques dizaines de milliers de kilomètres en avion, avant. Tout cela dans une brume de fatigue, presque irréelle. S'ensuivirent douze bruyantes heures dans un vieux train à se faire chahuter par de chaotiques wagons métalliques couinant sur des rails qui semblaient avoir du mal à rester parallèles... ce qui ne l'empêcha toutefois pas de dormir, éreinté par ce nouveau décalage horaire et trop d'heures de sommeil en retard.

Il resta à Chiang Mai quelques jours, hébergé dans une grande maison en bois au milieu d'un jardin tropical non

loin de la rivière, en dehors du carré central, où il se recala à l'heure thaïlandaise. Il y déambula ainsi quelque temps, sans but. Juste pour s'imprégner des lieux, des gens... Le jour il arpentait les rues poussiéreuses, ou bien les routes à moto, cheveux au vent, et il passait ensuite ses soirées au *night market* à regarder les boutiques et à manger, à boire jusqu'à ce que la fatigue et l'ivresse ne le poussent à rentrer à sa chambre en bois de teck, retrouver son lit à baldaquin et sa blanche moustiquaire. Quelques jours passèrent, peut-être une semaine ou deux, et puis il se décida à fuir la ville qui, bien que petite, se révéla assez rapidement trop bruyante et fatigante. Louis voulait s'échapper du monde. Chiang Mai n'avait, certes, rien de comparable à Bangkok, et ses petites rues étroites et verdoyantes avec leurs arbres fleuris pour certaines étaient assez agréables, mais Louis cherchait autre chose, plus en adéquation avec son besoin de retraite, de solitude.

Il trouva cet *autre chose* près d'une petite bourgade tout au nord de la Thaïlande, appelée *Pai*. Un grand bourg auquel on accédait après un long périple sur une route aux interminables virages, perdu sur les hauteurs des plateaux aux hautes herbes et aux vertes collines escarpées, accrochées dans les nuages. Après moult détours, sentiers poussiéreux et routes pentues, le chemin de Louis s'arrêta finalement près d'un temple bouddhiste, tout en haut d'une colline, où il posa son sac et son fardeau chagrin.

Le lieu était si calme, si paisible. Il y régnait une vraie douceur de vivre, comme rythmée au lent tempo des activités monacales. Traversant la grande cour qui séparait les deux édifices que comportait le temple, Louis sentit, le

lendemain de son arrivée, une grande émotion l'envahit. Une vague intérieure bouleversante, la magie d'un parfum à ses narines, d'une caresse du vent sur ses cheveux. Sensation étrange. Difficile à exprimer. Comme s'il avait touché le bout de sa route, enfin ! Son voyage touchait au but. Il le savait à cet instant et un immense bonheur l'envahit. Il resta immobile quelques instant au milieu de la cour, puis, après s'être libéré de ses sandales poussiéreuses, entra silencieusement dans le temple haut, décoré de magnifiques broderies dorées, de piliers sculptés, de statues alignées et s'assit face au grand Bouddha trônant au bout de la pièce, un peu surélevé sur son autel d'or. On pouvait entendre une douce musique au loin, sans trop savoir d'où elle pouvait provenir. Peu importe. La beauté du lieu, le calme, la chaleur, les reflets sur la magnifique statue aux yeux d'émeraude qui le regardaient fixement, les branches de palmiers ondulant derrière les fenêtres en une verte danse silencieuse, firent chavirer Louis qui se sentit submergé par une vague irrésistible montant en lui... et se mit soudain à pleurer de chaudes larmes, silencieusement, assis sur ce parquet tiède et luisant.

Au bout d'un moment à hoqueter tout seul, une main vint se poser sur son épaule. Louis leva la tête et vit alors, à travers ses larmes, le visage soucieux d'un vieil homme sans cheveux, drapé d'une toge orange, se pencher sur lui. L'homme lui parla dans un anglais très approximatif et lui proposa de se joindre à lui pour une collation si il voulait bien... Louis s'essuya les yeux, un peu gêné de cette situation où il se sentait pris en faute de se répandre de la sorte, et accompagna le moine à l'extérieur du bâtiment, penaud.

Comme un gamin prêt à recevoir un sermon. Les deux hommes s'assirent sous un grand arbre, et un autre homme, plus jeune, vint leur apporter un plateau avec du thé et des fruits.

Le moine, souriant alors, s'enquit tout de suite de la tristesse de Louis, de la raison de sa présence ici, et s'ensuivit un irréel dialogue entre les deux hommes, ponctué par quelques gongs frappés de temps en temps par d'autres moines. Louis parla de Camille, de son manque d'elle, de son attachement à cette femme qui l'avait quitté. Qui lui manquait tant. Toujours, malgré ses efforts pour l'oublier. Il parla de son envie de quitter cette vie vide, vidée de sa substance, de son but, de son sens. Parla de son errance au fil des jours, sa désespérance. Il parla, parla... de longues minutes, de longues heures peut-être, sans que le moine n'intervienne. Celui-ci restait là, silencieux, à le regarder sans rien dire. Dans ses yeux tirés en deux traits noirs, on pouvait cependant distinguer comme une lumière de bonté, de compréhension. Le moine écoutait Louis, remplissant de temps en temps sa tasse de thé chaud avec un sourire calme.

Cette écoute permit à Louis de déverser tout son chagrin, étonnamment sans la moindre gêne, sans la moindre honte. Presque comme à un ami, à un proche. Les premières phrases n'avaient pas été faciles à sortir, mais une fois le robinet ouvert, le flot avait été sans retenue. Sans doute ce moine, en cet instant, était-il la seule personne au monde à pouvoir recueillir les confidences de Louis et apaiser, de sa silencieuse oreille, les maux dont il était étreint. Il était le seul, et Louis l'avait miraculeusement trouvé, au hasard de son chemin vers ce coin perdu de Thaïlande, au fin

fond de la forêt. Incroyable. Un bien étrange moment. Un bien étrange personnage aussi, le teint buriné par le soleil et les années, les traits acérés. Une tête qui aurait pu faire peur si elle n'arborait pas ce sourire emplit de bonté. Alors que le moine reposait sa tasse sur le plateau, Louis remarqua de larges tatouages remontant le long de ses bras puissants. Des bras de gangster plus que de moine, pensa Louis, qui n'osa demander la signification de ces marques.

Après ce long monologue, le moine proposa à Louis de se joindre, pour le temps qu'il jugerait nécessaire, à sa petite communauté. Sa seule obligation serait de participer aux tâches ménagères, à la préparation des repas et, éventuellement, aux *merits* et autres cérémonies quotidiennes. Cette dernière serait toutefois à sa convenance et le moine serait toujours là pour l'accompagner si besoin, le guider et l'aider à décoder le protocole, assez simple dans sa pratique, mais plus complexe dans la compréhension de ses symboles religieux.

Louis accepta l'offre, et resta ainsi plusieurs semaines en ce havre de paix à partager la vie de ces moines. Il en accepta les coutumes. Il se leva tôt, comme eux, participant aux repas et aux offrandes et suivit consciencieusement les consignes qui lui étaient assignées. Il était le seul *farang*<sup>1</sup> parmi tous ces hommes habillés d'orange, mais se sentit malgré tout rapidement accepté par la petite communauté. Il ne comprenait bien-sûr rien du langage, à part les quelques rudiments de politesse qu'il avait appris, mais c'était sans

---

1

*étranger*

dommage pour son bonheur d'être là. Certains moines discutaient entre eux en souriant à son égard et, s'il se rendait bien compte qu'il était le sujet de gentilles moqueries de ses camarades, il n'y ressentait aucune méchanceté et cela le faisait sourire à son tour. Il lui était difficile d'échanger avec eux en raison de la barrière de la langue, mais en même temps l'échange était très fort, très présent, dans les regards, dans les gestes, dans les sourires. Simple et naturel.

Aux heures chaudes de la journée, lorsque tout le monde était au repos, à l'ombre, à défaut d'être au frais, Louis allait se promener dans la forêt jouxtant le domaine où siégeait le temple. Il avait pris l'habitude de suivre un petit sentier qui le menait à une source d'eau chaude. Le bois était en effet traversé d'une minuscule rivière fumante qui dégringolait du haut de la colline pour aller se perdre en contrebas, dans un brouillard pâle. Le ruisseau effectuait quelques méandres fumantes au fil des roches traversées, s'élargissant à quelques endroits en petits bassins verdoyants. L'eau était bien trop chaude pour y tremper les pieds à la source, mais quelques bassins plus bas, Louis avait découvert une délicieuse cavité d'eau tiède et bleutée où il venait se plonger délicieusement. Il appelait ça *son spa* et il y restait de longs moments à être bercé par le clapotis de l'eau ruisselant sur les cailloux et ses tièdes remous, chatouillé de ses bulles, à regarder les feuillages des grands arbres au-dessus de lui, le protégeant des attaques du soleil en caressant le ciel bleu par de grands gestes lents... Il pensait à Camille, à son sourire perdu. Il pensait à sa vie... et s'assoupissait ainsi souvent au creux de cette baignoire naturelle dans ce bois enveloppé de

brumes chaudes... avant de retourner ensuite au temple, l'esprit lavé par cette eau claire, pour les activités du soir, les repas, les prières méditatives et les discussions enjouées qu'il ne comprenait guère mais qui l'emplissaient de joie. Il regardait tout cela en spectateur et son âme était comme apaisée de cette chaleur humaine, simple et sans détours, à la lumière de cette pièce éclairée sobrement par de faibles néons autour desquels bourdonnaient quelques insectes nocturnes et autres geckos immobiles dont ils seraient le dîner.

Il se hasarda, un soir, à demander au moine d'où lui venaient ses impressionnants tatouages sur les bras. L'homme resta silencieux un moment et son visage quitta alors quelques instants son sourire calme, laissant entrevoir le masque d'un autre personnage. Un visage dur au regard perçant et froid. Un visage de tueur. Puis le sourire revint. Il dit : « Ça vient d'une autre vie. Une vie que j'ai dû abandonner pour ne pas la perdre... » puis il releva lentement le tissu orange qui recouvrait son épaule laissant apparaître plusieurs cicatrices, comme des impacts de balles... « Une vie d'erreur et d'errance. C'est du passé. Je rachète aujourd'hui ces erreurs, ici. Tu comprends ? ».

Oui. Louis comprenait. Nul besoin ni envie d'en demander davantage. Le moine était un ancien homme de main, un réel tueur peut-être, qui avait retrouvé le droit chemin... Ses pas l'avaient, un jour, mené, comme Louis, sur le sentier de ce petit temple miraculeux où il était resté depuis, caché de ses anciens acolytes, peut-être même en cavale, fuyant les affres de son passé trouble. Louis ne posa alors plus de questions sur les tatouages de l'homme, ni sur

son passé, sa vie... et la soirée reprit gaiement, à boire des verres d'eau pétillante avec un fond de whisky dedans, qui faisaient vite tourner la tête de Louis... et, visiblement, aussi celles des autres participants à cette petite assemblée nocturne.

Il médita longuement sur la vie du moine, son passé. Sur la vie en général, ses chemins tortueux et compliqués parfois... qui se dénouent, un jour, à la magie de la vie, des rencontres. Méditations sur l'*impermanence* de chaque chose, de chaque être... et la beauté, le précieux de chaque instant, de chaque odeur, de chaque geste.

Les journées passaient ainsi, paisibles, avec ce mystérieux personnage et son escouade de collègues habillés d'orange... au rythme lent des activités bouddhistes. Puis un jour, soudain, il sentit que le moment était venu pour lui de quitter cette petite communauté. Il y avait trouvé la paix, la douceur de vivre, l'acceptation de soi, des autres, mais se rendait compte que là n'était pas sa place. Tout cela ne pouvait être que temporaire... et arrivait ainsi à son terme. Il avait alors parlé avec le moine qui l'avait accueilli si gentiment au début de son séjour et celui-ci lui avait répondu : « Si tu penses que le moment est venu pour toi de partir, alors pars. C'est que c'est en effet le moment. Il faut écouter son cœur... et ton cœur a encore à te parler. Écoute-le, toujours. Pars, et sois heureux, où que te mènent tes pas. Ne cherche pas la lumière trop loin ; elle est en toi. Ne l'oublie jamais. Le chemin de ta vie n'est éclairé que par ta propre flamme. Alors brille si tu veux savoir quelle direction suivre... entretiens cette lumière... ». Le moine était ensuite allé chercher *quelque-chose* dans le petit bâtiment et était

revenu avec un petit collier de cuir tressé au bout duquel était accroché une petite médaille à l'effigie de Bouddha encastrée dans un petit écrin de verre. « Pour toi » avait ajouté le moine en passant le collier au cou de Louis. « Bon voyage mon ami... » et Louis avait ainsi quitté le petit temple perdu au milieu de la forêt, avec son sac à l'épaule et son collier au cou... et plein de joie dans son cœur, comme soigné. Il était donc, tant bien que mal, retourné à Bangkok qui lui était alors apparu comme l'enfer sur Terre et qu'il avait réussi à vite fuir, quelques jours après, pour rentrer à Paris.

Le collier de cuir avec le petit Bouddha sous-verre est accroché à un clou au-dessus du lit vide de Louis, et un peu de poussière le recouvre et en trouble le verre, comme un léger manteau de neige... comme le brouillard de la forêt des sources d'eau chaude.

\*

Ce midi, Édouard et Louis ont blagué sur ce mutuel et lointain séjour au Laos, mais Louis a gardé pour lui ces souvenirs précieux des quelques mois de retraite solitaire en ce temple merveilleux, dans ce décor magique à la tiède rivière traversant la verte forêt tropicale où il s'était si souvent assoupi dans une béate extase aux parfums de la jungle. Tandis que son ami s'esclaffait sur ses conquêtes féminines d'alors, Louis voyageait en pensées vers ce petit temple au nord de la Thaïlande, ce petit temple isolé qui lui avait tant fait de bien... et son ami moine au visage de tueur qui lui avait redonné goût à la vie. Ce voyage avait été son *secret*, et il l'avait sans doute sauvé, à l'époque...

Ces images furent probablement les dernières auxquelles Louis attacha ses pensées, ce matin, à ce déjeuner et les éclats de rires décalés de son ami seraient ainsi les derniers qu'il n'entendrait jamais, comme un écho de sa vie passée, bientôt très passée, trépassée.

Il repensa aux mots du moine au moment de se dire au revoir, tout là-bas, en Thaïlande. Puis, Édouard et Louis se séparèrent, ici, sur le pas de cette porte de restaurant de la Porte d'Orléans, avec un « *bonne aprèm* » souriant, et Louis entama sa dernière et courte marche sur le trottoir de l'avenue du général Leclerc en direction du métro.

## - V -

Le salon, pièce principale, possède deux fenêtres donnant sur la rue d'Alésia, au premier étage. Juste en face, un réverbère envoie, à la nuit tombée, sa puissante lumière orangée dans la pièce à travers les deux fenêtres, dessinant de façon nette leurs montants sur les murs ainsi que leur encadrement. Cela fait des formes géométriques plus ou moins droites, et d'immenses diagonales en travers du salon, qui semblent reprendre méthodiquement leur place chaque nuit.

Louis, un soir d'inspiration aidée par un whisky single malt écossais des meilleurs, assis sur son canapé dans le noir à contempler les dessins mystérieux de ses ombres projetées au mur, avait eu soudain l'idée de dessiner au crayon sur ses murs blancs, les formes tracées par ces ombres. Cette idée remontait des lointaines chambres d'auberges de jeunesse en voyage à Miami, à Nouvelle-Orléans ou ailleurs, où lui était déjà apparu, au cours de quelques siestes chaudes ou de nuits insomniaques, l'étrange magie des lumières et ombres murales. Bizarre névrose, il ne supportait pas l'idée que ces ombres, si belles la nuit, puissent disparaître au matin, quand le jour venait, comme des esprits chassés par le soleil, esprits qui devaient se cacher au grand jour. Dans son délire alcoolique, il les avait ainsi aidées à s'attacher aux grands murs à l'aide d'un simple crayon mine HB... puis, le lendemain, dégrisé, mais poursuivant malgré-tout son inspiration nocturne, il était allé acheter de la peinture grise

au magasin de bricolage d'à côté et peignit les formes dessinées la veille dans l'obscurité de la pièce, mais en négatif. De jour, les ombres, non peintes, étaient ainsi vues en blanc et les parties lumineuses en gris sombre, ce qui avait pour résultat, la nuit venue, lorsque les lumières de la pièce étaient éteintes et que, seul, le réverbère y projetait sa lumière, d'annuler presque l'effet des ombres en uniformisant les murs. Du coup cela faisait l'effet inverse de celui escompté, faisant presque disparaître ces ombres la nuit venue, leur traces n'apparaissant finalement que le jour et plus la nuit. C'était juste inversé. Dilemme. Bon, peu importe, la nuit il dormait de toutes façons... et puis le résultat visuel, diurne, lui plaisait tout de même assez. C'était original, pour le moins.

Plus tard, progressivement, il avait peaufiné le design. Il y avait aussi ajouté des mots, concrets, pour contraster avec l'abstrait des lignes. Il s'était mis à écrire sur ces murs, utilisant les formes peintes comme autant de cahiers verticaux où tracer ses phrases, ses idées, ses vers où n'importe quoi qui lui passait par la tête. Cela avait commencé par certains angles peints, au niveau des yeux, puis avait progressivement envahi un mur, puis les autres. Il s'appliquait toutefois à faire tout ceci de la manière la plus artistique possible, en soignant son écriture et en utilisant des feutres à encre dorée ou argentée, qu'il était allé acheter spécialement à la papeterie, pour calligraphier ses lignes. Il prenait soin également, par souci d'esthétique, de tendre ou d'onduler des traits au crayon pour guider ses phrases, soit droits, soit courbes comme des vagues, des routes sur d'invisibles plaines. Cartographie personnelle de son délire

littéraire. C'était devenu une sorte de papier peint personnalisé, de bloc-notes artistique, ouvert au regard de tous, qui stimulait son imagination. Il avait également disposé quelques photos d'art en noir & blanc, encadrées, masquant parfois certaines de ses notes. Il fallait ainsi décrocher, ou soulever le tableau, pour parvenir à lire ces lignes, découvrir leur secret... Certaines phrases menaient, telles des chemins, à d'autres, ou bien à des cadres photo. C'était presque un jeu de pistes pour qui prenait le temps de s'y attarder. Vu de loin, c'était une peinture originale, un papier peint assez graphique et abstrait, fait de lignes, de formes, comme une carte du monde, de son monde. Vu de près, un recueil de mots retraçant des bouts de la vie de Louis, des pensées, des mini-histoires vécues. Très concret. Une fresque murale de mots et de souvenirs, à l'échelle de Louis.

Poursuivant sa lubie décorative, et assez satisfait de sa réalisation précédente avec ses écrits sur les murs du salon, il s'était, quelques mois après, hardiment attaqué aux toilettes, toute petite pièce, mais haute de plafond et propice aux lectures attentives. Cela faisait déjà longtemps que Louis envisageait, sans jamais passer à l'acte, de repeindre ce lieu. C'était l'occasion. Là, un jour, après avoir étalé sur le sol de nombreuses reliques de ses voyages aux cours desquels, dans l'anticipation de ses petits cahiers écrits pour Camille pour certains ou leur continuité pour d'autres, il avait écrit sur tous les supports imaginables, l'idée lui était venue de coller, tel du vrai papier peint, sur le mur, du sol au plafond, tous ces papiers originaux et disparates accumulés au fil des ans dont il ne savait que faire. En plus cela lui ferait gagner de la

place dans ses affaires. Il avait ainsi soigneusement trié ses notes et appliqué sur les murs, à la colle à papier peint, de la manière la plus artistique possible, certaines pages de ses blocs notes, des menus de restaurant griffonnés, des billets d'avion, etc. qu'il superposait à l'aide de la colle en un patchwork littéraire, ainsi que quelques photographies validant l'authenticité de certains récits, sur les murs de ses toilettes. Le tout avait été par la suite recouvert d'une couche de laque ce qui donnait à l'ensemble une brillance du plus bel effet, selon lui bien sûr... Il n'avait cependant pas collé ses récits de Camille, trop intimes et, pensait-il, un peu pathétiques pour des yeux non-avertis. Pour tous les yeux, en fait. Il ne voulait pas coller la colique à ses visiteurs en ce lieu, pourtant plutôt propice à cela.

Assis sur le trône, on y peut ainsi lire, des extraits de ses voyages, des impressions de sa vie sur des pages de cahiers. Entre autres, par exemple, bien en face, cette petite lettre à l'écriture presque enfantine, datant d'une autre ère de sa vie, alors qu'il s'était pris de passion pour le saxophone et débutait, tout jeunot, son apprentissage :

*« Mon saxo. Un jour tu seras ma carrière, bel objet et je serai la tienne. Un jour oui, tu verras, je saurai. Un jour, je te ferai crier, je te ferai chanter, je te ferai vibrer... Tu joueras mon bonheur lorsque je serai heureux ou bien tu hurleras ma colère... Tu me procureras enfin cette sensation si extraordinaire de pouvoir m'exprimer dans un autre langage, avec des mots en notes plus faciles, plus justes et qui parleront mieux aux autres de mes sentiments enfouis. Tous les deux, nous ne serons alors plus qu'un et jamais, au grand jamais, je ne te sacrifierai... car sans toi je ne serais rien... tout comme,*

*sans moi, tu ne pourrais rien être non-plus, sinon un beau bibelot ! Apprenons-nous donc avant qu'il ne soit trop tard et que l'irréparable ne soit commis par manque de confiance... Laisse-moi t'apprivoiser, objet d'or et de nacre... Laisse-moi faire sortir de ton pavillon les mots que je veux entendre y résonner... Laisse-moi te faire chanter des mélodies qui ne peuvent exister qu'en notre union et qui donnent à mon cœur l'impression d'être deux... Bel objet, je te le promets, toute ma vie nous serons ensemble et, ton bec entre mes lèvres, mon âme sera tienne. Mais, heureux objet qui jamais ne mourra, ne souris pas trop vite... tu n'es pas si enviable après tout, car quand je partirai en emportant cette âme sous une tonne de pierre, tu deviendras... muet ! »*

\*

Louis avait-il réussi sa gageure de réussir à dompter cette bête sauvage de laiton et de nacre ? L'histoire ne le dit pas. Sans doute. En partie. Il aura, en tout cas, bien profité de leur relation pendant de nombreuses années, Louis emportant son saxophone partout (ou bien était-ce le saxophone qui emmenait Louis partout ?). Grâce à lui, il avait parcouru de nombreux pays et fait de nombreuses rencontres, plus ou moins glorieuses, mais qui lui avaient toujours laissé un sentiment nostalgique de jeunesse passée. D'aventure.

Un jour, alors qu'il séjournait à Londres, il eut envie de jouer, une après-midi, et décida d'aller au bord de la Tamise. Il y connaissait un passage, tout au bord de l'eau, sous des arcades qui procuraient une acoustique très agréable pour jouer. La réverbération du son de son saxophone y était large

et dramatique. Il aimait ça. C'était tout à côté du *Blackfriars bridge*, un endroit alors pas très bien fréquenté, un peu sale, mais au calme et, du coup, avec peu de passage, laissant à Louis tout le loisir de jouer sans être trop dérangé. Au bout de quelques minutes cependant, deux clochards s'approchèrent, puis s'assirent à côté de lui pour l'écouter. Il continua, comme si de rien était, bien qu'un peu contrarié de voir sa tranquillité perturbée. Au bout d'un moment, l'un des deux clochards l'apostropha en anglais : « T'arriveras jamais à te faire un penny ici... y a personne ! » « Viens avec nous dans le parc, là, c'est bien mieux, on pourra se faire un peu plus de thunes... », et Louis, jetant un œil sur le parc, à quelques mètres, accepta de les y accompagner un moment, et s'assit sur un banc pour tenter quelques improvisations alors que les deux individus faisaient la manche, avec une visible expérience de la pratique, mais pas la manière, assez directe pour le moins. Quelques personnes donnèrent cependant deux ou trois pièces aux deux compères en adressant un sourire à Louis, qui était un peu gêné d'être associé à ce gentil racket organisé. Au bout d'un moment, il prétendit avoir un rendez-vous afin de se débarrasser de ces deux nouveaux amis embarrassants. Ceux-ci, bien qu'ayant maugréé quelques considérations avinées sur le manque de temps les pénalisant pour mener leur mission de façon optimale, voulurent tout de même, dans un élan de solidarité entre sans abris, partager leurs maigres gains avec Louis, commençant à compter leurs pièces, mais celui-ci refusa catégoriquement en leur offrant d'en profiter pour lui ! Les deux SDF acceptèrent l'offre en deux dixièmes de seconde et le plus petit des deux tendit le goulot de sa bouteille de vin rosé à Louis pour une rasade de l'amitié alors que celui-ci

replaçait son instrument dans son étui... ce à quoi il renonça également poliment avant de s'éloigner sur *l'Embankment*, vers *Waterloo*.

« Reviens demain, ou quand tu veux ! Nous on traîne toujours par là de toutes façons... ». Louis ne revint pas, mais il garda finalement un bon souvenir de cet épisode de rue. Ce soir-là, il alla retrouver *Flor*, une jolie espagnole rencontrée la veille dans l'auberge de jeunesse où il dormait et finit la journée avec elle à *Hyde Park*, à goûter à d'autres plaisirs de la vie sur le gazon Londonien. Son premier séjour à Londres fut ainsi riche de rencontres et de nouvelles sensations comme en témoignent ces autres feuilles de bloc-note, retraçant son arrivée à Londres, et désormais partie intégrante du papier peint laqué des toilettes :

« Londres, 12 août, 6h du mat. - Voyage plus court que prévu. Nous sommes arrivés à Londres vers cinq heures. Je me suis rendu *Winston close hostel, Hyde Park gate 14*, mais la porte est fermée pour l'instant. De plus j'ai désespérément cherché un endroit où prendre une petite collation mais tout est encore fermé et mon sac de quinze kilos plus le saxo plus la fatigue d'une nuit blanche dans cet autocar plutôt inconfortable, ralentissent considérablement mes recherches. Alors j'ai abandonné. Je me suis affalé sur un banc dans le parc d'où j'écris en ce moment, à quelques pas de l'hôtel. Sur sa porte est collé un panneau indiquant qu'il ouvre à sept heures pour le breakfast. Je patiente donc. Il fait doux. Ça sent bon l'herbe humide... Déjà de nombreux coureurs à pied parcourent *Hyde Park*, faisant le tour de la *Serpentine*, ce long étang peuplé de cygnes et de canards. Bon encore une demi-heure à attendre avant d'espérer un

breakfast. Pourvu que l'hôtel ait de la place... Je n'ai rien réservé en partant de Paris et je n'ai guère envie de parcourir les rues de Londres avec mon sac et mon sax à la recherche d'un autre hôtel. »

« 13 août - Je suis donc au *Winston close hotel*. Chambre crade. Ça a beaucoup baissé depuis la dernière fois, mais bon, je m'en fiche. Le désagrément dû à la médiocrité de la pièce est compensé par ma tranquillité à avoir un toit pour mes quelques premières nuit à Londres. J'ai déjà visité deux studios de répétitions ce matin et j'ai été reçu les deux fois de façon très sympathique. Je dois y repasser en semaine pour mettre une annonce, car j'avais oublié de noter le numéro de téléphone de mon hôtel. L'un était « The Depot » près de *King's Cross station* et l'autre « Backstreet studios » sur *Holloway road*. Si j'ai une chance de rencontrer des musicos, c'est bien là. Sinon, entre deux visites, je me fais des petites siestes, allongé dans *Saint James Park* avec mon saxo en guise d'oreiller... Les pelouses sont toutes jaunies et ratatinées à cause de la longue sécheresse de cet été... J'ai mal aux jambes de tant marcher et le métro ne l'est pas... bon marché... En ce moment je me repose un peu en cette fin de journée, sur mon lit, avant d'aller dîner quelque part et peut-être entrer dans un pub ? J'ai mal à la tête. »

« 14 août. J'ai joué à *Kensington Gardens*, Hyde Park, du saxo assis sur un banc sous un arbre. Un désastre. Mon son de saxo, sans acoustique, est pourri. Difficile de ressentir du plaisir à jouer et d'imaginer en procurer aux autres. Mais j'ai vu un vieux Black jouer à Leicester square hier soir, c'était pire... Alors bon. Je remballer ma gêne, et joue de-ci de-là dans Londres, au gré des endroits qui me semblent jolis

ou adéquats pour souffler mes notes, jusqu'à ce qu'un *bobby* ne vienne poliment me demander de dégager les lieux. Je ne rentre en tout cas jamais à mon hôtel avant deux heures du matin.

J'ai rencontré une fille, *Elaine*, irlandaise, dans un café dans les petites rue derrière *Piccadilly*. Un grand café spacieux où je suis déjà allé plusieurs fois pour déjeuner. Nous nous sommes souri et avons entamé la conversation. C'était son jour de congé, mais elle travaille comme femme de chambre au grand hôtel qui donne sur la place. En fait c'est la *boss* des femmes de chambre. Elle n'aime pas trop les Anglais apparemment, mais c'est un peu le cas de tous les irlandais semble-t-il. Elle m'a promené ensuite dans les quartiers touristiques de Londres puis nous sommes allés à l'hôtel où elle travaille. Elle est logée dans une petite chambre tout en haut d'un bâtiment juste à côté, sur *Sherwood street*, et j'ai dû me cacher pour entrer avec elle sans qu'on me voit. C'était amusant. Elle m'a dit, pour justifier ce stratagème, que « cet accès était réservé au personnel uniquement », ce qui semblait d'ailleurs vrai au vu des portes qu'il fallait badger, mais je crois qu'il y allait surtout de sa réputation... Si quelqu'un la voyait emmener un garçon dans sa chambre, ça risquait de jaser un brin. Quelqu'un est d'ailleurs venu frapper à la porte alors que nous étions allongés sur le lit en train de boire un thé, voire plus si affinités, et elle m'a fait signe de faire silence en réprimant un rire. La personne s'est éloignée dans le couloir et son honneur est resté sauf. Son honneur seulement.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer vraiment et jouer avec des Anglais. J'espère que cela viendra. Ça ne

fait après tout que trois jours que je suis là. J'ai déjà rendu visite à tous les studios de répétition dont j'avais l'adresse, en y laissant une annonce, à part deux où je dois retourner pour laisser mon numéro. Je n'ai plus qu'à attendre. C'est sans résultat pour le moment. Ce soir je ne sors pas avec Elaine. Elle travaille. Je pense donc aller errer vers le centre de Londres rentrer à nouveau dans un pub après avoir pris la préalable précaution d'ingurgiter un cheeseburger et des frites afin de tenir le coup et encaisser des bières... Les *Macdos* sont la meilleure formule pour se caler l'estomac à moindres frais ici, car les prix sont hors d'eux-mêmes ! »

« 17 août - Hier je suis allé avec *mon irlandaise* dans un wine bar à *Soho*. Une bouteille de vin blanc plus quelques verres de rouge et j'étais *out* ! Nous nous sommes quittés au pied de son hôtel et le retour à pied de *Piccadilly* à *Hyde Park*, environ trois quarts d'heure, me faisait l'impression de marcher sur du coton. *Piccadilly*, *Knightsbridge* et *Kensington* n'arrêtaient pas de remuer. Je serai sans doute plus sobre ce soir ! Beaucoup de gens sont saouls à Londres la nuit, malgré l'heure légale peu tardive de fermeture des pubs. Rencontrer des gens y est facile et agréable la plupart du temps. Mais il y a tellement de touristes en ce moment, que beaucoup de rencontres ne sont pas très british. »

« 20 août - Suis allé écouter *Scott Hamilton*, un très bon et classique saxo ténor, hier soir au *Pizza Express* de *Dean Street*. Du coup je suis allé jouer une heure, en louant un studio pour deux livres, aux *Backstreet studios*. Sur *Holloway road*. Écouter ce saxophoniste m'a beaucoup plu et donné envie de jouer. J'y suis allé avec *Flor*, une jolie espagnole aux cheveux courts, rencontrée dans notre cuisine

commune à l'hôtel. Elle préparait ses *Bolinos* et moi les miens... Ce point commun nous a rapproché et, une fois disserté sur les avantages et les inconvénients de la nourriture à l'eau chaude, nous sommes allés nous promener en ville, boire un verre, et je l'ai finalement invité à m'accompagner pour manger dans ce restaurant à musique que j'avais déjà repéré et où je projetais d'aller, seul. Elle m'y suivit donc, à ma grande surprise, ne la pensant pas très intéressée ni par la musique ni par moi. Je ne savais d'ailleurs pas que nous allions nous retrouver à une table face à ce grand saxophoniste gaspillant son talent devant nous qui mangions nos pizzas. Nous avons ensuite traîné notre fin de soirée en nous tenant la main sur *Oxford street* ce qui me procurait un doux plaisir, entaché juste par la crainte de croiser Elaine, ce qui n'arriva pas. Nous avons regardé les vitrines, un peu, nous nous sommes embrassés, beaucoup, langoureusement contre les grilles d'un square, puis d'un autre, puis sommes rentrés à l'hôtel à une heure fort tardive, pour regagner chacun nos chambres respectives, elle avec son soutien-gorge dans la poche et moi avec une douleur aiguë aux testicules, due à une excitation prolongée qui n'aboutit finalement jamais et qui me rendit les quelques heures qui suivirent assez inconfortables. »

Quelques papiers retraçant donc les aventures londoniennes de Louis. Quelques pages écrites à la va-vite et parfois difficilement lisibles. Journal des ses activités sans grand intérêt, comme souvent. Comme souvent dans la vie où l'on passe beaucoup de temps à ne rien faire, ou bien à faire des trucs sans importance... et puis, en y repensant, en les relisant, on se dit parfois que ces *trucs sans intérêt*

n'étaient finalement pas sans importance et qu'on les referait bien si c'était possible. On en garde un souvenir mélancolique, entouré d'une brume de douceur. On était jeune. On avait tant de temps à gaspiller, tant d'heures à perdre, tant d'erreurs à faire, de pays à visiter, de filles à séduire. La vie s'étendait, devant, sans limites. Jamais elle ne finirait.

## - VI -

La vie, oui, avec tous ces contours sinueux, tous ces détours, ces voyages et toutes ces rencontres étranges et particulières, tous ces matins différents, ces nuits nouvelles, ces visages souriants, ces escales douces... Tant de petites histoires accolées pour n'en faire qu'une seule au bout du compte... longue et brève à la fois, et tout cela foutu par terre en un instant, sur un trottoir à la Porte d'Orléans.

Histoires commencées et interrompues, moments uniques et multiples à la fois, au fil de cette existence. Tant de mains serrées ou tenues, de sourires partagés, de banalités échangées, de *Bolinos* mangés, de notes poussées, de pas foulés, de rêves ébauchés, de chagrins pleurés, de rires et de petites aventures humaines vécues au quotidien de Louis. Un chemin avec tant de virages, de pentes fatigantes et lentes à grimper suivies de rapides descentes... Tant de matins et de soirs alternant leurs sensations inverses. Tant d'horizons, au loin, vers lesquels tracer sa route, pour, un beau jour, tout stopper d'un seul coup, en pleine marche, au coin d'une rue, dans une lourde chute.

Louis avait vécu, et avait même plutôt bien vécu. Oh, il ne roulait pas sur l'or et sa réussite n'était guère financière, mais il avait su profiter de la vie au plus près de ses envies, si modestes fussent-elles. Il avait parcouru son existence au gré du vent, sans trop penser aux lendemains et sans plus d'ambition finalement que celle de jouir de l'instant présent.

Il n'aimait pas bien les contraintes et n'avait ainsi concédé aux impératifs de la société, que celle d'avoir un travail salarié en appoint de sa musique, les revenus de celle-ci étant assez aléatoires.

Il n'avait pas eu la carrière musicale extraordinaire que lui avait, un jour, prédit sa mère en lui tirant les cartes, mais avait réussi à vivre au cours de cette carrière une multitude de petits moments particuliers, extraordinaires, indépendamment les uns des autres... Il avait accompagné divers groupes et artistes, avait joué sur de nombreuses scènes, des plus petites aux plus grandes, et son nom figurait, en tout petit, sur de nombreuses pochettes de disques. Il n'avait, cependant, jamais connu la célébrité, comme beaucoup de ses collègues musiciens. Cela ne lui importait plus guère. Il avait été heureux de ses rencontres faites, de ces échanges musicaux, même si ceux-ci ne débouchaient, au bout du compte, sur aucune issue glorieuse. Le chagrin l'avait fait s'éloigner de ce monde. La musique étant émotion, il n'avait pas su gérer les interférences créées par ses sentiments personnels et avait écarté un peu celle-ci, au détriment du succès. Il avait côtoyé des personnalités célèbres, certaines devenues même ses amies, mais il ne les enviait pas plus que ça. Leur monde ne lui correspondait en rien. L'aspect pécuniaire mis à part, il trouvait finalement sa vie plus libre et légère, avec beaucoup moins de contraintes, d'obligations et de soucis divers.

Avec l'âge, il avait peu à peu assimilé que l'essentiel de la vie se passe dans l'instant présent, que le bonheur se vit dans l'immédiat, se ressent chaque minute, chaque seconde de son temps où l'on en est conscient... et que ce présent

basculait drôlement vite dans le passé... et de plus en plus vite, avec plus en plus de force, de dureté. Arriver à se centrer sur cette seconde-là, celle que l'on vit à l'instant, celle qui ne dure qu'une seconde, ce fugace moment tout de suite remplacé par un autre, est une œuvre difficile. Être concentré sur le moment présent, c'est comme marcher en équilibre sur une corde. Il faut regarder où l'on place ses pieds tout en percevant intensément les éléments autour de soi. Être en osmose avec ce qui vous entoure, avec son corps aussi. Lier son petit espace de vie à l'univers tout entier. Marcher en ressentant chaque pas que l'on place sur la corde, raide, sans se presser, sans vouloir aller trop vite. Sinon, c'est la chute, libre, de la vie.

Jeune, vivre l'instant présent était un concept flou, vague et sans poids ; tout était nouveau et frais ; il avait la vie devant lui et cela lui paraissait infini. Il regardait devant, il regardait au loin, et son présent filait sans qu'il vive vraiment. Il courait sans trop faire attention à cette précieuse jeunesse, filante. Avec le temps, l'âge, l'infinité de la vie avait commencé peu à peu à prendre sa mesure, bien finie... L'horizon, auparavant si éloigné et invisible, il commençait à l'apercevoir, indistinctement encore, mais de plus en plus nettement, se rapprochant avec une notable accélération. Le voyage de la vie venait à s'envisager comme un parcours délimité, avec un point de départ, depuis déjà longtemps derrière lui, des reliefs, des plaines en son milieu et puis... une arrivée, au bout, plus tard, mais de moins en moins tard... qui se traçait de plus en plus précisément, de moins en moins floue. Alors chaque jour nouveau qui se faisait, il essayait de garder cela à l'esprit. Vivre le *Carpe diem* que lui

avait enseigné sa mère, dans ses gestes de tous les jours, ses dépenses souvent inconsidérées, ses achats impulsifs, ses habits loufoques et colorés, ses exaltations parfois surprenantes aux yeux du petit Louis, avant de mourir. Sa soif de vie, d'émotions. Cueillir chaque jour comme si ce devait être le dernier et profiter de cette vie si miraculeuse qu'il avait la chance de traverser. Vivre en harmonie avec le temps qui file, autant que faire se peut...

Louis gardait en sa mémoire des souvenirs d'enfance qui l'avaient marqués plus qu'il ne l'avait pensé alors. Souvenir, par exemple, d'être allé regarder un lever de soleil avec sa maman, tous deux assis sur des rochers surplombant la mer Méditerranée dans le sud de la France où ils passaient leurs vacances. Ils étaient restés de longues minutes sans parler, à regarder poindre le soleil sur l'horizon. Il avait regardé son visage lorsqu'elle l'avait serré contre elle, sans rien dire. Cela avait été un bon moment. Toute l'éternité de la vie, l'infini de sa vie débutante, était contenu dans cet instant. Sa maman devait en être consciente, à ce moment-là. Sans doute devait-elle vivre, intensément, l'instant présent, et le lui faisait partager, en silence. Le lui faisait comprendre, à sa façon. Il regardait ainsi lui aussi le ciel, captait sa beauté avec ses yeux enfantins mais sensibles. Il était heureux, sans trop analyser les raisons de son bonheur. Il ne savait pas encore que cela ne durerait pas, que rien ne dure jamais. À l'image de sa vie, la journée débutait. Le soleil qui se levait devant lui allait briller pour toujours...

\*

La vie de Louis avait été relativement paisible. Sans doute avait-il un ange gardien efficace qui lui avait jusque-là préservé une existence assez tranquille et gaie, faite de jolies rencontres, de beaux levers de soleil, de musique et d'amis. Comme protégé. C'est ce qu'il se disait parfois, ce auquel il croyait, voulait croire : Un ange gardien. Il y pensait d'ailleurs souvent, de plus en plus souvent. Il s'imaginait un être invisible, marchant à côté de lui dans la rue, lui instillant des pensées, des idées, des mots, pour évoluer sur le chemin en toute quiétude. Quelqu'un qui, à chaque instant, le préservait ainsi de mauvaises décisions, de mauvaises directions à ne pas suivre, en le poussant gentiment du coude. Un guide, silencieux, mais présent. Parfois Louis tournait la tête vers son invisible ami. Lui souriait. Il lui était même arrivé de demander à celui-ci de manifester sa présence, d'une manière ou d'une autre, en faisant bouger un verre par exemple, une canne, ou quelque chose, n'importe quoi, lui montrer une preuve de son existence. Mais rien. Discret, l'ange ne se manifesta pas, si ce n'est dans le cours parfois surprenant de la vie de Louis, jour à jour. C'était là tout le sens et la valeur de cette protection finalement. Toute la beauté de cet Ange. À quoi bon d'autres preuves s'était-il dit ; « ces joies que je vis, cette quiétude, ces rencontres magiques et inespérées que je fais au quotidien sont la preuve s'il en fut de cet être bienfaiteur... ».

\*

Louis avait commencé la musique vers la fin des années 70, après être allé à un concert où se produisait un groupe anglo-américain très connu à l'époque, dont le saxophoniste

l'avait subjugué par son jeu. Il s'était rendu à ce concert un peu par hasard, invité par une amie, Isabelle, qui avait acheté les places pour eux deux. Il n'était pas particulièrement fan du groupe à l'époque, mais Isabelle était une jolie fille avec qui il passerait bien de l'amitié à un peu plus s'il y avait moyen. Cela ne se produisit finalement jamais et la relation resta obstinément platonique, mais il était loin de se douter du changement qui allait se produire dans sa vie au cours de cette soirée, grâce à elle.

Il avait donc tellement été impressionné par ce premier concert, qu'il était retourné, le lendemain soir, seul, dans la même immense salle parisienne, en achetant sa place au marché noir sur le trottoir, pour assister une seconde fois au concert. Là, au premier rang, où il avait couru se placer dès l'ouverture des portes comme le font les groupies, il avait eu confirmation de sa révélation : Il jouerait du saxophone ! C'était trop beau. Trop bon. Écouter ce saxophoniste lancer les merveilleuses mélodies de ses solos inspirés sur cette immense scène avec ce vieux saxophone ténor tout patiné, lui avait fait dresser les poils sur les bras... Il en avait été bouleversé, et sa vie allait en être bouleversée à son tour... Il avait ensuite mis une année à réunir l'argent pour s'acheter l'instrument, un saxophone alto d'étude tout neuf qui sentait bon le métal et le cuir, puis avait appris et pratiqué tout seul en écoutant des disques, surtout ceux du groupe de son idole, avant d'intégrer une école de Jazz et progresser dans la technique musicale, puis jouer avec des orchestres et groupes de tous styles.

Quelques années après, un beau soir, alors qu'il se rendait à une soirée chez des amis en banlieue parisienne,

son ange gardien, fidèle au poste, lui organisa une petite surprise : Louis, en avance à son rendez-vous à la station RER de *Denfert Rochereau*, vit passer, devant lui, sortant par les tourniquets... son idole... tout seul et qui marchait, un plan de Paris à la main ! Il se leva, incrédule et interloqué de voir son maître en chair et en os après l'avoir vu sur tant de magazines, posters et vidéos, et le suivit quelques mètres dans un brouillard de stupéfaction avant d'être interrompu par ses amis, arrivant, comme par hasard, au même moment. Le saxophoniste tourna au coin du boulevard Saint Jacques et disparut dans la nuit. Louis se mortifia toute la soirée de ne pas avoir osé l'approcher, lui parler, lui avoir serré la main et que cette chance unique, cet incroyable concours de circonstances, ne se représenterait plus jamais. C'était sûr. Quel idiot ! Il avait raté la chance de sa vie.

Quelques jours plus tard, l'esprit tourmenté par tant de regrets de ce terrible ratage, vînt alors à Louis l'idée de lui écrire une lettre, et lui envoyer, telle une bouteille à la mer. Après tout, pourquoi pas ? Il n'avait rien à perdre. Il ne savait cependant alors de son idole, par la presse musicale, que le fait qu'il jouait de la clarinette dans un orchestre symphonique à Los Angeles. C'était tout. Il ne voulait pas écrire à l'adresse de la production du groupe, se disant que la lettre ne lui arriverait jamais, filtrée et expurgée par quelque secrétaire insensible, ou bien qu'il recevrait juste une lettre type de remerciements pour seul retour, écrite par cette dernière. Il inscrit donc simplement le nom du musicien, suivi de : *clarinet player, Los Angeles Symphonic Orchestra, Los Angeles, California, USA...* et posta sa missive sans inscrire son propre nom au dos de l'enveloppe pour que

celle-ci ne lui soit pas retournée pour adresse incomplète. Malin.

La Poste, et l'Ange gardien de Louis ayant bien travaillé pour rechercher ce destinataire lointain et lui faire parvenir sa lettre, et la star s'avérant une personne très simple et accessible, trois semaines après, il reçut une longue lettre manuscrite, réponse personnelle à sa lettre. Le saxophoniste/clarinettiste avait ainsi été amusé de recevoir cette lettre, de cette manière, la trouvant sur son tabouret d'orchestre un soir de répétition, et touché d'apprendre qu'il avait ainsi suscité une vocation. Il demanda à Louis de lui écrire à nouveau et le tenir informé de sa musique, garder le contact ! Il lui écrivit son adresse à Los Angeles, lui évitant ainsi à l'avenir d'abuser des services de la Poste autant que ceux de l'Ange. S'ensuivit alors une correspondance régulière et, ce qui commença par une relation épistolaire d'un fan à son idole, se transforma au fil des années en réelle amitié.

La rencontre se fit dans la même salle où il l'avait vu pour la première fois et avait eu la révélation pour la musique quelques années plus tôt. Invité au concert, il avait trouvé dans une enveloppe à son nom qui l'attendait à l'accueil VIP, un badge *access all areas* lui permettant de se rendre dans les loges après le spectacle pour rencontrer enfin la star. L'ange gardien devait sourire ce soir-là, de voir son protégé si heureux, discutant, une coupe de Champagne à la main, avec cette idole qu'il n'avait jamais même osé rêver rencontrer... Il avait bien bossé ! Louis était aux anges, ça tombait bien.

Quelques années après, pour boucler la boucle de ce conte de fée, Louis fut invité à monter sur scène avec le groupe et en devint même un peu la mascotte, les suivant toute une tournée à travers la France, l'Europe. Ce fut une partie de sa vie un peu hors du réel, que Louis n'écrivit jamais, faute d'en trouver les mots. La tournée finie, leur amitié consolidée, il fut même invité par le saxophoniste à venir passer quelques jours de vacances chez lui, dans le nord de l'Angleterre où il avait, depuis, emménagé, revenant sur ses terres natales, où ils firent du vélo et du saxophone, mais pas en même temps. S'étant remis un peu à ses écritures, il raconta quelques-unes de ses sensations et une page relatant une de ses premières journées là-bas est ainsi collée à la laque sur le mur gauche des toilettes, partie intégrante de l'étrange papier peint :

« Settle, North Yorkshire – Après-midi ensoleillée. Nous nous sommes levés tard ce matin, enfin surtout moi, John étant plus matinal et aimant faire ses mots croisés au réveil, tôt, l'esprit clair. Après un copieux petit déjeuner à l'anglaise, préparé dans la cuisine cossue, nous sommes tous les deux partis pour un tour de la région des lacs dans sa Land Rover kaki. Une voiture de paysan plus que de rockstar, mais bon, il en a une autre plus luxueuse, et celle-ci est parfaite pour la région. Le *Lakes district* où habite *John* et sa femme est vraiment superbe. Les routes et chemins y traversent des collines à l'herbe rase et aux rochers disséminés. Nous sommes presque à la frontière écossaise et cela me fait penser aux *highlands*, où je ne suis jamais allé d'ailleurs. D'innombrables moutons aux épaisses toisons y broutent sans relâche. C'est sans doute pour ça que l'herbe y

est si rase. Quelques maisons, construites en pierre grise, et semblant devoir résister à de rudes et longs hivers, y semblent dispersées, de-ci de-là, posées comme de gros rochers. Nous avons fait le tour, ou presque, de l'un des lacs et nous nous sommes allongés au soleil le long d'un ruisseau. L'eau y était fraîche et limpide. Sensation de pureté et de simplicité. Tout à l'image de cette famille anglaise que je découvre peu à peu et qui me surprend, me ravit. Leur maison, entourée d'un beau parc, en retrait de la route, est splendide et confortable. Sûr que le gars a réussi ! Ça paye le show business... Nous y sommes retournés en milieu d'après-midi pour y chercher deux vélos et aller pédaler un peu sur les routes alentours. C'est la campagne ici, autour de ce petit bourg. Les côtes y sont courtes mais rudes et fréquentes et nous avons souffert quelque peu sur nos vélos. Ayant sensiblement le même âge, bien que je sois plus jeune de quelques années tout de même, nous avons ressenti les mêmes symptômes aux mêmes moments. À plusieurs reprises, j'ai cru que mon cœur allait se décrocher tellement il battait fort dans ma poitrine. Mais non, il a tenu bon. Ouf. C'était amusant. Étrange sensation pour moi, tout de même, de parcourir ces routes de campagne avec mon idole à côté de moi, si simple, à pédaler tout en parlant, en blaguant. Il me montre ses lieux préférés, pointe du doigt pour me détailler le nom des collines, me fait traverser des petits chemins plein de broussailles, de rocailles. De temps en temps on s'arrête pour boire à nos gourdes et se reposer un peu. J'ai l'impression d'être de sa famille. C'est drôle.

Le jour déclinant, nous nous sommes dirigés, coutume quotidienne à laquelle nous ne dérogeons jamais depuis mon

arrivée ici, au pub du village, le Black horse. Après quelques pintes de bière locale, nous avons commandé des petits snacks, fort copieux ma foi, qui firent office de dîner, puis nous sommes rentrés, à la nuit tombée, nos vélos à la main dans la quasi-obscurité, sur le chemin sombre bordé d'arbres et de murets de pierres qui mène à la maison, nous changer et nous asseoir dans de gros fauteuils, pour écouter quelques disques choisis de son impressionnante collection. Une bouteille d'Armagnac de 1946 a été sortie de son écrin de bois et débouchée pour moi. Nous lui avons bien fait honneur tout en écoutant du *Coltrane*, recueillis, fourbus aussi, avant de nous dire finalement « bonne nuit... » et me voilà dans ce grand lit à l'épais édredon, au milieu de cette chambre cossue à écrire ces quelques lignes. Je ne vais d'ailleurs pas tarder à éteindre. Demain nous allons au bord de la mer. Un *fish and chips* est au programme... J'ai l'impression parfois d'être dans un rêve. Tout cela me paraît irréel. Le coin. La maison. Mon idole qui dort dans la chambre à côté et avec qui je passe ces journées à me promener, écouter du jazz, déballer des saxophones, étaler des disques sur d'épais tapis anglais. J'ai beau me pincer, je ne me réveille pas. Ou bien quand je me réveille, c'est lui qui dit « Come on ! Wake up ! Coffee time... » Tout cela est bien réel. Magique. Merci à toi, mon Ange gardien ! »

Louis se rendit ainsi à plusieurs reprises chez son idole, dans cette maison du nord de l'Angleterre, et l'invita également, échange de bons procédés, à venir dans son appartement parisien, tellement plus modeste, où il dormit aussi quelques nuits. Leur amitié était devenue simple, et facile, naturelle. Ce qui semblait si irréel à Louis lors de ce

premier séjour, était devenu presque normal. Pas banal en tous cas. Le grand saxophoniste était son ami et dormait chez lui, en toute simplicité ! Et alors ? L'étrangeté de cette situation incroyable revenait cependant parfois, furtivement, à l'esprit de Louis, comme des flashes, à certaines occasions : Une nuit, alors qu'il se levait pour aller soulager sa vessie d'un trop-plein de *Guinness*, Louis croisa son ami dans le petit couloir, revenant lui-même d'une semblable mission nocturne. « Good night Louis ! »... « Oui. Euh, *good night* John... ». Comme dans un rêve absurde, ceux dont on se réveille en souriant de leur incohérence, il venait de croiser son idole en caleçon dans son couloir sortant de ses toilettes... « La vie est bizarre quand-même ! » s'était-il dit tout en urinant, debout, un sourire aux lèvres, fixant la fenêtre des toilettes dans un demi-sommeil. L'ange gardien devait être plié de rire... Peut-être même avait-il convié quelques collègues anges pour venir assister à ce moment de satisfaction amusée.

Pour finir, boucler la boucle de la boucle du conte de fées, le vieux saxophone qui avait tant remué Louis lors de sa révélation musicale, invité par cette Isabelle, lui fut également offert, en gage d'amitié, et devint, de loin, l'instrument le plus précieux de sa collection. Il fit de nombreux concerts avec et ne s'en sépara jamais. Paradoxalement, et contrairement à ses autres saxophones, il ne fit jamais assurer celui-ci, son éventuelle perte étant, pour lui, inestimable. En voyage, il l'avait ainsi toujours à son épaule. Il ne le laissait jamais, nulle part. C'est ce même saxophone qui trône aujourd'hui dans le silence et la pénombre de la pièce, sur ce stand, immobile, un peu

comme mort aussi, à présent. Figé au soir de la vie, son âme perdue dans le noir... après avoir tant chanté dans la lumière des salles de concerts avec Louis, mais surtout avec son illustre prédécesseur. La patine du laiton gardera pour toujours le secret de toutes ces marques d'usure, ces rayures griffant le doré de son corps. S'il pouvait parler, sans doute raconterait-il tant d'aventures, lui aussi... Quoiqu'il en soit, ce fut un merveilleux cadeau, une merveilleuse histoire, pour Louis, qui l'aura accompagné jusqu'au dernier jour.

\*

L'ange gardien de Louis était donc bien présent, il en était, depuis, convaincu. À vivre tous ces moments incroyables, il ne pouvait plus guère douter. Il ne pouvait qu'y croire... Il était là, à côté, autour. Compagnon en sa parallèle dimension. Il ne pouvait le voir, mais il pouvait le sentir, un peu. Comme un astronome peut distinguer un astre, non en le voyant directement, mais en notant ses interactions sur les corps célestes alentours. L'astre ange gardien de Louis, agissait, interagissait... et c'était visible, ou presque. Il aurait bien voulu lui parler, le remercier, mais il était confronté à un problème tout bête : il ne savait pas comment l'appeler. Le devait-il d'ailleurs ? Il aurait bien voulu connaître son prénom, s'il en avait un, pour pouvoir lui formuler des mots, des prières, des remerciements, le matérialiser. Alors à défaut, il l'appelait simplement Mon ange gardien... ou Mon Dieu... et essayait comme il pouvait, au quotidien, de lui témoigner sa gratitude en se comportant le mieux possible, et en étant, autant qu'il pouvait l'être, quelqu'un de bien.

Dieu : Louis n'était pas friand du mot, trop galvaudé. Peu importe, ce n'était, après tout, qu'un mot. En Dieu, il croyait, fort de toutes ces preuves, de tous ces indices laissant supposer son existence. Il en avait simplement sa propre représentation, sa propre vision. Plus une sensation qu'une représentation. Ce n'était pas très clair, ce n'était pas très net, mais c'était là, en lui, autour de lui, avec lui. Ce pouvait être cet ange gardien, marchant à ses côtés, mais pas seulement. Ce pouvait tout bien aussi être le sourire de quelqu'un que l'on croise dans la rue, un rire d'enfant, un paysage, une lumière magnifique et étrange qui éclaire soudainement la route sur laquelle on marche. Ce pouvait être un nuage, un lever de soleil aux couleurs incroyables. Ou bien les mots d'un ami, sa confiance. Ses silences parfois. Dieu c'était la vague d'émotion que l'on peut ressentir en écoutant du *Mozart*, du *Brel* ou du *Cannonball Adderley*. C'était la magie révélée au quotidien, dans les interstices de la banalité, la fleur sauvage qui pousse entre deux pavés. Il n'avait pas besoin de forme, de visibilité, de bras ou de jambes. C'était une âme, suprême, regroupant toutes les âmes, les amenant à s'élever. Les aidant à accomplir leur travail sur terre. C'était la lumière des jours, le silence des nuits. C'était le ciel et ses étoiles, le vent dans ses cheveux. C'était l'invisible que l'on cherche à voir et qui se révèle à vous lorsqu'on ne s'y attend pas. Le souffle d'air que l'on cherche à toucher sans jamais y arriver, mais qui, lui, vous touche parfois.

Louis n'avait jamais été baptisé, mais il aimait flâner et même se recueillir dans des églises, toutes les églises, des petites aux plus grandes. Il y aimait le calme, la sérénité, la

hauteur du lieu à l'image de l'élévation spirituelle qui y était stimulée. Il y aimait la paix, le silence. Il y aimait la symbolique, la pénombre transpercée des vitraux colorés, lorsque la lumière, symbolique divine, tombe en diagonale sur les pierres polies, semblant éclairer son chemin, guider ses pas. Il aimait les églises, il aimait les temples et les mosquées. Il appréciait ces lieux de prière et de recueillement. En revanche il n'aimait pas les représentations trop caricaturales qui Le désignaient parfois, personnages évidemment présentés sous tant de formes diverses en fonction des religions, des emplacements géographiques, des latitudes, des climats.

Les écrits Le concernant traduisaient simplement, pour Louis, des contes populaires destinés à faire passer Son message pour être perçu, compris, du plus grand nombre, mais qu'il était bien réducteur de vouloir lire au premier degré... Et pourtant, c'est ainsi qu'ils semblaient être transcrits et lus la plupart du temps, et de siècles en siècles par les hommes : au premier degré... chacun restant bloqué sur une unique et géocentrique version de leur lecture, avec chacun sa version de l'histoire divine, correspondant à son petit coin de la planète, en ne supportant pas qu'ailleurs, dans d'autres coins du monde, on puisse Lui donner un autre nom... Le prier d'autres façons, et en omettant de considérer l'essence même de Son message, à la fois unique et multiple, véhiculé, sous d'autres mots, d'autres langues, mais avec la même intention, toutes religions confondues, dans tous les écrits, portant tous en eux la vérité suprême, mais chacun à leur façon, avec des codes, des dessins, des symboles différents afin d'être plus

aisément lus et compris des moins érudits. Fables pédagogiques, légendes et fausses histoires avec un vrai message pour qui sait lire, et cherche à comprendre vraiment. Message d'amour, message de paix et de tolérance, hélas tant dévoyé au fil des siècles, des millénaires. Tant trahi. Tant dénaturé, détourné par l'homme dans sa soif de pouvoir et de domination. Louis n'était pas un érudit, mais cela ne l'empêchait pas de s'interroger sur le sens des choses et ne pas croire aveuglément les fariboles qui lui étaient servies, imposées. Sommes toutes, il croyait au bon Dieu, mais pas aux bondieuseries.

\*

15h12. Dieu avait décidé de rappeler Louis à cette heure précise, en ce lieu précis. Son ange gardien n'avait rien pu faire, ou bien avait-il, au contraire, fait au mieux pour accompagner son départ... en lui accordant par exemple un bon dernier repas avec son ami. Le repas du condamné. Qui peut le dire ? Le lieu et l'instant semblaient tout de même, certes, un peu inappropriés pour quitter cette vie de façon digne et sereine. Là, au coin de cette rue, devant tous ces inconnus, franchement... on peut rêver mieux. Mais les voies du Seigneur ne sont-elles pas impénétrables ? Sans doute devait-il donc en être ainsi. Sans doute cela devait-il avoir un sens, une raison, dans le grand schéma divin. Il râlerait quand même un peu en arrivant là-haut, pour la forme.

15h12. La vie de Louis s'arrêta donc presque au milieu de l'après-midi, peu après ce déjeuner tardif avec son ami. Sur toute la durée d'une vie, remise à l'échelle d'une journée, il était, à peu de choses près, raccord : Pour son âge, il était

mort à peu près à l'heure. Un peu tôt quand même... mais bon. La soirée ne s'annonçait pas sensass de toutes façons...

Depuis la naissance, considérée le matin au lever du soleil, à la fin de vie, le soir à la nuit tombante, semble se dessiner une certaine corrélation du temps qui passe à ces différentes échelles : Celle de la journée et celle de la vie. Le matin, réveil frais, plein d'énergie et de projets pour la journée auxquels on s'attelle pour les mener à bien. On vient de se réveiller, d'ouvrir les yeux et on est plein d'entrain, frais et dispos, gonflé des vitamines du jus d'orange que l'on vient de boire. La vie fuse, rapide, sans questions si ce n'est l'heure de la pause déjeuner, du petit break à venir, pour mieux repartir. On est léger, le soleil brille mais n'a pas encore alourdi la journée de sa chaleur lourde. La lumière est claire, la vision limpide. Le midi, dans la force de l'âge, le jour à son zénith, on fait le point sur sa matinée et on attaque une après-midi qui s'annonce bien chargée, pleine de tâches encore à accomplir, de rendez-vous à honorer, d'échanges et de divers problèmes surgis le matin même et qu'il va falloir résoudre avant le soir. Le timing se serre, mais ça va, on a toute l'après-midi. La journée s'avance vite. On ne sait pas si on va avoir suffisamment de temps en fait. On va essayer. Du temps, on en a, hélas, perdu pas mal le matin même, estimant mal la durée. C'est malin. On se dépêche. La journée file et la fin d'après-midi approche. On met ses lunettes, on regarde sa montre : zut ! on ne pourra pas tout faire... Ça va être short maintenant, alors on se hâte de boucler au mieux sa mission du jour, enfin, ce qu'on peut encore... On boucle et on bâcle, tant pis, on fait ce qu'on peut. Le temps est compté. Le soir arrive alors et, plus ou

moins satisfait de soi, on se résout à quitter le bureau, refermer la porte derrière soi, rentrer. On a fait ce qu'on a pu. C'est la retraite. D'autres ont déjà quitté les lieux, un peu en avance, avant l'heure légale. Ce n'est pas juste : Nous on est resté jusqu'au bout à bosser. On n'a pas tout fait, d'accord, mais au moins on est resté à son poste. Alors, fourbu de la longue journée, on retrouve ses pénates, on change de tenue, pour en choisir une plus décontractée, on se fiche des apparences désormais : l'important c'est d'être enfin à l'aise. Se relaxer. On l'a bien mérité. Plus personne ne vous regarde de toutes façons, plus personne ne vous juge. Le rythme se ralentit. On profite du calme, on commence à se détendre, à moins bouger. L'heure est enfin venue de se poser, se reposer, s'asseoir, s'allonger. On en a besoin. La journée a été longue. La luminosité faiblit, le soleil se couche lentement, parfois dans une magie de lumières changeantes aux couleurs magnifiques qui vous emplit le cœur de nostalgie et de gratitude. On regarde, si on en a la chance, les yeux émerveillés et plein de mélancolie le spectacle de ce ciel qui s'embrase de ses nuances d'orange, de rose et de rouge, se mêlant lentement, insidieusement, au bleu sombre des couleurs de la nuit qui envahit l'espace, peu à peu... On prend le temps de regarder, enfin... l'incroyable magnificence de ce qui nous entoure, ce combat entre la lumière et le noir, entre la vie et la mort, dans cette féerie de couleurs. Oui, moment de gratitude. Comme si le ciel vous remerciait d'être allé jusqu'au bout du jour et vous offrait, en cadeau d'adieu, ce spectacle grandiose et irréel. On parle moins. On ne parle plus. Le temps n'est plus aux mots. Sans doute comprend-on soudain leur vacuité, leur futilité. Toute la journée, on a tellement parlé, discuté, négocié,

argumenté... Tout ça pour quoi ? Le silence s'impose... la lumière baisse, inexorablement. L'activité ralentit, peu à peu, puis s'arrête... Après ce moment de grâce silencieuse, le noir se fait et s'installe pour de bon. Plus rien à voir. La beauté est partie, éteinte. Le rideau est tombé, refermé sur des fenêtres obscures. C'est l'heure de dormir. Vient donc le moment où la fatigue de cette longue journée vous envahit, le moment où l'on en peut plus. Il est l'heure. On se met au lit, calme et résigné. Peut-être va-t-on lire encore un peu. Las, allongé, on jette finalement un dernier regard sur le réveil, on pose ses lunettes sur la table de nuit et on éteint la lumière... Tout semble disparaître. L'obscurité de la chambre absorbe tout. Quelques moments sont encore nécessaires avant que le sommeil ne vous gagne complètement, ne vous emporte. Alors, enfin, on dort. On part dans un monde de rêves, où se mêlent les visages, les lieux de la journée passée. On est allongé, immobile. On est là sans plus l'être vraiment. On quitte son corps lourd de fatigue pour s'envoler dans l'apesanteur des songes. C'est enfin le temps du repos. Jusqu'au lendemain... Un autre jour, une autre vie où on se réveillera, frais et dispos... plein d'énergie reconstituée et de projets nouveaux...

\*

Oui, 15h12, ça colle. Bon, il aurait sans doute bien aimé pousser un peu plus tard dans la journée, finir le boulot commencé, pouvoir assister au coucher du soleil et son magnifique spectacle, mais bon. Il en était décidé autrement. Certaines journées sont plus courtes que d'autres. Il y a plein de raisons pour ça d'ailleurs : L'été, l'hiver, la météo aussi... Toutes n'ont pas la chance de dévoiler de magnifiques

couchers de soleil en bouquet final. Les nuages et la pluie envahissent certaines dès le matin et restent grises jusqu'au soir. Au moins Louis aura-t-il eu son compte de soleil, une météo globalement assez favorable pour sa un-peu-courte journée, sa pas-assez-longue vie. Bien sûr il aura essayé quelques ondées aussi, mais juste ce qu'il faut pour apprécier ensuite le retour des rayons du soleil et pouvoir jouir de ses magnifiques jeux de lumière en reflets sur le sol, sur ces flaques laissées par la pluie... Il aura traversé les brumes matinales, subi quelques orages et entendu gronder le tonnerre après les éclairs, les coups de foudre. Il aura tremblé parfois, de peur, de froid ou d'émotion. Il aura senti les gouttes sur son visage, gouttes de pluie ou bien larmes, le vent dans ses cheveux... Mais il aura aussi senti la douce caresse du soleil pour sécher sa peau... Sa journée n'aura pas été à son terme, certes, mais, durant celle-ci, il aura eu la chance de profiter d'un panel de couleurs dans un merveilleux ciel changeant, d'émotions, de sensations, de parfums, de frissons. Chaque couleur, chaque sentiment fut apprécié pour son harmonie particulière en contraste avec un autre. Enfin le plus possible. On ne peut sans doute pas tout apprécier. Ce fut une courte journée mais au moins aura-t-il échappé à une trop longue soirée... à la vieillesse et son cortège de soucis et de douleurs dues à la fatigue de la journée, l'usure de la machine. D'autres n'ont pas cette chance et finissent leur vie directement vers la nuit, ciel couvert, passant de la lumière à l'obscurité dans une décroissance lumineuse triste et sans autres couleurs que le gris. Ils n'ont pas vécu les contrastes, les éclats de soleil. Leur jour s'en est allé sans rien dire, en douce, et ils attendent l'heure d'éteindre la lumière en se demandant finalement

quelles avaient été les couleurs de leur journée, de leur vie ; s'il y en avait eu même. Elles avaient été si pâles et diffuses, que leur souvenir même semble presque effacé, pâle, flou, indistinct.

\*

Louis avait donc évité tout ça en s'en allant en début d'après-midi. Il n'était pas passé par la case maison de retraite, s'évitant ainsi les affres de la fin de journée, la perte d'autonomie, la dépendance envers les autres. Il ne connaîtra pas, ce qu'il redoutait, pour l'avoir expérimenté par procuration avec sa propre mère, ces interminables après-midis assis sur un fauteuil roulant dans une salle commune à attendre son goûter avec ses confrères d'âge, se regardant dans le blanc des yeux, partageant la même détresse sans oser l'exprimer, ou en étant dans l'incapacité de le faire. Détresse, silencieuse et sourde, accablante et inexorable, à laquelle il faut s'habituer. Attente, interminable, de la nuit. Aller jusqu'au bout de sa vie, de sa longue journée, après avoir tant fait, tant vécu, tant donné, tant chanté, tant fait l'amour... et se retrouver seul, abandonné des siens, partis trop tôt, ou trop loin... garé dans cette voie sans issue, cette impasse où le demi-tour ne se peut plus. Se retrouver assis entouré d'inconnus avec, seule, cette commune tristesse à partager, ou pas. Vient un âge où les mots deviennent dérisoires. Ils perdent leur sens, et sortent en désordre, insensés donc, quand ils sortent. Le temps a fait son œuvre et l'on a comme récompense, après tout ça, que le handicap de l'usure, les douleurs et l'immobilité. On n'a même plus d'horizon où porter son regard, de projets, si minimes soient-ils, pour motiver ses pensées, ses gestes quotidiens. Ceux que l'on

avait encore, hier, sont devenus irréalisables avec ce corps-mort ancré dans les sables de l'âge. Le futur n'existe plus. Tout n'est que passé. Les souvenirs ont remplacé les rêves. L'ordre n'a plus d'importance, le sens a perdu la raison. La raison n'a plus de sens.

*Ô rage, Ô désespoir, Ô vieillesse ennemie... N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?*

Ces mots de Corneille revenaient souvent aux lèvres de Louis. Il les avait entendus, il y a bien des années, récités par sa maman, répétant une pièce de théâtre. Encore petit, il n'avait, alors, pas bien compris ce que voulaient dire ces mots qui lui apparurent, évidemment, plus clairs au fil du temps. Il les récitait à haute voix parfois, comme une blague poétique, un trait littéraire, une marque de culture dont il se sentait hélas bien souvent dépourvu, mais leur caractère humoristique perdant sensiblement de son éclat à mesure que la vie avançait.

Ne restent donc, à ceux qui atteignent la fin de journée, dans le meilleur des cas, que des souvenirs à ressasser devant un thé fade et deux Madeleines entre grabataires silencieux. Quelle tristesse. Louis ne subira pas l'humiliation d'être reconduit à sa chambre le long d'un interminable couloir où défilent les néons au plafond, alors que progresse son fauteuil roulant poussé par une aide-soignante tout-de-blanc vêtue, puis déshabillé, lavé dans ses parties les plus intimes comme un enfant, la tendresse et l'amour en moins, et puis couché dans un lit à une seule place, seul, dans une chambre blafarde à la terne lumière. Il n'aura pas à scruter des heures le détecteur de fumée fixé au plafond ni à refréner son envie

de hurler cette effroyable détresse dans sa chambre, seul, ou à entendre un autre plus vieux, une autre plus vieille, dans la chambre à côté, crier à sa place. Quelle sombre soirée cela doit être. Comme la nuit doit sembler longue à venir, dans ce mouvoir à la chaîne.

Il ne goûtera pas aux repas insipides, à moitié liquides, servis à ceux qui ne peuvent plus mâcher, aux jus de pomme industriels à défaut de bon vin. Il ne connaîtra pas la longue attente de la fin dans le silence du couloir de la mort qui mène à sa chambre numérotée, avec son nom dessus. Cette fin de vie, où l'on se sent usé et inutile, inapte à participer aux activités de la société, qui vous le fait bien sentir, si ce n'est en donnant du travail aux personnels soignants et aux industries pharmaceutiques.

Il n'aura pas eu à se séparer de ses saxophones, avoir à les revendre afin de payer sa chambre de résidence médicalisée bien au-dessus de ses moyens. Il n'aura pas eu à ressasser sa jeunesse perdue, ses conquêtes, ses succès, ses chagrins aussi. Faire le bilan. Il n'aura pas à être hanté, cloué qu'il aurait été sur son fauteuil, par le visage de Camille lui souriant, par ses rires et ses expressions chantantes, échos d'un lointain passé, par ces gestes tendres et ses promesses d'amour non-tenues, l'absurde gâchis de leur amour abandonné. Camille... que serait-elle devenue ? Il n'aura pas à y penser.

Il n'aura pas à maudire sa vieillesse, ses jambes douloureuses et inertes qui ne le porteraient plus sur de nouveaux chemins à parcourir le monde, ou bien même, tout simplement, à travers Paris où il aimait tant se promener, le

long de la Seine, sur l'île de la cité jusqu'à la pointe du Vert-Galant...

Il aura aussi évité les mois de douleur d'une longue maladie, se sentant lentement vidé de sa vie, sentant son corps peu à peu le quitter, entouré de flacons, dans une odeur d'éther, et perdu dans un hôpital parisien. Un peu comme la maison de vieux, mais en plus concentré, en plus rapide. Il n'aura pas à subir tout ça. À 15h12, tout ce fardeau possible, probable, à venir lui a été ôté, d'un seul coup. Et hop !... Ouf. C'est peut-être une chance après tout, qui sait ? L'ange gardien, là encore, a sans doute finalement bien géré les affaires de Louis, anticipant les événements, et le soulageant de toute cette horreur à venir...

\*

Les dernières années de sa maman avaient ainsi été terribles. Elle était passée du tout au tout, de l'activité la plus soutenue, à l'inactivité totale, coincée dans un lit, à perdre la raison, se noyer l'âme, se délitant au fil du temps sous les yeux impuissants de Louis qui avait dû se résigner, non sans culpabilité, quelques années auparavant, à la placer en maison médicalisée. Il allait alors lui rendre visite tous les jours, lui apporter des petits gâteaux pour le goûter, des éclairs au café, pour tenter d'adoucir sa lente agonie de vie, sa longue descente vers la mort. Qu'aurait-il bien pu faire d'autre sinon tenter de l'accompagner doucement de sa présence quotidienne, lui tenir la main, la regarder dormir. Pourtant, chaque fois qu'il quittait sa chambre, la même tristesse l'envahissait, et il passait la grille de l'établissement

le plus souvent les yeux brouillés de larmes. Un soir, un soir de tristesse comme tant d'autres, il avait écrit ces lignes:

« *Ma-man !... Ma-man...* crie-t-elle, la voix cassée mais sonore, alors que je sors de sa chambre, dans cette résidence médicalisée pour personnes âgées. Elle, c'est ma mère, quatre-vingt-onze ans, qui vit ces dernières années de vie dans cet *EHPAD* du quatorzième arrondissement. Sa dernière ligne droite, accidentée par tant d'angoisses et de handicaps divers. Jadis elle fut professeur de Lettres, écrivain. Elle a joué au théâtre même. Sa vie a été vaste et mouvementée, riche et pleine. Elle a été résistante, adolescente, pendant la dernière guerre, été élue meilleure élève de Paris, présentée au Président *Lebrun*. Elle a aimé, détesté, couru, enseigné, élevé, bu, chanté, dansé... et tant d'autres choses... toutes ces choses sans importance qui font la vie et que l'on fait sans avoir à quel point elles sont précieuses... et tout ça pour finir en pauvre petite vieille recroquevillée dans ce petit lit, le corps meurtri par les années, à appeler sa maman, morte depuis des décennies.

Je sors de cette chambre, sans me retourner, et marche dans ce long couloir vert-pomme qui mène à l'escalier, puis vers la sortie, l'air frais. Respirer. J'ai la gorge nouée, comme souvent lorsque je viens dans ces lieux. J'y viens tous les jours. Je marche dans ce long couloir lustré où se mêlent odeurs de détergents et d'urine, de selles. Je marche, les yeux brouillés de larmes, avec la voix de ma maman, derrière moi, au fond de sa chambre entrouverte, qui appelle la sienne en criant *ma-man à tue-tête...*

Je marche en croisant d'autres pauvres vieux, hagards, qui marchent eux aussi, mais tout doucement, presque en s'excusant, à petit pas, chaussons aux pieds, regard au sol, pour aller... nulle part. Ils tournent en rond, en de lents va-et-vient silencieux, se croisent sans parler. Ils vont sans but, eux aussi arrivés à leur dernière ligne droite, au bout de leur sombre impasse. Sans doute vont-et-viennent-ils afin d'éviter d'arriver trop vite à la ligne d'arrivée de cette longue course qu'est la vie. Mais au moins marchent-ils. Encore, un peu... de la chambre à la salle à manger... du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit, comme chantait *Brel*.

Elle, en est à l'étape *du lit au lit...* coincée, avec ces deux barrières de chaque côté, à fixer de ses pauvres yeux usés, le mur d'en face, où sont accrochées quelques photos qu'elle ne voit probablement plus. Coincée dans son entonnoir vers la mort. Tout son univers s'est rétréci. Notre univers, à chacun, se rétrécit, sans qu'on s'en rende bien compte en vérité, mais il se rétrécit, chaque jour un peu plus.

Je marche et je voudrais crier. J'ai mal et j'ai honte. Honte de ne pas rester. Honte de n'avoir pas su la calmer ce soir, détourner son regard, vide, du mur. Honte de ne pas lui tenir la main plus longtemps et réussir à apaiser sa douleur. Détourner ses pensées, lourdes, de la mort. Honte de ne pas pouvoir la ramener à la raison. Honte de ne pas pouvoir la ramener à la maison. Honte de la laisser appeler sa maman, toute seule, dans sa chambre, au bout du couloir alors que je m'éloigne vers la rue, vers le dehors de ce mouvoir-prison, alors que je m'éloigne, moi, vers la vie, ma vie.

Dehors, les bals du 14 juillet s'organisent. Quelques tentes et tables se montent sur la place, rue Didot. On fera la fête ce soir, on dansera, on boira, on flirtera. Si elle n'était pas si sourde, sans doute entendrait-elle au loin, le flonflon de la musique, les rires des fêtards, la pétarade des feux d'artifices, à défaut de les voir. Sans doute son regard s'illuminerait-il un peu alors... Mais elle n'entend plus, presque plus. Elle ne sera pas de la fête ce soir... ni plus aucun soir. Une à une les dimensions de son univers se rapetissent, se recroquevillent, tout comme elle. Dans le silence et le flou, allongée dans son lit, sa tête ne résonne désormais plus que des souvenirs du passé qui débordent par milliers des cases où ils avaient été rangés, soigneusement, par la mémoire, depuis si longtemps. Les images peuvent à loisir se mélanger, s'entrechoquer. Le temps n'existe plus. Les repères sont bannis. C'est peut-être une chance. Les amis morts depuis longtemps passent ainsi lui rendre visite, parfois ses frères et sœurs, qui sortent de leurs tombes, s'habillent de jolis habits colorés et reprennent momentanément le cours d'une vie qu'ils ont interrompue trop tôt, passant alors faire toc-toc à la porte de cette triste chambre. Son chat même, son petit *Pilou*, à qui j'avais inventé, pour ne pas avoir à lui annoncer sa mort, une nouvelle vie à la campagne, gambadant parmi les herbes hautes en compagnie d'une blanche minette, vient sans doute lui ronronner, au creux du cou, quelques tendres souvenirs, chercher quelques caresses qu'elle lui fait de sa main tendue, dessinant sa silhouette imaginaire, dans le vide...

Elle m'avait, jadis, raconté une histoire, celle de *l'Augustin* à Rochefort en Yvelines, un gars de son village,

dans les années trente, qui était mort d'une crise cardiaque en relevant un stupide défi d'adolescents. Histoire vraie ou invention ? La réponse ne viendra plus. Je pense que c'était une histoire vraie. Mais elle avait tant d'imagination, alors. Je lui ai rappelé cette histoire et il m'a semblé la voir esquisser un sourire. Je lui ai demandé si elle s'en souvenait... Elle n'a rien dit. Elle a souri encore, imperceptiblement, en regardant le mur. Alors je me suis tû. Je n'avais plus rien à dire. Je ne savais pas si elle m'entendait, me voyait, vraiment. J'en parle parfois au passé car je ne sais plus bien si elle est encore complètement là. J'ai honte de cela aussi. Si, elle EST là, bien là... mal là, entre deux eaux. Un pied ici, un pied là-bas... ailleurs. Mystère du cerveau. Mystère de la vie. Certains jours, elle prend ma main et la porte à ses lèvres, l'embrasse. Je souris, les yeux pleins de larmes. Je lui fais des bisous, à mon tour, pleins de petits bisous répétés et sonores sur la joue et elle rit. Elle me dit que « ah, c'est bon ! ». C'est tout ce qu'elle dit. Aujourd'hui elle ne m'a pas regardé. Elle n'a pas souri. Un mauvais jour parmi les mauvais jours. Elle a fait, lentement, son signe de croix. Puis refait... et refait encore... en regardant le mur. Elle m'a dit qu'elle allait mourir. « Mais non maman, pourquoi tu dis ça ? hein ? Tu ne vas pas mourir. Il n'y a pas de raisons... ». Elle ne répond pas. Un autre signe de croix de ses mains tordues par tant d'années de gestes. Pas de raisons de mourir, mais guère plus de raisons de vivre non-plus désormais. Elle est coincée dans ce *no-man's-land* cruel, cette salle d'attente à guetter son tour. Son tour qui viendra, un jour ou l'autre. Ce tour qui viendra pour chacun de nous, fatalement, et qui lui fait si peur.

C'est la vie qui se délite doucement, lentement. La mort qui envahit, sans se presser, son corps, et qui l'emporte jour à jour vers ses vastes ténèbres... un peu plus chaque jour, un peu plus loin. Que reste-t-il de *ma maman* ? Que reste-t-il de l'être vivant et drôle, plein d'entrain, de lettres, de poésie et de chansons ? Où te caches-tu maman ? Au fond de ce corps allongé et difforme, immobile sous ces draps propres aux gaies couleurs de soleil ? Derrière ces yeux presque fixes qui regardent le mur ? Tes yeux cherchent-ils les vastes horizons sur la mer ? Te souviens-tu des vacances à *la Badine*, la presqu'île de *Giens* ? Les cigales ? Revois-tu les forêts de sapins du Jura Suisse où nous allions si souvent autrefois ? Mais tu ne réponds pas. Plus. Je n'ai plus accès à toi, ou si peu. Si mal. Où est tu Maman ? Où es-tu partie ?

Je ne me suis pas retourné ce soir. Je suis parti en pleurant et en la laissant crier, appeler sa *maman*. Je suis impuissant et j'ai honte. Mon cœur est lourd comme une pierre. Peut-être est-il une pierre d'ailleurs. Le sien bat, encore, lentement, obstinément chaud. Elle s'accroche à la vie alors que celle-ci se déchire en un long hurlement muet. Et moi je la regarde partir, jour après jour, sans pouvoir lui rendre tout cet amour. Au cours de sa vie, elle m'en a pourtant donné tant, elle, d'amour, tant sacrifié de jours pour moi... et moi, je pars, comme ça. Je la laisse à son triste sort, son terrible sort, et je pars... sans me retourner dans ce long couloir vert-pomme... je pars faire mes courses au *Monoprix*, acheter des yaourts, du jus d'orange, des lardons et des œufs. Je vais faire une quiche lorraine ce soir... préparer un petit repas gai, alors qu'elle elle sera dans sa chambre, seule, triste... infiniment seule, infiniment triste, à

appeler sa maman, à prier son Dieu et se signer en boucle, dans l'obscurité angoissante d'une nuit nouvelle passée dans ce lit aux barrières d'acier...

Moi je mangerai ma quiche. Et je pleure. »

\*

De la maman de Louis, ne restent que quelques vieux meubles dépareillés dont il n'avait jamais voulu se séparer bien que fort laids, quelques bibelots, quelques tableaux et vieilles photos. Une canne aussi, dans le casier à parapluie à côté de la porte d'entrée. Il est passé à côté, ce matin, en partant. S'il l'avait touchée, peut-être aurait-il senti que le pommeau argenté était chaud, comme si une main l'avait serré un moment avant. Sans doute un rayon de soleil, ou bien un courant d'air en provenance du radiateur...

La canne et les parapluies n'ont pas bronché alors que Louis passait le pas de cette porte ce matin. Ils n'ont pas frémi, ne l'ont pas averti du danger imminent. Ils ne sont que canne et parapluie. Des objets insignifiants. Ils vont rester là, à présent, dans le noir, tels que la main de Louis les avait laissés.

## - VII -

Jean-Marie se lève à nouveau. D'un pas lent et la queue en l'air il se dirige vers sa caisse à litière. Il gratte un peu celle-ci, l'air contrarié. Sa caisse n'a pas été nettoyée comme à l'habitude. Son maître exagère, vraiment... Il fait un nouveau petit détour vers son écuelle mais ne s'y arrête même pas. Rien n'a bougé. Il retourne dans le salon et s'assied devant la fenêtre de droite. Son ombre se dessine sur le mur d'en face, se superposant aux lignes peintes par Louis et à quelques écrits verticaux. Il observe un moment les pigeons, les voitures, les gens dans l'immeuble d'en face, derrière leurs propres fenêtres, avant d'aller retrouver sa position initiale, dans le creux du coussin rouge, sur le canapé, la tête entre les pattes. À quoi pense-t-il ce chat, seul dans ce grand appartement éteint ? Qu'y a-t-il dans cette petite tête de chat, derrière cet œil clos ?

Sans doute rêve-t-il à des vacances passées dans la garrigue provençale où son maître l'avait emmené, quelques étés, chez un ami qui y avait un petit mas. L'œil fermé, il songe aux broussailles jaunes parfumées de Lavandin et d'Eucalyptus dans lesquelles il s'aventurait à la découverte d'un nouveau territoire sauvage, d'un nouvel espace de jeu et d'aventures. Dans son rêve il entend sûrement le chant des cigales, le jour, lorsque la température dépassait les vingt-huit degrés. Bêtes étranges dont il écoutait le concert, jadis, allongé sous les pins, bien à l'ombre. Sourire aux moustaches, il y observait, de son œil curieux, les moindres

mouvements des herbes hautes ou des insectes, y écoutait, d'un air satisfait, les guêpes étourdies bourdonner leur chant de soleil, ou bien celui des grillons, la nuit, lors de ses chasses solitaires. Peut-être ressent-il encore, dans ce demi-sommeil, le vent, le mistral, soufflant entre les arbres, balayant les hautes herbes et apportant à ses narines sensibles les parfums iodés de la mer Méditerranée.

Plus de vent, ce soir. Son maître ne rentre pas. Il n'est plus à l'ombre d'un pin, mais dans la pénombre d'une pièce silencieuse, ou presque. Il dort. Résigné. Seules bourdonnent quelques voitures dans la rue, en bas. Aucun bruit de pas montant l'escalier, annonceurs d'un repas imminent, de lumières allumées et de caresses. Pas de cliquetis de clés dans la serrure. La porte ne s'ouvre pas, la lumière de l'entrée ne s'allume pas. Il ne se lèvera pas pour aller se frotter entre les jambes de Louis et profiter d'une bonne boîte de *Sheba* et de quelques câlins. Plus rien de tout ça n'arrivera, mais il ne le sait pas. Sans doute pas. Son Maître est allongé loin de lui, dans un tiroir métallique. Il l'a abandonné dans ce grand appartement vide, sans même lui nettoyer sa caisse... et lorsque la porte s'ouvrira enfin, dans quelques jours, ce ne sera pas Louis qui apparaîtra, mais un serrurier un peu obèse muni d'outils bizarres, accompagné de quelques personnes qu'il ne reconnaîtra pas. Des étrangers effrayants venus envahir son paisible territoire, piétiner dans toutes les pièces en discutant fort. Venus prendre possession des lieux, de lui... Ouvrir cette porte pour en refermer une autre, et clore une belle partie de sa vie, définitivement. Mais, d'ici là, Jean-Marie sera sans doute déjà endormi, lui aussi, pour de bon. Sans doute son œil sera-t-il fermé pour toujours. Sans doute

ne les verra-t-il même pas, ni ne les entendra, ni ne sentira leur outrageante présence.

\*

Sur son plateau en inox, Louis semble dormir. Dans cette boîte en métal, entouré d'autres personnes, d'autres corps arrivés, comme lui, un peu trop tôt aussi, dans cette chambre froide. Les yeux fermés, immobile, il ne rêve même plus, lui. Sa vie s'est arrêtée soudain, à une entrée de métro. Aujourd'hui, tout s'est figé, glacé, durci. L'élan de sa vie a été stoppé net. Ses rêves, ses espoirs, ses projets, tout est tombé à l'eau, comme ça, en quelques instants. Il n'aura pas eu le temps d'acheter ce disque de Cannonball Adderley. Pas eu le temps de digérer son déjeuner avec Édouard. Le voilà à poil, impudique, indécent, dans son sac en plastique, immobile et froid. Derrière la porte de sa nouvelle chambre, des gens rient. Les mêmes qui l'ont tripoté, coupé, recousu, sans émotion, en parlant football au-dessus de sa carcasse grise quelques heures avant. Leurs rires arrivent, à peine assourdis, aux oreilles inertes et bleuies de Louis. Le personnel de garde à l'institut médico-légal s'est en effet regroupé autour de quelques bouteilles de mousseux, de chips et d'*apéricubes* pour fêter le départ en retraite d'un de leurs collègues médecin légiste. Fin d'après-midi pour lui. Ça parle fort, ça rigole. Ça n'est pas triste. Pourtant ici, dans cette salle éteinte, personne ne sourit. Ne règnent que le silence et le noir. Tout le monde est déjà parti pour une retraite infinie, mais sans pot de départ... La vie de ses compagnons de tiroirs s'est arrêtée, comme lui, ce quinze décembre. Enfin presque comme lui. Chacun évidemment avec sa variante tragique, son épilogue perso, plus ou moins dramatique.

Mais bon il n'en sait rien. Faut dire qu'ils ne sont pas très bavards.

Aujourd'hui, Louis, on lui a changé ses plans. Il n'aime pas l'improvisation, enfin pas de ce genre-là. Tout cela est vraiment mal organisé, mal tombé. Ça ne l'arrange pas. Il n'était pas prévu qu'il dorme là ce soir. Il n'a même pas de linge de rechange. Et puis il ne les connaît pas tous ces gens. N'a pas envie de les connaître du reste. Il n'a rien à leur dire. Drôle de soirée. Il n'aurait jamais dû accepter cette invitation, mais bon, on ne lui a pas laissé trop le choix non-plus... C'était plus une convocation qu'une invitation. Il s'en veut néanmoins. Il a été trop faible. Il aurait du dire non ! Résister. Désapprouver. Se relever. Trop tard. Bien fait. Sa faiblesse le perdra un jour ! Alors à présent il n'a plus qu'à subir, qu'à rester dans son coin, avec ses compagnons d'infortune, à écouter, impassible, la petite fête à travers la porte, celle où ils ne sont pas conviés. Oui, étrange soirée vraiment. Bon, de toutes façons, il a toujours détesté les *apéricubes*. Mais quand-même, tout ce raffut qu'ils font à côté ! Y'en a qui aimeraient bien dormir ! C'est insensé ça... Un peu de respect quoi !

\*

Ce soir, Louis avait prévu de faire des courses, en rentrant de la Fnac. Il aurait rapporté du saumon pour lui et pour Jean-Marie qui en raffole, et aurait mis ce disque acheté aujourd'hui en préparant son repas. Peut-être ferait-il des pâtes au saumon. Il faudrait qu'il achète un peu de crème fraîche aussi, et puis du Parmesan. Hier, il avait acheté deux

bouteilles de Chimay bleue, une bière trappiste belge qu'il aimait tout particulièrement. Un peu forte, mais bien *goûtue* comme il disait, et il s'en servirait bien une ce soir, avant le repas, en savourant son nouveau disque. Si d'aventure elle parvenait à lui faire tourner la tête, peut-être écrirait-il quelques lignes sur le mur du salon pour exprimer ses solitaires sensations. Psychanalyse pour pas cher. Il restait un peu de place en plus. Un peu d'espace à combler par ses nocturnes considérations. Tout un pan du mur était destiné à la musique, la sienne où celle des autres, ses coups de cœur, ses joies lors de concerts, ses découvertes artistiques, ses plaisirs mélomanes. Un autre, à des citations, des proverbes qui lui avaient plus. Le dernier pan du mur était plutôt consacré à ses voyages, ses souvenirs de route, ses rencontres, ses pensées. Ainsi, beaucoup de ses textes étaient écrits à l'extérieur et recopiés ensuite à certains endroits du mur, en en suivant les dessins tracés à la peinture grise ou guidés par des lignes ondulantes, préalablement dessinées. La taille des caractères dépendait souvent de la longueur du texte. De son importance aussi. Certaines étaient écrites assez gros, comme des cris, d'autres minuscules, comme des chuchotements. Les murs étaient ainsi reliés entre-eux par ces lignes de mots, se chevauchant à certains endroits. À l'image de sa vie, la musique reliée aux réflexions philosophiques et aux voyages. Sacré Louis.

Les lignes s'entremêlent aussi parfois et les histoires se mélangent. On commence à suivre un texte relatant un voyage en Belgique, là où il avait découvert sa Chimay, se promenant dans *Knokke le zoute*, de bars en bars avec un pote skinhead. Enfin, ce n'était pas vraiment un pote, mais

un gars qu'il avait rencontré par hasard, un peu paumé, loin de sa bande, à une terrasse de café. Pas le méchant garçon finalement, bien qu'il s'en donnât l'air. Juste un jeune gars sans avenir, sans ambition que celle de faire du bruit, de se révolter, exprimer sa violence intérieure. Il s'était mis à parler à Louis qui lui avait prêté une oreille amicale, amusé et intrigué par le personnage. Le gars faisait un peu pitié aussi et ça avait l'air de lui faire du bien de pouvoir s'exprimer. Louis lui avait offert une bière, et ils avaient marché un moment le long de la plage et avaient finalement bien discuté, leurs bières à la main, bien que le discours du jeune gars fut un peu décousu et parfois incohérent. Encore un binôme bien incongru : lui, cheveux longs et habillé presque baba-cool à l'époque, avec ce jeune au crâne rasé, blouson bomber vert et rangers aux pieds... Louis avait tiré de cette rencontre la leçon qu'il ne faut pas se fier à la tenue ni à l'apparence d'une personne. L'habit ne fait pas le moine et chacun a un cœur, même si certains l'oublie, tentent de l'oublier. Chacun a un passé, une éducation, des expériences, parfois douloureuses, qui impriment de leur marques indélébiles le caractère au présent.

Puis les lignes écrites sur le mur, dérivent de la mer du nord à la mer Baltique, se mélangeant soudain artistiquement à celles d'un voyage en Pologne où il raconte un début de séjour. Écrire avait fait énormément de bien à Louis durant toutes ces années. Ces écrits n'avaient rien de réguliers. Parfois il remplissait des dizaines de pages sans s'arrêter, puis il n'écrivait plus pendant une année, ou deux. Il écrivait en voyage, ou bien chez lui, seul, à son petit bureau, la nuit souvent. Il écrivait, heureux, ou malheureux.

Il racontait sa vie, ses joies, ses peines, ses surprises. Les anecdotes sur son parcours. Il décrivait les rencontres qu'il faisait, mais pas toutes. Cela lui faisait du bien. Peu bavard d'ordinaire, c'était son moyen de parler à quelqu'un, fut-ce à lui-même, de ce qu'il éprouvait. Il y avait eu ces lettres pour Camille, son grand amour jamais oublié, et puis des lettres pour d'hypothétiques enfants qu'il aurait peut-être un jour, même s'il ne voyait pas trop comment. L'envie le prenait comme ça, sans qu'il comprenne trop pour quoi. Envie de figer dans le temps certains instants vécus, autrement destinés à l'oubli. Les ancrer/encrer dans la matière pour les retenir de l'évaporation naturelle de sa mémoire. Leur concrétiser une existence passée palpable, à la lecture d'un papier. Alors il prenait son stylo, sa plume, et racontait un peu de sa vie, à la première personne du singulier, toujours.

\*

« Suis allé à l'opéra de *Gdańsk* hier soir avec Magda. Un concert magnifique d'un pianiste polonais, virtuose dont j'ai oublié le nom trop compliqué, qui a joué deux séances en enchaînant les concertos de façon magistrale. Hélas, j'arrivais de presque trente heures de car, étant parti la veille à treize heures de Paris, Place de la Concorde et seulement arrivé à *Gdańsk* en fin d'après-midi. À peine le temps de déposer mon sac chez Magda et nous sommes repartis à l'Opéra Baltique pour le concert. En dépit du sublime de la musique, mes yeux se fermaient malgré moi et tout l'effort que je fournissais pour les maintenir ouverts semblait vain : je sombrais inexorablement dans un sommeil contre lequel il m'était impossible de lutter. Magda, amusée mais aussi désolée pour moi, me donnait de gentils coups de coude

lorsque ma tête tombait en avant de façon fort peu discrète. J'essayais tant bien que mal de me reprendre, mais sans y parvenir plus de quelques secondes. C'était un supplice. Nous étions au premier rang, juste sous le pianiste et la situation devenait fort embarrassante, d'autant que celui-ci avait vu mes assouplissements successifs. Je me sentais terriblement impoli, tant envers le pianiste que vers Magda qui avait dû payer fort cher ces places et à qui j'aurais dû manifester ma gratitude avec un peu plus d'enthousiasme.

À l'entracte, j'avais cependant un peu réussi à reprendre mes esprits grâce à ma présentation volubile de Magda à ses amies présentes au concert et à quelques verres d'eau pétillante et citronnée. Avec son aide, je parvins ainsi à refuser, sans créer d'incident diplomatique, plusieurs Vodkas offertes par ses consœurs qui avaient l'air toutes excitées de rencontrer un Français. La deuxième partie du spectacle se passa relativement mieux, mais je fus finalement assez soulagé lorsque le concert arriva à son terme et que nous rentrâmes à la maison.

La vie est agréable et gaie avec Magda. Travaillant le jour, on se retrouve le soir pour dîner et éventuellement sortir lorsqu'elle n'est pas trop fatiguée par sa journée de boulot, et moi la mienne, de touriste... Lorsqu'elle a un peu de temps, ou le week-end, nous allons faire un tour à *Sopot*, ou à *Gdynia*, marcher sur la plage, se baigner l'été. L'eau y est claire et il n'y a pas beaucoup de monde. Nous nous promenons également dans la petite forêt derrière chez elle. On y va à pied, c'est tout près. On n'a plus l'impression d'être en ville. Et puis, en revenant on fait quelques courses à la petite épicerie en bas du bloc d'immeubles. Il n'y a pas

beaucoup de choix, alors on se contente de ce qu'on trouve et on se fait une petite popote dans la cuisine attenante à la chambre. Ça nous suffit bien. La vie est simple ici. Parfois on retrouve ses amis pour dîner. Je suis un peu perdu avec le polonais, mais les rires et la Vodka sont toujours au rendez-vous. Magda a un ami homosexuel, *Mikail*, qui est très marrant et exubérant et avec qui je m'entends très bien. Il joue un peu de guitare et nous faisons de temps en temps des petits bœufs improvisés entourés des amis et collègues de Magda qui affluent à notre étage pour participer à ces petites fêtes improvisées. Je cale mon saxo sur des airs polonais et tout le monde rit et boit dans allégresse générale. Ce sont de bons moments. Petits moments de bonheur simple, de joie partagée. Je me dis souvent qu'il faut que je retienne ces moments, que je m'en souviene. Ça ne durera pas. Je le sais. C'est comme ça. J'avais écrit quelques pages racontant une soirée bien sympa dans la petite maisonnette blanche attenante aux immeubles, mais elles ont été jetées à la poubelle avec d'autres papiers lors d'un grand ménage de printemps. Tant pis, je ne les réécrirai pas.

Je viens souvent ici, mais ne reste jamais très longtemps. Rarement plus d'une semaine. Je me suis habitué aux heures de car, mais je repars toujours à regrets... en me demandant à chaque fois si je vais revenir... La vie est si simple ici, mais c'est tellement compliqué pour y arriver... Si loin de la France, de ma vie à moi que j'y laisse. Je me sens continuellement un peu comme entre parenthèses ici. Sensation bizarre. Je me sens bien, mais pas complètement à ma place. Je ne sais pas bien où est ma place d'ailleurs. C'est une autre histoire. ».

Une petite photo en noir et blanc prise à *Gdańsk* était accrochée en bas du texte. Elle n'avait aucun rapport avec celui-ci, représentant un escalier de pierres, dans la vieille ville.

Magda habitait une petite chambre dans une résidence universitaire, un grand bloc d'immeubles dans une zone triste de *Gdańsk*, à quelques centaines de mètres de l'université où elle donnait des cours d'anglais. Entre l'université et son immeuble, il y avait un grand boulevard tout droit, le *Wita Swotsza* avec, au milieu, les voies du tramway qui amenait au centre-ville. La journée, lorsque Magda travaillait à l'université, Louis allait se promener en ville. Il avait appris quelques mots de polonais et arrivait à se faire un peu comprendre. L'inverse était plus délicat. *Gdańsk* n'était pas une ville très gaie, mais pas démunie de charme, et il aimait flâner notamment dans les vieilles rues du centre. Le tram le déposait le plus souvent près de l'imposante tour prison puis, par la porte d'or, il descendait la rue piétonne *Długa* jusqu'à la *fontaine Neptune*. Il prenait souvent un café à la polonaise (à la turque) assis à l'une des terrasses le long de l'avenue quand la météo le permettait, c'est-à-dire pas souvent, ou bien l'été. L'hiver, il entrait dans un de ces cafés surchauffés et y restait le temps de boire un coup et de se réchauffer un peu. Il déambulait ensuite nonchalamment par les petites rues transversales qui débouchaient souvent sur de grands bâtiments en briques rouges.

La ville avait une architecture intéressante et Louis s'arrêtait de temps en temps devant telle ou telle façade pour la détailler du regard. Lorsqu'il en avait assez des marches citadines, il prenait le tram dans l'autre direction et allait se promener au bord de la mer Baltique. Louis avait toujours aimé la mer, les plages, depuis tout petit. Il aimait cette sensation de liberté et d'immensité en regardant l'horizon tout en humant l'air iodé, le vent dans ses cheveux. L'hiver, la nuit prenait la ville assez tôt, en milieu d'après-midi et Louis, se levant tard comme à l'accoutumée, ne profitait de la lumière du jour qu'un assez court moment. C'était d'ailleurs une sensation étrange que d'être plongé dans la nuit en ayant à peine ingurgité son petit déjeuner. « Le lendemain il se réveillerait plus tôt » se promettait-il chaque jour, mais, une fois Magda partie au travail, il se rendormait souvent pour de bon et ne se réveillait que bien tardivement avec, à chaque réveil, regardant sa montre, un merde bien sonore d'auto-désapprobation.

Les journées étaient, du coup, assez courtes et il n'aimait pas trop cette sensation de plonger dans la nuit tout en digérant encore son petit-déjeuner. Il avait l'impression de planer entre deux univers, deux réalités qui avaient du mal à se rejoindre. Une fois, flânant dans les rues, il avait même eu l'impression d'être réellement dans une autre dimension, ou bien de n'être pas tout à fait sorti d'un rêve dont il ne serait pas encore réveillé, entendant soudain dans les haut-parleurs d'une rue du centre-ville, passer un disque sur lequel il jouait ! C'était un morceau d'un groupe français, peu connu, dont il avait fait partie, et il fut estomaqué d'entendre son saxophone comme ça, en plein

Gdańsk. Il s'arrêta même de marcher pour être bien sûr de ce qu'il entendait... Mais pas de confusion possible : c'était bien ça ! C'était bien lui qu'on entendait dans toute la ville ! Incroyable. Comment ce disque était-il arrivé là ? Mystère. Encore une facétie de son ange, décidément bourré d'humour. Autour de lui, dans la rue, personne ne semblait prêter attention à la musique et il était ainsi tout seul à piétiner de joie, ne pouvant hélas partager sa jubilation avec personne. Il rentra ce soir-là tout fier de raconter ça à sa petite amie qui ne le crût pas, ce qui le vexa, un peu.

Un autre jour, après une de ses habituelles promenades en ville, il était prévu qu'il aille retrouver Magda à une conférence organisée par le british council et l'université de Gdańsk, où elle avait été désignée traductrice. L'exercice était source pour elle d'un grand stress, et il avait promis d'être présent pour la soutenir, bien que la conférence, relatant les échanges politico-culturels entre l'Angleterre et la Pologne depuis la seconde guerre mondiale, ne lui suscite qu'un intérêt assez peu prononcé. L'intervenant principal était un personnage politique important à en croire son costume. Louis n'aimait pas la politique. Encore moins en polonais, même traduit en anglais par sa jolie Magda. Il espérait juste que cela ne dure pas trop longtemps. L'homme avait pris la parole devant un parterre de spectateurs assez disparate et étonnamment clairsemé. Celui-ci, ayant cru comprendre que Louis, collé d'office au premier rang par Magda, était anglais, l'apostropha gaiement à plusieurs reprises lors de son discours. En raison de la traduction, un peu hâtive et décousue, de celle-ci, Louis ne comprit pas bien les boutades du petit moustachu et en fut un peu gêné

tout de même, car tout le monde semblait trouver ça très amusant. Il souriait donc bêtement, en silence, regrettant de ne pas réussir à dormir comme au concert lors de son arrivée. Regrettant surtout d'être venu. En outre, à mesure qu'il le regardait en lançant ses boutades, le visage rondouillard, alternativement jovial puis grave, du petit homme au costume, lui était vaguement familier, mais sans plus. Une fois la conférence terminée, il croisa celui-ci qui vint vers lui s'excuser, tout sourire, pour la façon cavalière qu'il avait eu de lui parler depuis l'estrade, « en espérant ne pas l'avoir trop offensé... C'était humour Pologne... » Louis, un peu gêné, et ayant soudain reconnu *Lech Walesa*, répondit par la négative... n'ayant du reste pas tout compris des traductions hésitantes et gênées de son amie. Les deux hommes entamèrent une discussion joviale dans un anglais très approximatif, autour d'une vodka apportée par une serveuse timide, et sous le regard méfiant d'un garde du corps au crâne mieux rasé que le menton de Louis.

« Alors comme ça, vous êtes amoureux de la Pologne ? » lui avait lancé, jovial, le politicien, mots qu'avait dû traduire Magda, rougissante... « On peut dire ça... », avait répondu Louis en jetant un regard amusé vers elle, qui devait retraduire. Puis la conversation avait continué sur les raisons de sa présence à Gdańsk, son goût pour les voyages, la musique, le saxophone. Une grosse dame avec une robe à fleurs très moches, probablement une assistante, était venu souffler quelques mots à l'oreille du petit homme moustachu qui s'énerva, dit « que ça pouvait attendre » et demanda « qu'on le laisse discuter tranquille avec son nouvel ami... » et tout cela en anglais pour qu'il comprenne.

Louis était assez surpris et flatté de cet entretien imprévu et improbable sous les regards d'ailleurs un peu envieux des personnes autour, maintenues à l'écart de leur trio invraisemblable par le cerbère en costume noir. La discussion s'ensuivit sur la politique française, ce à quoi Louis n'entendait pas grand-chose et n'était certainement pas préparé à discuter avec un homme politique de la stature du moustachu qui devait en connaître bien plus que lui-même sur la politique française. En plus il ne voulait pas commettre d'impair diplomatique et risquer de mettre Magda dans l'embarras. Il dit simplement « qu'il avait du mal à se reconnaître dans les décisions politiques des partis, quels qu'ils soient et que cela le consternait. Que la politique des politiciens n'était pas son affaire. Deux mondes différents qui ne se comprenaient pas, plus ». Le Président acquiesça en caressant sa moustache d'un air grave et entendu, puis la discussion s'orienta vers Paris, la ville lumière, ses musées, ses monuments magnifiques. Louis lui exprima son plaisir à marcher dans les belles rues de Gdańsk et la gentillesse des polonais qu'il y rencontrait. Il en rajoutait même un brin, par flagornerie diplomatique. Après quelques minutes, Louis semblait avoir conquis, par sa simplicité et son naturel désarmant, l'homme politique qui ne devait plus être habitué à ce genre de relations, trop entouré de courtisans intéressés et d'ennemis embusqués. Celui-ci lui proposa de lui envoyer un chauffeur le soir même pour le convier à un dîner avec des amis proches dans un restaurant chic de Gdańsk. Ainsi ils auraient plus de temps pour converser... La grosse dame en retrait marqua sa désapprobation par un froncement de sourcils comme il n'en avait encore jamais vus, et elle ne retrouva un semblant de

sourire que lorsque Louis déclina, avec politesse, l'invitation. Magda et lui étaient en effet déjà invités pour le dîner dans la famille de celle-ci. Un repas traditionnel qu'il aurait été déplacé de déplacer, même pour un ancien président ! C'était un dîner de présentation à la famille et elle avait préparé cette rencontre depuis longtemps, stressant d'y arriver en retard à cause de cette conférence à laquelle elle n'avait pu refuser de participer. Ses oncles, tantes, cousins et cousines étaient sur leur trente-et-un pour l'occasion et il ne pouvait décemment avoir l'impolitesse de faire faux bond comme ça... Cette conférence était mal tombée. L'homme n'insista pas et les deux se séparèrent avec une vigoureuse poignée de mains avant que ce dernier ne s'éloigne, encadré de son garde du corps et de la grosse dame à la robe à fleurs, se dandinant de façon assez comique, à sa suite.

Magda lui lança ensuite : « Mais tu es fou ? On ne peut pas refuser l'invitation d'un grand homme comme ça ! ... Ça ne se fait pas quand même ! »... mais Louis répondit qu'il préférerait dîner avec sa famille et que l'idée de renoncer au *Bigos*, plat traditionnel polonais, lui était insupportable. En outre il n'avait pas emporté de costume et il aurait été plutôt mal à l'aise à ce dîner, ne se sentant pas à sa place avec ses *Reebok* aux pieds dans un grand restaurant. Déjà que le repas de famille ne le mettait pas franchement en confiance, dîner avec un président était au-dessus de ses capacités sociales. Magda sourit, un peu gênée de ce sacrifice mais flattée qu'il préférât sa famille aux fastes de la haute société. Elle lui serra le bras et ils quittèrent, soulagés, l'université dans le froid de cette fin d'après-midi, pour aller se changer à la cité universitaire et prendre un taxi pour se rendre à ce

dîner familial, qui fut finalement constitué de deux dîners successifs, avec une profusion de plats et de boissons en tous genres qui faillit le rendre malade. En effet, à la fin du premier dîner, où Louis avait déjà copieusement mangé, pensant en rester là, fut servi, une demi-heure après, un second dîner, plus difficile à apprécier... Sûrement une tradition d'accueil pour l'étranger qu'il était. Il fit toutefois bonne figure, grâce au soutien de son nouvel ami *Ki-ki*, le petit chien de la famille, planqué sous la table et qui le soulageait en secret de nombreuses bouchées... Toujours est-il qu'il fut reçu comme un roi et qu'il garderait en sa mémoire le souvenir d'une journée où il se serait senti personæ-grata... un peu trop même. *Ki-ki*, lui, en serait quitte pour une cri-crise de foie.

De ces séjours à Gdańsk et de sa relation polonaise, restent quelques photos, quelques lettres et écrits et un sous-verre de bière à l'effigie d'une pizzeria, posé sur la table du salon. Magda et Louis se séparèrent quelque temps après, lorsque le jour vint de s'engager plus avant dans la relation, ce à quoi Louis ne se sentait pas prêt. La présentation à la famille lui était presque apparue comme des fiançailles officielles, et la gentillesse, l'empressement de toutes ces personnes autour de lui l'avait mis définitivement mal à l'aise. Tout cela n'était pas pour lui.

Magda est aujourd'hui mariée à un Anglais travaillant au même *British council* de Gdańsk et a deux filles, deux jumelles. Louis ne la revit jamais mais garda le contact durant des années, pour les vœux de nouvel an et d'anniversaires, et garda aussi de doux souvenirs de ses voyages en Pologne.

Elle n'apprendra pas sa disparition... s'en doutera peut-être en ne recevant pas les vœux de Louis, dans quelques jours, avec le texto rituel qu'il avait l'habitude de lui envoyer à chaque premier de l'an. Elle pensera qu'il l'a oubliée cette année. En sera vexée peut-être.

## - VIII -

La nuit est installée sur Paris à présent. L'appartement de Louis n'a d'éclairage que le lampadaire de la rue, orange, qui épouse de ses ombres les formes étranges et les messages, tout aussi étranges, écrits sur les murs. Ces lignes, écrites de la main de Louis, apparaissent maintenant presque comme des messages de condoléances, d'auto-condoléances, retraçant des échantillons de sa vie achevée, avec ses joies, ses peines, ses bons moments et ses moins bons. Journal décousu racontant des bouts de lui. Autographes, épitaphe. Ils sont un peu comme les messages accrochés aux façades des restaurants mitraillés il y a quelques jours dans le onzième arrondissement, ou ceux scotchés sur les barrières devant le Bataclan. Messages posthumes. Messages de regrets. Louis n'est plus. Il est allongé, froid et raide, dans une salle éteinte à quelques kilomètres d'ici. Pourtant c'est lui qui a écrit toutes ces lignes, lui qui a peint ces murs, ces ombres projetées du lampadaire de la rue. Il n'est plus, mais il a été, et ces lignes en témoignent. Intactes. Une partie de son âme y est dessinée de sa main. Ce matin encore, il était dans cette pièce, sa tasse à la main. Ça sentait bon le café. Louis aimait ce moment de calme en début de journée. Il s'asseyait parfois à côté de Jean-Marie et passait sa main dans sa fourrure soyeuse et tiède, sentant le ronronnement du tendre félin sous ses doigts. Le regard lointain, songeant à ses activités de la journée, ses projets, ou bien à quelque souvenir activé à la lecture d'une ligne ou d'une autre sur le mur, ou encore

l'idée d'en écrire une nouvelle, il restait ainsi de longs moments à savourer son café, le matin, ou bien sa bière, son whisky, le soir... Louis était un rêveur. Il avait passé beaucoup de temps, au cours de sa vie, à rêver. Trop de temps sans doute. Rêver pour fuir un quotidien parfois trop banal, lorsque les journées passent et se succèdent, similaires, sans extraordinaire, et que l'on se dit que le flot des jours grossit et vous emporte sans frein dans le torrent de la vie. Petit ruisseau le matin qui semble alimenté par quelque lente fonte de glaciers invisibles, réserve de votre vie, et qui se gonfle, progressivement, sans fin jusqu'à devenir une monstrueuse rivière où l'on ne contrôle plus rien et qui vous conduit dans de grands remous et à toute vitesse à travers les jours vers la chute finale.

\*

Les ombres des fenêtres sont bien ajustées aux motifs peints sur les murs. Ça tombe pile-poil. Les lignes, dorées de mots, ou argentées, ondulent à la lumière des phares des voitures passant en contrebas et racontent en silence un peu de l'histoire de Louis, qui n'est plus. C'est tout ce qui reste de lui. Elles brillent, reflètent des sourires, des larmes, des idées... passées. Leur auteur s'est éteint aujourd'hui et semble dormir, sans reflet, sans lumière ni ombre. Un cadre photo est accroché à côté de la porte du salon. L'image en noir et blanc qui y est encadrée représente un vieil homme assis dans une église et semblant se recueillir, la tête un peu inclinée. Un peu plus loin, en arrière-plan, un autre homme fait de même, la tête encore plus inclinée. Les deux hommes, éloignés de quelques rangs de chaises, ne se connaissent apparemment pas, mais semblent partager la même douleur,

la même tristesse, la même désolation. La photo a été prise par l'entrebâillement d'une porte, presque en cachette, en catimini, à l'église Saint Séverin. Une photo volée en cet instant de recueillement, qui avait inspiré Louis. Il y avait vu, imaginé, leur mutuelle détresse. Imaginé que ces deux hommes assis sur leurs chaises respectives avaient perdu un être cher, sans doute leur femme, et trouvaient en ce lieu quelque réconfort à communier avec elle, à leur parler dans le silence de l'église, leur dire qu'ils sont toujours là, à penser à elles, qu'ils ne les oublient pas. Cette image évoquait, plus largement, la tristesse, le chagrin, la solitude, le lourd sentiment éprouvé lorsqu'on est séparé de ce qui vous est le plus cher, une femme, un ami, un amour, parti trop tôt. Parti avant. Déchirement qui ne se peut raconter, que l'on ne peut que garder pour soi, en soi. Une vie partagée avec un être aimé, qui se brise quand l'un doit s'en aller et laisser l'autre seul.

*« Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps. Ils se tiennent la main, ils ont peur de se perdre et se perdent pourtant, et l'autre reste-là, le meilleur ou le pire, le doux ou le sévère, cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en enfer... »*

Si justes mots de *Jacques Brel*. Sentiment d'une telle tristesse, mélange de refus et de fatalisme. Comment peut-on jamais se résigner à accepter d'être séparé de l'être qu'on aime, que l'on a aimé, et avec qui l'on partage, l'on a partagé, sa vie depuis tant d'années ? Comment se résoudre à l'idée qu'on ne le reverra jamais plus et que l'on doit continuer, seul, ce chemin parcouru à deux si longtemps ? Toutes ces habitudes de vie en couple, ces petits gestes au quotidien, ces

petites manies dont ils riaient parfois, se moquant l'un de l'autre, ces petits travers même... Comment accepter ça ? Comment s'allonger dans ce grand lit froid où l'autre n'est plus et où l'on ne peut plus le serrer contre soi, comme chaque nuit... Et chaque nuit qui vient désormais vous rappelle ce manque, cette chaleur perdue, ce silence effroyable.

Louis vivait seul. Il ne connaîtrait ainsi pas ça, « heureusement » s'était-il dit. Camille avait su lui éviter finalement. Il dormait ainsi, seul, depuis des années, et avait même dormi toujours seul autant qu'il s'en souviennent... mise à part la courte période qu'avait duré leur fragile idylle, mais il ne pouvait s'empêcher, lorsqu'il croisait un couple de personnes âgées, ou qu'il assistait à des obsèques, de penser à cette tristesse qui s'abattait sur celui des deux qui devait survivre à l'autre...

Il avait apposé ces quelques vers à lui à côté du cadre :

*Quand, dans le recueillement  
du silence de l'église,  
Son souvenir vous hante,  
sa mémoire vous grise,  
Quand, le regard perdu  
aux pieds froids des statues,  
Ses pas résonnent encore  
en vos chemins perdus...*

\*

Dans la pénombre de l'entrée, sont accrochées au porte manteaux du mur, au-dessus du parapluie et de la canne,

deux vestes. L'une en cuir noir un peu passé, et l'autre en toile beige. Elles sont normalement rangées dans une armoire à cette époque de l'année, mais le climat exceptionnellement doux pour ce mois de décembre permettait à Louis de les mettre encore. Le réchauffement climatique avait du bon. Il les avait portées, alternativement, les jours précédents. Il avait acheté la première pour dix livres sterling dans le marché aux puces de *Camden*, à Londres. Elle était d'occasion et imprégnée d'une vieille odeur de tabac, ce qui incommodait un peu Louis qui n'avait pas perçu ce détail lors de l'achat. Elle lui allait tellement bien, pensait-il, qu'il la mettait quand-même, malgré cette odeur de vieux fumeur qu'il n'était pas. Il avait bien, au début, essayé de la faire tremper dans de l'eau avec de la lessive, l'avait suspendue à son balcon au-dessus de la rue quelques jours, l'avait même aspergée de parfum... mais rien n'y avait fait. L'odeur de tabac froid était comme incrustée dans le vieux cuir. Au fil du temps, elle s'était tout de même un peu estompée et ne l'incommodait plus trop. L'idée que cette veste eût été portée avant lui l'avait mis un peu mal à l'aise aussi. Il s'était demandé ce qui était arrivé à son propriétaire... Était-il décédé d'un cancer du fumeur, assassiné dans une rixe entre receleurs de cartouches de *Marlboro*, ou bien l'avait-il simplement revendu pour renouveler sa garde-robe... parce qu'il avait grossi, maigri, grandi où qu'elle ne plaisait tout bonnement pas à sa nouvelle petite amie ? Louis préférait s'en tenir à une de ces dernières hypothèses : Il était devenu obèse en voulant arrêter de fumer, et puis voilà.

Lors de ses nombreux séjours à Londres, Louis se rendait toujours à ce marché aux puces de *Camden market*. Il y allait en métro, par la *northern line*. Il y avait même un jour fait un concert avec un groupe anglais dans un grand club, face à la sortie du métro, le *Underworld café*, dont il gardait un souvenir assez peu précis, ayant utilisé l'intégralité de son cachet pour boire et payer des tournées générales de bières au groupe lors de cette soirée. Il remontait ensuite *Camden High Street* en direction du marché depuis la sortie de métro, à l'angle, et s'attardait en chemin dans les boutiques punk, à regarder les rangers à clous, les manteaux improbables, importables, et croiser des jeunes gens aux coupes de cheveux multicolores et aux maquillages effrayants. Il aimait y déambuler, se perdre dans le dédale des ruelles improvisées autour des stands de fringues et de bibelots en tous genres, humer les odeurs de hot-dogs et de meubles antiques et boire un café latte assis sur une marche d'escalier au bord du canal, face aux petites écluses. *Camden Market* était à l'époque un vrai capharnaüm de boutiques et de restaurants hétéroclites et désorganisés. Pour quelques livres sterling, on pouvait y dégoter de bonnes affaires et il n'était pas rare que Louis ne rentre à Paris avec quelques kilos supplémentaires dans son sac. Souvent des objets inutiles ou des habits démodés mais originaux, des vestes en cuir... Quelques vieux disques trente-trois tours aussi, pour sa collection. Attiré par la musique dans une petite échoppe de disques, il avait ainsi un jour demandé le nom du saxophoniste qu'il entendait, découvrait, avec délice et étonnement, et avait immédiatement acheté ce disque *Somethin'else* de ce *Cannonball Adderley*. On pouvait aussi y entendre jouer *Miles Davis*, dont Louis était également grand fan. Ce jour-

là, il était resté avec le vendeur toute la durée du disque, buvant café sur café avec lui pour se réchauffer et parler Jazz.

*Natalie*, sa première petite amie, surnommée *Nana*, celle qui avait fait de lui un homme, en s'occupant hardiment de son tardif pucelage dans une chambre de *Croissy-sur-Seine*, avait habité un moment à quelques centaines de mètres de Camden et il pensait inévitablement à elle chaque fois qu'il se rendait dans ce quartier londonien. Lorsqu'il l'avait rencontré, elle n'était qu'une simple étudiante expatriée à Paris pour une année et faisait des dessins de mode à longueur de journée. Elle logeait alors dans un petit appartement que possédait son oncle au bord de la Seine. C'était une petite maison, résidence secondaire pour le tonton anglais fortuné, juste en face de celle de *Jean-Michel Jarre*, le musicien. C'est ainsi que Louis fit l'amour pour la première fois, avec du *Jean-Michel Jarre* en fond musical, sauf que c'était le *vrai* qui jouait alors...

Une fois Natalie rentrée en sa natale Angleterre, il prit plusieurs fois le car pour aller la retrouver à *Nottingham*, où elle habitait une maison en collocation avec une autre étudiante. Ils mangeaient des fish-and-ships, allaient dans les pubs du coin et se promenaient autour des lacs de la *forêt de Sherwood*, ce qui était, pour lui, le summum du romantisme à l'époque. Leur relation avait cessé lorsque Natalie était tombé amoureux du voisin et Louis en avait été très affecté sur le moment. Ce fut son premier chagrin d'amour, qui ne dura toutefois pas trop longtemps, Camille arrivant dans sa vie peu de temps après, avant de lui infliger, elle, un autre chagrin d'amour, plus sérieux, plus long, plus définitif.

Louis avait ensuite retrouvé sa *Nana*, quelques années plus tard, au hasard de la vie, et la jeune étudiante avait réussi, et était, depuis, devenue directrice d'une grande maison de mode londonienne et habitait dans le quartier chic de *Hampstead*. Leur relation avait repris quelques mois, mais, là encore, Louis ne se sentant pas près pour le grand saut, et ayant gardé au fond de lui quelque rancœur suite à l'épisode du voisin, avait renoncé à leur histoire lorsqu'il avait fallu choisir de s'engager plus avant. Il ne se voyait pas non-plus déménager à Londres pour s'y installer avec elle, comme il ne s'était pas vu non-plus s'installer à Gdańsk avec Magda. Étant d'un caractère assez direct, une battante disait-on d'elle, business woman qui n'a pas de temps à perdre en hésitations, elle lui avait un jour envoyé, par fax, une lettre de clarification lui intimant le choix, soit de rompre, soit de venir vivre à Londres avec elle dans sa maison et cesser cette relation à distance qui ne lui convenait pas. Direct pour direct, il lui avait alors répondu par un fax en retour afin de cesser la relation tout court. Revanche. Louis n'eut plus jamais de nouvelle de Natalie depuis ce jour de rupture high-tech mais low-romantisme.

Louis n'était vraiment pas très fort pour les relations amoureuses... Elles étaient toujours déséquilibrées, d'un côté ou de l'autre et ça craquait toujours, un jour ou l'autre, forcément. Faute de s'engager avec quelqu'un qu'il n'aimait pas comme il pensait le devoir, lorsque ce n'était pas lui qui était quitté, il préférait abandonner son histoire et rompre. C'était sa façon d'être honnête à lui. Il ne voulait pas promettre ou laisser espérer ce qu'il ne saurait tenir. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il était resté, depuis,

définitivement seul avec son chat dans son appartement parisien, entouré de ses disques de Jazz, de ses saxophones et entre ses murs griffonnés de souvenirs. À ne pas s'engager, dans rien, on se retrouve seul. Il aurait pu pourtant, depuis longtemps, fonder une famille dans une belle maison à colonnes dans un beau quartier de Londres, ou bien avec une jolie professeure d'anglais polonaise, mais il n'avait jamais su, pu, voulu. Il lui manquait toujours quelque chose pour combler ses attentes, nourrir sa soif de sentiments, de passion. Il n'arrivait pas, jamais, malgré ses tentatives réitérées, à retrouver ce qu'il avait une fois connu, et cela brisait le charme de ses nouvelles relations. Son grand amour l'avait aussi quitté en grande partie pour cette raison : La relation à distance avait traîné en longueur quelques années et la rencontre avec un autre homme, plus fiable, l'avait décidée à rompre avec lui pour qui son amour n'avait sans doute plus assez de force, de saveur, pour valoir la peine de continuer. Louis n'avait pas été le grand amour de Camille et, elle aussi, le moment venu, avait dû abandonner l'affaire.

Il avait, depuis, multiplié les histoires inutiles, les baisés sans saveur, sans amour, en ayant ainsi l'impression de posséder quelque revanche sur la traîtresse : Camille l'avait trompée, le trompait, avec un autre homme et c'était à son tour de la tromper s'illusionnait-il... Ce manège ridicule dura quelques années bien-qu'il se rendit vite compte que tout ceci était bien puéril et illusoire. C'était une vaine tentative d'exorcisme amoureux, et cela ne lui apportait rien de bon, sinon quelque plaisir sexuel vite passé et, au fond, toujours similaire. Cela avait au moins le mérite de lui donner l'opportunité de voyager et de découvrir d'autres

horizons, d'autres sensations. Après Camille, Louis n'avait jamais plus eu, au cours de sa vie, de relation réellement durable. Plus eu envie. Ce qu'il avait vécu comme une trahison lui avait fait perdre toute son innocence sentimentale, réduisant considérablement sa capacité à faire confiance en l'autre et écornant à jamais le romantisme, pourtant grand, qui était le sien auparavant. Il avait, certes, eu des aventures, mais sans lendemains, ou presque. Des filles d'un soir, avec qui il couchait pour en être aussitôt dégoûté et ne plus jamais désirer les revoir. D'autres duraient un peu plus longtemps, mais jamais suffisamment pour pouvoir décrocher le titre, finalement assez peu convoité, de petite amie. Quelques visages croisés, auraient parfois pu le rendre amoureux, mais la réciproque n'était hélas jamais vraie. Pas de chance. Celles avec qui il s'entendait bien sur du plus long terme, avec qui il se trouvait des points communs, devenaient logiquement des amies et perdaient de fait tout appétit sentimental. Depuis quelques années, trop vieux, dépassé, usé, il avait renoncé à l'idée, au désir même de rencontrer quelqu'un, et il poursuivait sa petite vie solitaire entouré des petites habitudes du vieux garçon qu'il était devenu. Cela lui convenait ainsi. L'amour ne lui manquait pas. Enfin c'est ce qu'il se disait. Ce qu'il disait aux autres, qui en semblaient pourtant moins convaincus que lui-même. Peu importe. Il avait ses repères, ses petites traditions de solitaire, ses petits plaisirs comme écouter un disque de Jazz en sirotant un bon whisky, prendre son saxophone quand bon lui semblait, se lever tard, ne pas faire son lit, se préparer une petite quiche lorraine ou bien aller déjeuner en ville, seul ou avec un ami, se rendre à la Fnac...

L'horloge vient de sonner dix coups. Jean-Marie n'a pas bronché. La circulation dans la rue se fait plus calme. Le silence règne, plus pesant, dans la pénombre de l'appartement. On n'entend plus que les *clings* et les *clongs* de l'horloge et le moteur du frigo qui vrombit discrètement dans la cuisine. Dedans, des boîtes tupperware avec divers plats à réchauffer, une brique de lait et un morceau de Gruyère suisse entamé. Également deux bières fraîches en attente, qui ne seront plus servies, ou que d'autres boiront, lorsque le tri aura été effectué par quelque employé inconnu chargé de faire place nette, vider cet appartement de tout son contenu hétéroclite et étrange, ses meubles sans âge avec ces poils de chats dessus... et ses papiers peints bizarres.

Sur le dessus du frigo se tient, depuis des années, une petite bouteille de sirop d'érable rapportée d'un voyage au Canada. Elle porte encore l'étiquette *Les délices de l'Érable*. Souvenir rapporté par le touriste qu'il y fut un jour, il y a bien des années.

Autre voyage. Un de plus. Louis s'était ainsi rendu tout seul au Canada, encore jeune et naïf dans sa carrière musicale, dans l'espoir de déposer des maquettes de musique pour un groupe rock avec qui il jouait alors. Il avait emporté dans son sac une vingtaine de minicassettes qu'il avait dû reproduire une à une chez lui, sur sa chaîne hi-fi, avant son départ. Il avait noté quelques adresses de maisons de production au Canada et avait décidé de parcourir *Québec* et *Montréal* dans l'espoir de décrocher un contrat pour son groupe. Ce fut sans résultat bien sûr, mais il passa un séjour

agréable, visitant les deux villes avec un but bien concret. Il y parcourut ainsi de nombreux quartiers, visita quelques monuments et y fit de jolies rencontres, de jolis souvenirs à coller, plus tard, sur le mur de ses toilettes...

## - IX -

« Partagé mon avion pour Montréal avec des équipes de cyclistes professionnels dont *Greg Lemond*. C'était assez marrant. À la descente d'avion, après avoir récupéré mon sac, je passe au guichet de la douane et on me dit : « prenez par la porte à droite s'il vous plaît... », et puis un policier me fait : « cette porte-ci, on va vous prendre en photo... » Ah bon ? En photo ? Je m'imaginais une formalité douanière quelconque pour la sécurité du pays, mais lorsque je poussai la porte, je découvris une rangée d'hôtesse très souriantes et des dizaines de caméras et de projecteurs qui s'allumèrent en se braquant sur moi, pensant que j'étais champion de cyclisme (ce qui n'est pas tout à fait faux d'ailleurs...) et puis là... en deux secondes, déception générale... tout s'éteint, les caméras pointent à nouveau leurs objectifs vers le sol et j'entends un « c'est qui c'gars là ? » qui me fait sourire ! Bon, de toute évidence, ce n'était pas pour moi ! Dommage... cette sensation d'être une star était assez agréable ! Sans doute les douaniers avaient-ils voulu faire une farce aux journalistes... ou bien était-ce à moi ? Je ne regretterai pas mon accueil à Montréal en tout cas. J'aurais au moins vécu deux secondes de gloire ! »

« Aujourd'hui, je suis allé porter une démo chez A&M Records. Une vieille femme à l'accueil a pris ma cassette et la passera à Richard pour écoute... A&M avait déménagé en plus et j'ai dû me taper mille numéros d'un boulevard/autoroute de la terne banlieue montréalaise pour

trouver la nouvelle adresse. Là-dessus je me suis rendu à une autre maison de production, toujours en banlieue et qui s'est avérée être un gros studio d'enregistrement qu'un employé zélé s'est empressé de me faire visiter avec force détails sur les formidables possibilités de ce quarante-huit pistes numérique et puis la fabuleuse acoustique de cette salle-là... et puis la kitchenette parce que bon, si on a faim... avant de comprendre que je n'étais pas celui qu'il aurait voulu que je sois. Son air dépité lorsque je lui sortis ma cassette et lui expliquai la raison de ma visite me fit bien rire en y repensant, dans la rue, en quittant les lieux.

Même infructueuses, ces démarches me font au moins bien visiter la ville... Le climat de Montréal, nettement moins froid que Québec ou l'on frisait gentiment le zéro degré, se prête plus à mes pérégrinations dans les rues... Enfin le jour, car la nuit ça caille drôlement. Ces vacances ne sont pas non-plus des plus reposantes avec ces longues marches, mais enfin ça ressemble tout de même à des vacances. Ça dépayse, Montréal et tous ses haut buildings. On se croirait presque à New York, en plus petit. Tout est à l'américaine ici, malgré les efforts des autorités québécoises pour imposer la langue française dans les moindres détails. L'ambiance y est tout de même différente. J'ai souvent mal aux jambes le soir en rentrant à mon auberge de jeunesse rue Aylmer, longue rue bordée de petits arbres, abritant une vieille bâtisse en briques rouges contrastant avec les immeubles modernes, de verre et de métal, un peu plus bas dans la rue. Je rentre donc la plupart du temps fourbu mais content de cette découverte, en solitaire, de la ville.

Le matin, je vais en général prendre mon petit-déjeuner dans un bar sur Sainte Catherine, des fois un Mac Do même, ou bien je pousse dans les vieilles rues du centre pour y chercher un café un peu plus typique. Puis, sous le frais soleil canadien, je me dirige vers le Saint Laurent, (il y a beaucoup de saints ici...) fleuve immense qui défile derrière les docks, pour respirer l'air frais de l'eau et finir de me réveiller. J'aime bien cette ville. Elle est à la fois paisible et animée, sérieuse et décontractée, moderne et ancienne. L'architecture y est très variée également. Il y a aussi de nombreux bars à musique, où je me rends, le soir, et les gens y sont sympas, faciles d'accès. Il m'est parfois, souvent, difficile de comprendre le français particulier que l'on parle ici, à cause de ce fort accent québécois, mais je me débrouille, l'alcool aidant. »

\*

« J'ai découché de mon auberge et ai passé la nuit dernière chez *Valérie*, une charmante montréalaise, mannequin d'un mètre quatre-vingt-cinq, rencontrée dans le car de retour de Québec, et qui devait se lever à 5h30 ce matin pour se rendre à son boulot à mi-temps d'hôtesse d'accueil dans une grosse société canadienne du centre de Montréal. Jolie rencontre. Douce soirée.

Histoire sans lendemain... Hélas. Mais je dois dire qu'elle me plaisait bien la Valérie, si belle, me dépassant de presque une tête, mais ça n'avait l'air de ne gêner que moi visiblement. Nous avons d'ailleurs évoqué le sujet, et elle m'avait expliqué que pour les relations amoureuses, ce n'était guère à son avantage, la taille, la beauté. Ainsi, tous les

hommes qui la draguaient étaient des beaux gars, stéréotypés, sûrs d'eux et de leur beauté, mais pas forcément ceux qu'elle attendait, qu'elle cherchait. À contrario, les hommes qui parfois pouvaient lui plaire, même plus petits, même moins beaux, n'osaient jamais l'aborder et étaient trop intimidés par son physique pour engager ou même imaginer quelque relation que ce soit avec elle, elle-même résolue à ne pas faire le premier pas, par principe... Dans ce car articulé qui nous menait de Québec à Montréal, elle était assise en face de moi et je fis donc ce premier pas, tout naturellement après quelques sourires échangés. Je faisais partie de la deuxième catégorie d'hommes que rencontrait Valérie, mais ne le savais pas encore. Le sujet du Canada, que je ne connaissais pas, pauvre touriste perdu dans le grand nord, était tout trouvé pour engager la conversation.

Les heures de tête-à-tête sur cette autoroute, à regarder défiler le paysage en se racontant nos vies, me facilitèrent grandement la tâche et passèrent en un rien de temps. À l'arrivée du car à destination, je fus donc surpris et un peu déstabilisé par sa taille lorsque nous nous levâmes de nos sièges. Assis, ce n'était pas flagrant, mais debout... waouh : comme elle était grande !... Je me hasardai tout de même à lui proposer de nous revoir lors de mon séjour si elle avait le temps... et elle me griffonna son numéro de téléphone sur un papier qu'elle déchira de son agenda. En glissant le papier dans ma poche, je me dis que le numéro devait sans doute être faux, mais que j'essaierai tout de même d'appeler. Au pire je tomberai sur un salon de coiffure ou bien sur une voix monocorde m'indiquant que le numéro n'est pas attribué... mais on ne sait jamais... Pas grand-chose à perdre, sinon

quelques centimes dans une cabine téléphonique. Lorsque j'appelai, le lendemain soir, j'entendis et reconnus sa voix au bout du fil, visiblement contente de recevoir mon appel... Le numéro n'était pas bidon.

Après une autre longue journée à parcourir Montréal en solo avec mes mini-cassettes à distribuer et ma liste d'adresses, nous nous sommes donc retrouvés, hier soir, dans un restaurant qu'elle connaissait, pour ensuite passer ensemble le reste de la soirée, allant de bars en salles de jeux, de quartiers en quartiers, se tenant la main parfois pour traverser la rue, rigolant comme des ados insouciantes, la silhouette de notre couple hétéroclite caressant les murs à notre passage et soulignant crûment notre différence de taille, pour finir avec un *dernier verre* chez elle, dans une lointaine banlieue où nous arrivâmes sans que je m'en rende compte, enveloppé dans un flou artistique très agréable, une douce brume romantique qui m'avait fait perdre toute notion de temps et sens de l'orientation... »

\*

Quelques jours plus tard : « Rentré aux premières heures du jour, j'ai dormi une bonne partie de la journée le lendemain de cette nuit avec Valérie. J'en avais besoin visiblement ! J'ai repris ensuite mes longues marches en ville, comme si de rien était, mais égayé par le souvenir de cette nuit pétillante. Plus de nouvelles de la belle. Mes tentatives pour lui téléphoner restèrent sans résultat, tombant

invariablement sur son répondeur, jusqu'à ce matin, un message téléphonique laissé à la réception de mon hôtel, me signifiant qu'elle devait « s'absenter quelques jours et que nous ne pourrions pas nous revoir comme prévu ». Le réceptionniste rajouta, en me voyant lire ses lignes, debout devant son comptoir : « elle avait l'air désolée... ». Je souris. Tu parles ! Le *boyfriend* soi-disant quitté depuis peu a dû refaire son apparition... et puis c'est tout ! Ou bien elle a eu des remords. Que m'imaginai-je ? Sortir avec un top-modèle... et puis quoi encore ? Tout ce qui s'était passé, jusqu'ici, entre nous était déjà fort improbable au départ, alors imaginer que cela se poursuive relevait juste de la science-fiction. Couillon va ! Bon, la déception reste tout de même relative, car je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler tombé amoureux, et je ne me serais pas vu entamer une relation au-delà de la durée de mon séjour ici, mais je dois dire qu'une nuit ou deux de plus dans ses draps blancs m'aurait fort bien convenu... Pas de quoi oublier Camille bien sûr, mais juste chiffonner un peu son souvenir quelques heures, comme on chiffonne une boulette de papier pour la mettre à la corbeille avant de la ressortir plus tard et essayer de l'aplanir à nouveau, pour la relire, encore.

Au bout du compte, c'est moi qui me retrouve boulette de papier que l'on jette après usage... Je souris. Un peu vexé tout de même qu'elle ne souhaite pas remettre le couvert avec moi, un peu contrarié qu'elle puisse se passer de mon corps si facilement, si vite, avec autant de détachement. J'avais assuré pourtant... C'est comme ça. Je fus l'homme d'un soir, la boulette *Kleenex* qu'on ne réutilise pas. Après tout, ça me va. Bien des garçons m'envieraient déjà d'avoir

passé une nuit, même juste une seule nuit, même juste une seule heure, avec cette beauté, cette couverture de magazine. Je n'en reviens pas moi-même d'ailleurs ! Bien des hommes me jalouseraient de l'avoir vue comme je l'ai vue, nue, sans pudeur ni manières, sous tous les angles possibles, transpirante, le visage rougi de plaisir et animée de tant de désirs pour moi, jouissant sous mes caresses, les cheveux en pagaille, les doigts crispés dans ces draps blancs emmêlés, criant sans retenue ou bien susurrant des mots indécents à mes oreilles incrédules... des aveux, des promesses à ne pas tenir, des petits mots d'amour à ne pas croire, ou bien encore des mots cochons en québécois que je ne pourrai jamais redire, faute de les avoir compris.

Réveil brutal. Me revoilà donc aujourd'hui pour une autre soirée tout seul dans cette grande ville à marcher en ne croisant que des filles petites et moches comparées à elle, repassant dans ma tête les souvenirs de l'autre soir, les bières que nous buvions en riant dans ces pubs, cette salle de jeux où nous avons claqué tout nos dollars en flippers et autres machines à sous, pour *l'fun*... Plus on perdait et plus on riait... Ses blagues, carrément douteuses pour une fille de ce standing, sa façon de me *niaiser* comme elle disait... Souvenir de notre retour, en métro, long trajet enlacés, ses paroles et ses regards amoureux, révélateurs de possibles, probables, douceurs à venir qui me stimulaient de secrètes, mais néanmoins successives, érections... Je repense à sa réponse, alors que je lui demandais, un peu perdu, ce qu'on faisait dans ce métro, après notre tournée des bars : « Ben on va chez nous tiens ! »... Nous allions *chez nous*... D'accord. Mon esprit qui se trouble, mes joues qui

rougissent et une petite érection de plus alors qu'elle m'embrassait dans le cou en souriant.

Sourire aussi au souvenir de ce petit clébard psychopathe à poils blancs frisés qui était chez elle (surprise) et qui n'arrêtait pas de sauter sur le canapé pour tenter obstinément de me léchouiller les doigts de pieds, me déconcentrant par ses chatouilles en pleins préliminaires amoureux... Ça me rappelait un des sketches du film de *Gérard Lauzier, Tranches de vie...* et me donnait furieusement envie de rire tout autant que de lui foutre un coup de pied, discret, l'air de rien... Allez ouste le roquet ! À la niche ! Contrairement à *Anémone*, dans le film, Valérie enferma finalement le toutou dans la salle de bain où était son panier et l'y laissa jusqu'au matin, où il y resta étonnamment calme et respectueux de nos activités humaines, animales. Je ne connus ainsi heureusement pas la déconvenue vexante de *Christian Clavier*.

Fin de l'aventure. Courte parenthèse. Fille trop belle pour moi donc, irréelle, à la bouche pulpeuse, à la silhouette cambrée sur laquelle tout le monde se retournait à notre passage, ravageuse inconsciente et sûre d'elle. Rencontre éphémère, amour d'un jour, d'une nuit qui m'a si vite quitté. Chiffonné. Alors je marche dans les rues larges de Montréal. Comme un rêve duquel on se réveille, étourdi, incertain de sa réalité. Je marche et je profite de ces derniers instants sur le sol canadien en me remémorant ces doux moments, un sourire aux lèvres.

Retour à Paris demain. Fin de l'aventure canadienne. Bye bye Montréal. Bye bye Valérie. »

Louis n'eût jamais plus de nouvelles de Valérie, ni d'ailleurs d'aucune des maisons de disques dans lesquelles il s'était rendu pour déposer ses cassettes de musique, mais il garda de ce séjour un agréable souvenir, celui d'une parenthèse supplémentaire sur son chemin d'oubli, fraîche et désaltérante comme une limonade, mais dont l'effet ne dure pas. Il avait chiffonné quelques images, dans son cœur. Tenté de chiffonner. Sans réel succès. Mais au moins avait-il emmagasiné de jolies visions, de douces sensations, si éphémères fussent-elles. Il avait gagné un peu de temps. Ou perdu... c'est selon. Puis il reprit le cours de sa vie parisienne, solitaire, en sa grise monotonie. Le temps passerait. La chose était sûre. Il serait patient. Il reprendrait des avions, des trains... Il marcherait encore dans des rues inconnues, sur des chemins nouveaux, pour s'éloigner pas après pas de l'absurde vacuité de sa vie, pour y emplir le silence de musique, de bruits et de vent. Oublier ses raisons de chiffonner. Oublier ses raisons de ne pas vivre... en attendant, de se rendre, une après-midi de décembre, à la Porte d'Orléans, et de regretter tout cela.

## - X -

Un téléphone portable qui sonne. Il est rangé dans un sac en plastique avec des affaires, les affaires de Louis, dans un tiroir lui aussi, numéroté. C'est son téléphone qui joue soudain une petite musique aiguë et gaie, décalée dans ce lieu morbide. Une sonnerie qui perce le silence de la pièce sans réveiller aucun de ses occupants. Il en faudrait plus. Une petite sonnerie qui insiste et puis qui abandonne, suivie d'un petit ding annonçant le dépôt d'un message sur sa boîte vocale. C'est Édouard, qui veut savoir si son ami a finalement trouvé son disque. Bon, pas grave : il rappellera plus tard. Il veut aussi lui dire que « ça ne va pas être possible pour lui de se faire le ciné dont ils ont parlé à midi, la semaine prochaine : Il doit retourner à Lille où est son ex-femme pour l'aider à déménager une commode qu'il pense récupérer... ». Ça tombe bien, Louis ne sera pas disponible non-plus.

Sur l'écran de son portable, plusieurs icônes affichent ce soir un petit numéro blanc dans un carré rouge, indiquant l'arrivée de nouvelles notifications sur certaines applications. Louis n'avait rien d'un geek, mais il avait depuis longtemps goûté aux joies du smartphone. Il utilisait toutefois assez peu ce gadget moderne, mais ne voyait pas non-plus comment il pourrait s'en passer à présent. Il s'en servait pour trouver une rue, faire une photo, enregistrer un texte et même téléphoner accessoirement. Il avait même depuis peu, créé sa propre page Facebook, convaincu par Édouard qui lui avait

énuméré les avantages multiples de posséder un tel compte et partager son quotidien virtuel avec ses proches ainsi qu'avec plein de nouveaux amis. Louis, récalcitrant au départ, s'était pris au jeu, et s'était même trouvé un surnom sur la toile : « *louis75014* ». On lui avait aussi enseigné ce qu'était un blog, et il en avait ainsi créé un, tant bien que mal, sur son ordinateur de bureau, un vieux PC en plastique beige, mais qui lui suffisait bien, délaissant un peu sa plume et son encrier d'antan. Il le regrettait parfois, se remémorant le plaisir qu'il avait eu à utiliser ce binôme d'écriture. Mais bon, il fallait vivre avec son temps, et cela avait des avantages. Plus de ratures. Plus de taches. Plus de buvard. Le parfum de l'encre lui manquait quand même un peu, tout comme le petit cliquetis de la plume sur l'encrier. Écrire lui avait été pendant si longtemps tout un cérémonial. Pas lorsqu'il était dehors bien sûr, là un bon vieux stylo bille faisait souvent l'affaire, mais à son bureau, dans le calme de son appartement parisien.

Il envisageait ce blog comme un possible prolongement virtuel du mur de son salon... en moins fouillis, en plus ordonné et rectiligne. En moins artistique. Il avait même, au départ, pensé y recopier l'intégralité de ce mur afin de lui donner ainsi plus de visibilité, mais il avait finalement renoncé. Trop de boulot. Et puis l'idée que son mur fut unique, lui plaisait bien. Mieux. À quoi bon en créer un clone sur la toile ? Si ses amis souhaitaient « aimer » ses mots, ou les commenter, il trouvait plus naturel que ce soit en direct, une bonne bière à la main, dans le salon. Alors il y écrivait peu. Il n'était pas très présent sur le net et n'en suivait pas bien les coutumes par manque d'habitude et de

motivation. Il écrivait bien, de temps à autre, quelques lignes sur ce *louis75014 point blogspot point fr* ou y postait quelques photos, mais n'avait point encore le réflexe de l'alimenter très assidûment. Sur ce point, il lui faudrait du temps pour s'améliorer, point de doute.

Édouard, après son message sur la boîte vocale, laissa à Louis un second message sur Facebook, lui écrivant à peu près mot pour mot ce qu'il lui avait dit sur son répondeur, se disant qu'il lirait peut-être ce message avant de se coucher et lui répondrait en messagerie instantanée... ce qu'il ne fit pas.

Louis s'est ainsi couché sans consulter sa boîte vocale ni sa messagerie. Il n'a rien posté non-plus sur son mur virtuel, ce soir. Il ne serait décidément jamais un Geek. Il a les yeux fermés, Louis. Il se moque des sonneries et gloussements électroniques de son téléphone. Son visage, recouvert par le plastique noir du sac mortuaire, est paisible. Il doit rêver. Encore. Ses sourcils sont légèrement froncés cependant, comme s'il éprouvait une indicible contrariété (on le serait à moins, contrarié...). Peut-être un mauvais rêve ? Est-ce que ça rêve un mort ? Est-ce que le cerveau de Louis sait toujours rêver ? Le peut-il toujours ? C'était pourtant une de ses activités principales, il y a peu de temps encore, une activité à laquelle il aimait tout particulièrement s'adonner, de jour comme de nuit, éveillé ou endormi. Il faut dire qu'il avait de l'entraînement le Louis, depuis tout petit, il rêvait. C'était le champion du monde des rêves. Le champion des heures perdues dans les limbes floues de ses souvenirs ou bien de ses projections vers le futur. Il aimait rêver comme il aimait dormir. À quelqu'un qui avait dit un jour que dormir était une perte de temps, il avait répondu

que « ce serait tellement dommage de devoir se priver du plaisir voluptueux de perdre son temps ainsi... de se glisser dans un lit pour se laisser aller au sommeil et que, personnellement s'il avait le choix à faire, il choisirait plutôt de perdre son temps... que d'en gagner en renonçant à ce délice. »

Louis a de la chance. Il va avoir ainsi tout le loisir de se laisser aller au délice à présent. Tout le loisir de perdre son temps. Perdre le temps qu'il n'a plus, comble du luxe ! Il va pouvoir en profiter. Voilà une sacrée grasse matinée qui s'annonce pour lui désormais. Une vie de grasse matinée... ou plutôt une mort de grasse matinée. C'est plus long, il est gagnant. Mais il fronce malgré cela toujours un peu les sourcils... Peut-être est-il donc revenu sur son avis ? Peut-être se dit-il qu'il perd finalement vraiment son temps à présent, à rester là sans rien faire, dans ce sac en plastique, dans ce tiroir, dans ce bâtiment éteint... Zut. Jamais content.

De temps, non, il n'en a plus désormais. Son temps est écoulé. Le grand sablier de sa vie est vide, tout le sable est en bas. Pas moyen de le retourner. Pas le choix. Il réalise soudain peut-être qu'il ne va plus être possible de rentrer chez lui à présent, de prendre le métro, de monter l'escalier. Ses forces l'ont quitté et de toutes façons il est à poil et ses clés sont enfermées dans un tiroir verrouillé. Il se dit que son chat va encore lui faire la tête, en ne se souciant guère de ses excuses. Excuses, pour une fois, valables aujourd'hui... mais qu'il ne pourra pas faire, qu'il ne fera pas, à personne. C'est peut-être aussi ce qui le gêne. Il se sent indigne. Indigne de l'attente de Jean-Marie. Indigne de ne pas répondre au coup de fil d'Édouard. Malpoli de ne pas consulter les

notifications de son smartphone, de liker le dernier post de son ami. Il est coincé là, pour de bon. Son abonnement est comme résilié. Abonnement à la vie. On lui a coupé la ligne et il ne peut plus joindre ses amis. C'est quand même un peu fort ! Alors il fronce un peu les sourcils et son sommeil n'est pas aussi tranquille et délicieux qu'il aurait voulu. En tous cas, il n'a pas l'air super content à l'idée de partir. Ça ne se passe pas vraiment comme il l'aurait souhaité... Il n'a même pas eu le temps de se préparer. Mourir, soit, il savait bien que ça allait lui arriver un jour ou l'autre, mais bon... Lui, il aurait quand-même préféré avoir une transition un peu plus douce, sans heurt... partir tranquillement quoi, d'un sommeil à l'autre, dans son lit, avec son chat contre-lui, pépère, en ayant été un peu préparé à la chose... Au lieu de ça il a été transpercé par la mort en pleine rue, en plein jour, devant tout le monde. La honte. En plus ça fait super mal...

Peut-être est-ce d'ailleurs un restant de cette douleur qui lui fait froncer encore un peu les sourcils en ce moment ? Putain de crampe... Elle met du temps à partir. Quand il était vivant et qu'il souffrait de quelque chose, il essayait de détourner son attention, ses pensées, de la douleur. À son esprit venait ainsi Camille, une douleur en chassant une autre, ou un voyage, ou les deux. Où alors il se servait une bière, un whisky. Mettait un disque. Et ça passait. Ça passe toujours.

Dans le silence et le noir de sa mort récente, comment arriverait-il à détourner sa nouvelle douleur ? Elle a l'air d'être installée pour durer un brin. Alors il doit se forcer... focaliser ses pensées ailleurs, quelque part dans les souvenirs de cette vie qu'il n'a plus, cette longue parenthèse de

conscience qu'il quitte aujourd'hui. Il arpente sans doute les rues de Paris, les escaliers du Sacré-cœur, la butte Montmartre, Pigalle. Il faut se concentrer, absolument. Il s'agit de l'éternité là !... il ne peut pas supporter ça aussi longtemps quand-même... Alors il songe à son quartier de Montparnasse, descend la rue de Rennes, flâne dans le quartier latin. D'une aile invisible il plane vers la Gare du Nord, contemple les trains alignés sur leurs quais comme des vaches à une étable. Il se revoit dans *l'Eurostar* qu'il avait pris pour aller à Londres, et que c'était tout de même plus pratique que le car et le ferry auxquels il était habitué, avant. Il repense à Nana, à Elaine, à Flor, ses londoniennes... et aux autres... rencontres de voyages... à toutes ces femmes, légères, qui avaient traversé sa vie un jour... enfin toutes celles dont il peut se souvenir encore grâce aux traces qu'il en a laissées sur ses cahiers. Elles apparaissent à lui comme lorsqu'il les avait rencontrées alors : Jeunes, belles, amoureuses. D'un bond, en pensées, il saute de Londres à Montréal, puis à la Nouvelle-Orléans, à New York, puis revient à Paris. C'est pratique pour ça la mort, on passe d'un coin à l'autre du monde en un rien de temps. Passé, présent, peu importe. Plus rien n'est impossible. Il suffit d'y penser, et hop, on y est ! C'est facile, rapide. Mais bon, petit bémol : on est mort quand même. C'est le seul point noir. Sacré point. Point final. On ne peut plus interagir sur le réel, comme lorsqu'on était en vie. Tout semble transparent, comme le vent. Rien n'a de prise. De cette vie passée, ne reste plus que l'émotion et les souvenirs qu'elle brasse en se libérant.

En rouvrant hier le couvercle de cette boîte retrouvée par hasard, s'étaient échappées mille images de sa Camille

perdue qui avaient envahi soudain son esprit, ravivant toute une partie de sa mémoire en sommeil. Engourdie par les années. Tout le passé revenait d'un coup. Des vagues de couleurs, de parfums, de sons... Des sensations, des frissons, des douleurs, des douceurs... le tout mélangé dans un anarchique déferlement d'émotion et de nostalgie amoureuse qui l'enveloppait de tourbillons silencieux mais puissants. Il avait relu quelques lettres d'elle, avait retrouvé son écriture, si impatientement espérée, attendue, à l'époque, et presque retrouvé cette unique sensation de joie à lire son nom et son adresse écrits de sa main à elle, pour lui. Étrange sentiment. Tant de mots, qu'elle avait, elle aussi, écrits, pensés, ressentis... et, pour finir, oubliés. Son cœur avait frissonné, avait battu plus fort ce matin, avant de ne plus battre du tout, cette après-midi. Qu'était-elle devenue ? Où était-elle à présent ? L'idée même de tenter de la retrouver lui avait traversé l'esprit un instant. Envie de la revoir. Envie de lui écrire à nouveau. Folie. Envie fugace. Envie à vite effacer de ses pensées. Lutter contre cette idée saugrenue. Envie pourtant tenace. Ressentir à nouveau ce lien ténu avec sa Camille, auquel il n'avait sans doute jamais cessé de croire malgré toute l'évidence de son irréalité. De son irréalisme. Alors c'est peut-être pour ça qu'il fronce les sourcils Louis. Il ne pourra plus jamais écrire à son aimée d'antan, son aimée de toujours. Il ne la reverra pas non-plus. Jamais. C'est définitif à présent. Le lien va se briser pour de bon. Il ne peut plus rien y faire. Il est coincé là, dans cette mort imprévue, comme dans le wagon d'un train en partance. Coincé derrière sa vitre close à regarder s'éloigner la vie et tous les rêves qu'il avait encore. Coincé pour toujours.

La boîte en plastique contient tant de notes de voyages. Dans de fiches journalières relatant son chemin passé. Peut-être certaines, ainsi remémorées par leur récente relecture, mélangées aux lettres de Camille, lui reviennent-elles en ce sombre et silencieux instant... et font divaguer son esprit moribond dans un passé fougueux de jeunesse soudainement retrouvée. Esprit, impalpable, qui glisse lentement hors de lui, qui fond comme la cire d'une bougie... aussi doucement que son attaque a été brutale. Pensées qui se liquéfient, s'évaporent dans le noir, doucement, en silence. Peut-être défilent des visages, des paysages, des sons, des sentiments, des lieux... Peut-être se retrouve-t-il enfin à marcher avec elle, amoureuse qui ne l'aurait jamais quitté, se promenant tous deux insouciant sur un joli et sauvage sentier aux blanches roches calcaires sous le bleu du ciel de Provence... comme si de rien n'était, à écouter le chant des cigales, humer les parfums de garrigue et écouter le rire gai de son aimée, caresser tendrement ses cheveux bouclés, embrasser ses lèvres légères et douces, comme si la vie ne les avait jamais séparés.

Peut-être est-il à Londres, à payer des bières à ses compagnons musiciens, s'étourdir de *Guinness*... ou bien dans ce temple coincé dans la jungle Thaïlandaise à s'entretenir avec le moine à tête de tueur... se promener dans le bois tropical, se baigner dans son *spa* naturel entre les roches à regarder les arbres... ou bien à Gdańsk, à s'entretenir politique avec un ex-président ou bien s'empiffrer de *Bigos* avec son angoissante belle-famille?... Peut-être retourne-t-il à Montréal chez une mannequin

québécoise à la plastique de rêve, à la Nouvelle-Orléans chez une danseuse érotique... ou encore à New York, compagnon de lui-même, déambulant au gré des rues de son cahier datant de plus de vingt ans, relu hier, dont les images rafraîchies et lumineuses repassent en noir et blanc, tel un vieux film, sur l'écran de ses paupières closes, les sourcils froncés, en cet obscur moment ?...

Qui peut dire où il est à présent ? Qui peut raconter son nouveau voyage ? Pas lui. Pas cette fois. Écrire, il ne peut plus. L'encrier, la plume lui sont à tous jamais interdits, hors d'accès. Le stylo bille et les blocs-notes sont rangés. Le PC est éteint. Se lever, marcher, s'asseoir à son bureau, vivre... il ne peut plus. Attraper son téléphone, appeler Édouard pour lui raconter sa mésaventure du jour, c'est râpé. Prendre Jean-Marie dans ses bras et plonger le nez dans sa fourrure, sentir son ronronnement chaud contre lui, c'est fini. Il est coincé Louis, pour de bon, sur sa table en métal froid, dans son sac à fermeture Éclair.

Se déplacer, marcher, voyager dans le monde, il ne le peut plus. Mais voyager au gré des souvenirs qui restent encore connectés aux neurones dans la chimie de son cerveau, ça, peut-être le peut-il encore... encore un peu... une dernière fois, avant que tout ne se désagrège pour de bon dans sa chair inerte. Avant que la chaleur ne disparaisse de ses organes devenus inutiles. Avant que la fonte des molécules, la déliquescence de son corps au rebut ne le lui permette plus.

Alors il doit s'accrocher le Louis, à ces dernières images qui flottent entre sa vie et sa mort. Peut-être se promène-t-il

donc encore un peu en songe dans les rues de New York, au fil de ces pages relues si récemment... Peut-être se remémore-t-il, dans sa chair refroidissant, ses quelques journées passées, il y a bien longtemps, perdu dans cette mégapole américaine au charme contrasté, à la fois effrayante et attirante... flânant au pied des hauts buildings, à l'ombre des gratte-ciels étourdissants de Manhattan, dans sa fuite éperdue, son interminable voyage...

Un autre de ses voyages, une autre de ses escapades hors de son train-train de chagrin. Hors de lui... Une autre tentative. Un autre bout de lui, pièce de ce puzzle éclaté ce jour avec sa fatale chute. Bout de sa vie. Bout de sa mémoire. Il avait relu ces autres feuilles, ce matin, à sa table de cuisine, avant de finalement tout ranger dans la boîte... la grande boîte en plastique avec les autres pièces de son puzzle:

## - XI -

« New York, 22h45 - Retrouvées donc mes errances dans la *Big apple*... ville immense qui tient son surnom de grosse pomme du temps où les musiciens qui montaient à New York pour tenter leur chance et découvraient la ville, avaient pour première expression à la bouche, pour exprimer leur sentiment : *the big apple* qui équivaut en français à : *les boules* !... Errances reprises donc... au pays des errances. Errances déjà racontées en d'autres lettres, envoyées ou non... Traîner mes frusques et mes frasques d'amour en d'infinies balades où jamais je ne réussis à me perdre complètement. Rues rectilignes et interminables et sales et défoncées où bondissent des meutes de taxis jaunes et colériques. Le *Broadway* bruyant que je descends jusqu'à *Battery Park* où je repose mes pieds en m'asseyant sur un banc, toujours le même, pour regarder, au loin, la statue de la Liberté... Statue qui semble faire au revoir à un imaginaire bateau s'éloignant au large. Je me dis en souriant que c'est un peu mon image : Moi qui regarde au loin aussi et fait mes adieux à mes rêves qui s'en vont, tranquillement, à travers l'océan de la vie.

Liberté. Je marche le long de l'*Hudson river*, regarde les bateaux, les ponts. Je traverse celui, majestueux de *Brooklyn*, mélange harmonieux de métal et de bois. Immense. Rien que la traversée me prend un bon bout de temps. Je marche le nez en l'air, surplombé de câbles tendus où siffle le vent. Le pont est magnifique. Arrivé tout au bout, sur l'autre rive, je

traverse un peu au hasard quelques ruelles sombres où sont installés des clochards, des junkies. Je me dis, en pestant intérieurement, que ce n'est pas très bien indiqué quand-même. Je veux juste aller au bord de l'eau moi, juste au bout du pont, c'est pourtant pas trop demander... et on est forcé de faire un grand contour par ces rues glauques et dégoulinantes pour y arriver. Finalement, m'extirpant de cette faune hostile, je trouve l'issue vers la rivière et je descends m'y asseoir un moment et jouer un peu de saxo. Je pose celui-ci contre la balustrade et prend une photo. C'est joli. Les courbes de l'instrument se marient bien avec les lignes droites de la baie. Le soleil brille et se reflète dans mon vieux saxo alto. Je repense à ces clochards londoniens qui avaient loué mes services, un jour, au bord de la Tamise. Je me dis que ceux d'ici sont nettement moins joviaux et amicaux. Au moins me laissent-ils tranquille. Je joue donc seul. C'est pas plus mal. Mais ça craint quand-même ce coin... Je ne me sens pas bien à l'aise. On me regarde d'un sale œil. Je décide de ne pas m'éterniser et reprends ma traversée en sens inverse, direction Manhattan après avoir zigzagué rapidement entre les cartons et les caddies de la population locale.

Retrouvées donc les ruelles d'une autre époque de ce *Greenwich Village* avec ses terrasses de café, ses vendeurs de hot-dogs ambulants qui exhalent à tous les coins de rues de délicieux fumets de saucisses grillées ; fumerolles qui grimpent en ondulant le long de ces façades en briques rouges, escaliers extérieurs surplombant de petits arbres verdoyants et perdus au cœur de cette immense forêt de béton et de verre encerclant le village... Ruelles ombragées où je marche de mon pas toujours aussi mélancolique. Petits

escaliers de pierre aux perrons des maisons et sur lesquels je m'assieds encore pour me reposer à nouveau de mes centaines de kilomètres parcourus depuis mon arrivée, de trottoirs en trottoirs, de quartiers en quartiers. Ruelles longues et jolies de ce quartier-ci, pôle du petit monde artistique et de l'intelligentsia new-yorkaise... Ruelles qui se croisent et s'entrecroisent un peu n'importe comment, pied-de-nez au quadrillage numérotage du grand *Manhattan*. Ruelles à l'échelle un peu plus humaine. Petite ville dans la ville, où j'aime à me perdre des heures durant, entre la sixième et la septième avenue... traverser *Washington square* avec ses troubadours hippies jouant de la guitare et côtoyant des dealers de crack... et surtout découvrir dans l'ombre des rues de l'autre côté, ces petits magasins sans âge où l'on trouve des disques des années quarante... ou bien, comme celui près de *Bleecker street* au mur duquel sont alignés une collection impressionnante de saxophones, et dans lequel j'ai passé une bonne heure à discuter musique avec le patron et lui traduire d'allemand en anglais une inscription gravée sur un fauteuil en bois dans son arrière-boutique ! Une heure à parler d'autres choses que d'elle... à penser à autre chose qu'à elle... malgré ce vague reflet où scintillait son visage sur le mur de cuivres... et j'ai remercié le bonhomme pour ce presque bon moment, et je suis ressorti marcher, me rendre vers d'autres bons moments, me rendre à ce rendez-vous avec cette jeune new-yorkaise rencontrée à ma descente d'avion dans le car m'emmenant de *Kennedy airport* à *Port Authority*, dans Manhattan. Jeune américaine avec qui j'ai dîné en lui racontant ma vie devant un vrai hamburger américain et, plus tard encore et dans un autre café, devant deux grosses ice-creams... Jeune et jolie fille avec qui je me

suis baladé encore, à la découverte de nouveaux pubs, à la découverte de nouveaux moments dans l'ailleurs. Voilà gentille et longue soirée à oublier encore. Enfin, essayer... Puis j'ai pris le métro jusqu'à la 42<sup>e</sup> rue et suis rentré, fourbu mais content de cette douce soirée amicale et légère... suis rentré, seul. Sur le quai du métro, alors que j'attendais cette rame qui semblait ne jamais devoir arriver, un homme noir jouait avec une bassine en fer, un manche à balais, le tout relié par une ficelle... jouait une sorte de basse pour s'accompagner et chantait d'une voix un peu éraillée, mais très belle : « *Everybody love somebody sometime...* » Cela résonnait dans toute la station et cela résonne encore dans ma tête en ce moment. Cette mélodie, et ces paroles surtout ! Lui ai souri et donné un billet de cinq dollars. Il m'a remercié en me tendant une feuille de papier rouge avec sa photo comme publicité... *Jay Bailey & friends, Musical revue.*

Et me voilà, sur la terrasse de cet *hôtel Carter, 250 West, 43<sup>rd</sup> street*, à contempler de mon vingt-quatrième étage cette ville dans la nuit... Les rues tout en bas d'où montent klaxons et sirènes et brouhahas ininterrompus, comme il y a trois ans ou presque, lorsque j'y étais venu. Mêmes circonstances, même endroit, même vue, mêmes taxis jaunes petites fourmis folles... et moi qui pense à toi... me laisse encore aller à penser à toi du haut de mon balcon dominateur, New York à mes pieds... et je pense que tu ne penses pas à moi... J'ai froid. Je ne dois plus penser à ça. Tu es loin. Ici, c'est une autre vie. Je suis là pour ça en plus. J'ai fui Paris pour cette raison : Ne plus penser à toi... être loin. Face à moi, de l'autre côté de la rue, un building sur le toit

duquel trône un grand *M* lumineux et tout rouge, avec écrit en plus petit et en dessous : *Hotel...* et alors mon esprit torturé et tortueux y décèle encore un signe : Je vois ce *M* et j'entends : « aime »... « aime-la, continue de l'aimer... » et je brode, et je me répète « aime »... « aime »... et j'aime, j'aime... je t'*M*... Peut-être ne vaux-tu pas la peine que je t'aime autant, mais je t'aime ! c'est comme ça. Il va me falloir du temps, plus peut-être... et des moments comme ce soir il en faudra tellement... oui, tellement pour espérer oublier ton inoubliable souvenir... Bon, je suis là pour ça. L'aventure américaine. Me sentir perdu, sans repères. Respirer à pleins poumons cette odeur toute particulière qui émane de cette ville, de ce continent...

Insouciante déambulation. Parcours qui se décide et se dessine sans préméditation... au gré de mes humeurs, du climat, des gens que je rencontre, des gens que je ne rencontre pas... Plaisir trouble de me sentir perdu à des milliers de kilomètres de mes repères et de mes marques, des gens qui pourraient me protéger, me rassurer. Me sentir seul, vraiment tout seul. Nécessité de me débrouiller et occuper ainsi mon esprit... concrètement, pratiquement, logiquement. Le dévier de sa léthargique mélancolie et laisser moins de place aux songes si c'est possible. Ville, parfois hostile à certaines heures du jour ou à la nuit tombée, où je ne puis plus me permettre de penser à autrui qu'à moi tout seul, qu'à mes basses préoccupations matérielles comme de trouver un endroit où dormir dans cette jungle où l'avion m'a parachuté, où il faut me frayer un chemin, me dégoter un endroit sûr... un lieu pour quelques nuits où poser mon sac et garer mon traîneau de rêves... Ainsi sont les villes

américaines. J'en ai testé de nombreuses et celle-ci ne déroge pas à la règle : il ne fait pas bon traîner dans certaines rues sans savoir où l'on va. J'occupe donc mon temps de la sorte. Tourner mon esprit vers l'extérieur et non-plus vers l'intérieur. Le tourner vers du concret, du nouveau, du neuf. Du réel.

Je sors avec *Linda*, la jeune new-yorkaise, d'origine italienne, rencontrée dans le car à mon arrivée à New York. Jolie brune aux cheveux noirs, assez courts. Hier, je suis allé la retrouver à la cathédrale *Saint-Patrick* en plein cœur de Manhattan, où elle travaille comme secrétaire, à l'administration. Visite de l'édifice, recueilli, en attendant l'heure de sa fin de service... Le bâtiment, qui date du dix-neuvième siècle seulement, ne paraît pas bien grand vu de dehors, au pied de ces tours gigantesques qui le surplombent, mais l'intérieur est majestueux, avec ses grandes arches gothiques. Elle me fit ensuite la surprise de m'emmener chez elle où elle vit en colocation avec un ami, jeune musicien qui galère un peu pour s'en sortir. Il n'est pas là, mais elle me montre sa chambre où sont entassés divers instruments de musique, une batterie et des flight-cases avec inscrit dessus PLW. « C'est à *Pharell*, mon coloc. Il est batteur. Ne fais pas attention au foutoir... ». Ok. Nous allons ensuite dans la cuisine et elle m'installe une jolie table avec une bougie en me préparant un plat de pâtes italiennes avec une bouteille de Chianti « qu'elle a acheté spécialement pour l'occasion » me dit-elle. Elle est fière de ses origines italiennes et les met en avant dès qu'elle peut ! C'est mignon. Elle a voulu me faire plaisir, et c'est réussi. Elle me propose ensuite de sortir à une soirée organisée chez

une amie japonaise dans un quartier huppé de Manhattan. Je lui dis que je ne suis pas assez bien habillé pour ce genre de soirée, mais elle dit que « ce n'est pas grave parce que je suis français... ça passera ! » Nous allons donc à cette soirée, mais je ne m'y sens pas à l'aise, pas à ma place. C'est à la fois guindé et artiste. Un peu snob quoi. Les invités semblent jouer un jeu codé de gestes, de paroles, de rires. Surfait. Ça fait un peu faux, *too much*. Ambiance élite artistique hypocrite comme je n'aime pas. Mais bon, j'essaie de faire bonne figure. Il y a beaucoup de monde et Linda m'a délaissé un peu pour parler à des connaissances. J'erre donc, l'âme en peine, avec ma coupe de Champagne, au milieu des invités, souriant de-ci de-là aux convives colorés qui répondent à mes sourires, ou non. Je ne suis, en effet, pas habillé pour la circonstance. Un vrai plouc. Tant-pis. Je regarde la déco, les photos encadrées sur les murs. Certaines sont très belles, artistiques. D'autres moins. Il y a même des disques d'or. Ça m'intéresse. Je n'en ai jamais vu de près ! Là, il y en a plusieurs. La maîtresse de maison, une femme d'un certain âge, japonaise, passe à mes côtés. Elle s'arrête, me voyant scruter sa collection de cadres, son *hall of fame* intrigant. Elle est gentille, un peu bizarre, le regard à la fois perçant et planant, mais gentille. Elle me donne des détails sur certaines photos, pointant du doigt des cadres, des visages. On l'y reconnaît d'ailleurs souvent à côté de gens célèbres. Très célèbres. Elle a l'air de bien connaître tous ces personnages. Elle me demande ce que je fais dans la vie. Je réponds d'un ton fier et un peu ridicule que je suis saxophoniste, ce qui semble la laisser de marbre. « *Good !* », me dit-elle. « *Enjoy the party* »... puis elle repart, la démarche lente, aussi nonchalamment qu'elle est arrivée vers

moi, accueillir un nouvel arrivant. Je finis ma coupe de Champagne et la pose sur le rebord d'une fenêtre. Il fait chaud. Je réalise où je suis. Qui elle était. Merde. Quand même ! Je dois être un peu ivre, car j'ai l'impression que tout cela est irréel. Je me demande ce que je fais là, zombie de cocktail mondain. Linda me rejoint, souriante. Me demande si « je m'amuse »... Je lui dis que « je suis crevé et que je préfère rentrer ». Elle comprend et me raccompagne au-dehors. Nous traversons le hall, une grande grille noire en fer forgé et sortons de cet immense building surplombant *Central park*. Elle hèle pour moi un taxi jaune au coin de la rue où je m'engouffre, vanné. Nous nous reverrons demain. Les rues défilent, comme irréelles aussi à travers les fenêtres du taxi. Drôle de soirée. Drôle de rencontres. Je souris derrière ma vitre de taxi. Merde. J'ai passé la soirée chez un *Beatles!*»

Aujourd'hui. « Nous nous retrouvons donc à *Times square*. Nous marchons dans Manhattan, rions. Linda est une artiste. Elle fait du théâtre et connaît ainsi quelques acteurs et musiciens à Manhattan. Elle est intégrée à ce microcosme artistique new-yorkais comme j'ai pu m'en rendre compte hier. Mais elle est différente. Elle n'est pas maniérée et n'essaye pas seulement de paraître. Elle est simple et nature. Ça me plaît. Avec elle, je me sens à l'aise. Elle m'emmène voir sa petite troupe théâtrale qui donne une représentation dans une modeste école de théâtre au quatrième étage d'un immeuble de la 21e rue, puis me guide à travers *Little Italy* où nous nous arrêtons pour dîner à une terrasse. En quittant le restaurant, nos mains se joignent. Elle part téléphoner dans une cabine au coin de la rue pour

décommander des amis que nous devons retrouver plus tard dans une boîte de l'*Upper west side*... Elle semble si heureuse d'avoir une soirée en amoureux... Elle est toute excitée. C'est mignon. Je ne vais pas lui gâcher son plaisir. En plus, l'idée de me retrouver dans un contexte similaire à celui d'hier soir ne m'enchantait guère. C'est un soulagement cette soirée, seuls, au calme. On se balade ensuite dans le Village... Le calme ne dure pas. On fait la tournée des pubs. Bières, verres qui s'entrechoquent... boulettes de billets de un dollar qui roulent sur des comptoirs inondés... rires... brume irréaliste... lumières jaunâtres... fumée... elle contre moi... Ses yeux tendres qui me regardent. Je pense à Camille et je serre Linda. Pathétique. Notre soirée en amoureux est finalement assez mouvementée et ponctuée de multiples rencontres avec divers de ses amis dans tous ces bars qu'elle aime me faire découvrir. Je me dis qu'on aurait tout aussi bien pu aller à sa soirée mondaine, cela n'aurait pas été moins agité... Mais bon, c'est quand-même moins guindé qu'hier.

Nous quittons finalement notre dernier pub pour déambuler lentement et en zigzag, étourdis du bruit des pubs et des diverses boissons, dans les petites ruelles désertes de Greenwich village. Étourdis, mais enfin seuls. Ce silence retrouvé, ce calme, en est d'autant plus appréciable. Je pense à Paris, furtivement. C'est tellement différent ici. Je suis comme dans une bulle, comme derrière un écran... et pourtant je suis là, je peux toucher ces murs, sentir ces odeurs de Manhattan la nuit, écouter la musique de la ville. Je suis comme dans un film de *Woody Allen*, marchant dans ces rues à l'ambiance si particulière... On dirait un décor de cinéma. Un peu plus loin, nous nous asseyons sur un petit

escalier extérieur dans la cour pavée d'un immeuble avec un petit jardin et un unique lampadaire au milieu pour y voir. Romantique. Woody Allen n'aurait pas fait mieux. Il manque juste un petit fond musical. « Nous y voilà tout de même à notre moment en amoureux » me dis-je... Personne à l'horizon. Même pas toi. Je veux ne plus penser à rien. Silence. On ne dit plus rien. On s'embrasse. Elle se fait tendre, vient sur moi, plonge sa bouche dans ma bouche alors que ses mains, curieuses, se faufilent le long de moi... C'est une nuit d'été sur New York... il fait chaud... on est un peu pompettes et, sur cet escalier, dans l'obscurité relative et le silence de cette cour juste troublé par nos coquins soupirs, nous faisons l'amour, doucement, lentement, goulûment... Je sens son parfum, son goût, la chaleur humide de son sexe qui avale le mien. Le temps s'arrête. Il n'y a plus que le parfum de son cou, sa tendre chaleur et le brouhaha new-yorkais en arrière fond. Au bout d'un moment, un chat passe près de nous, s'assied à nos pieds. Nous sommes tous deux attendris par ce pauvre minou noctambule, tout maigre. Il semble nous cligner de l'œil, à moins qu'il ne soit borgne ? Nous le caressons... puis, assis l'un contre l'autre, nous restons sans parler à le regarder s'éloigner sur le trottoir, dans la nuit. Il est tard. Un long moment s'écoule, dans le silence de la cour sombre. Une larme coule sur la joue de Linda. Une ombre dans son regard. Elle me sourit. « Juste quand tu t'en vas » me dit-elle...

C'est en effet ma dernière nuit ici. Nous quittons finalement la cour et notre escalier, à regrets, croisons un type qui rentre chez lui en tirant une grosse contrebasse sur roulettes, et montons dans un taxi surgi de nulle part, entre

deux fumerolles s'échappant de la chaussée. Elle aimerait que je vienne chez elle. Je décline. Ce ne serait pas raisonnable. Ma raison a repris le dessus. J'ai fait ma petite affaire et, comme avec les autres, j'ai envie d'être seul à présent. Dégouté, de moi, d'elle. Je me déteste de ressentir ça. Je voudrais pouvoir seulement garder le souvenir magique de ces moments, dans notre cour, dans notre film de Woody Allen. Retenir cette soirée romantique avec elle, c'est tout. Juste ça. Oublier le sexe. Trop tard. c'est consommé. Elle baisse les yeux et me griffonne son adresse pour que je lui écrive, que l'on reste en contact, que l'on se revoie un jour... peut-être... Je l'embrasse une dernière fois et sors du taxi au coin de la 43e rue et de la 8e avenue. Immobile, je regarde le taxi s'éloigner avec elle dedans, qui ne se retourne pas. Voilà, douce soirée qui s'achève. Elle était mignonne et douce, charmante. C'était bon ces moments avec elle. Mais je ne la reverrai pas... Je le sais. Et me revoilà seul, comme si rien ne s'était passé, ou presque, encore dans ma brume... un peu triste soudain. Parenthèse refermée sur cette courte amourette nocturne... Je remonte à mon hôtel mais, finalement, arrivé à la porte de ma chambre, pas envie de dormir... Je retourne dans le long couloir vers l'ascenseur, presse sur le bouton du rez-de-chaussée, me regarde dans le miroir pendant vingt-quatre étages, traverse le hall d'entrée et me retrouve dans cette rue louche aux odeurs de poubelles...

Reprise d'une de ces sempiternelles randonnées citadines... Le jour commence à pointer au-dessus des grands hôtels de luxe qui trônent au bord de Central Park, là même où j'étais hier. Décidément. Le Dakota Building est éteint. Il

dort. Je passe devant les grandes portes en verre des hôtels, gardées par des portiers en uniformes qui terminent leur nuit, fatigués. Je m'assieds sur le rebord d'un trottoir, appuyé contre un feu rouge, inutile à cette heure sur cette avenue déserte et reste là un moment. Dix minutes rouges, puis vertes, oranges, rouges... puis vertes... avant de rentrer pour de bon à mon hôtel, à pied... dormir quelques heures avant de prendre mon avion... et retraverser l'océan Atlantique comme je traverse ma vie, de haut, sans m'arrêter, en regardant le paysage défilé à travers le hublot. Un voyage sans escales, ou alors de toutes petites, que je fais sans trop m'attarder, sans trop y prêter attention. Sans jamais me poser vraiment, me reposer, m'attacher. Sans doute ai-je tort, car la vie réside au bout du compte dans ses escales, au quotidien... dans les arrêts que l'on s'impose, les pauses que l'on s'octroie au vol vertigineux. Le mouvement, la fuite, n'est juste qu'une illusion de vie. Fuir c'est s'oublier, oublier l'essence même de la vie, et passer à côté de l'essentiel. Ce qui importe vraiment c'est le voyage, pas la destination. La destination finale de toute vie, c'est la mort. Ce n'est pas à elle que je veux penser. Viendra bien assez tôt le moment où il faudra attacher sa ceinture pour l'atterrissage... l'escale ultime, arrivé à destination. En attendant ce jour, je veux juste essayer de vivre pleinement toutes ces escales miraculeuses que j'ai la chance de faire au cours de ce merveilleux voyage. Les écrire sur des feuilles comme celle-ci, me donne la sensation de les ancrer un peu dans le réel, de leur donner la chance de se prolonger un peu au-delà de ce présent qui meurt à chaque instant, ce présent qui ne peut durer et devient passé à la seconde où il apparaît. Les faire durer au-delà de moi. Cartes

postales d'un voyage au long cours. Cartes que je me poste à moi-même et que je recevrai, un jour, peut-être... »

## - XII -

Repense-t-il donc à ce voyage, Louis, les yeux fermés dans son grand sac noir, dans son grand tiroir noir ?... Songe-t-il à tous ces voyages effectués à la lumière de sa vie, tous ces visages qui lui ont souri, un jour, une fois... Ces mains, tendues... tenues, au cours de ces balades amoureuses le long de rues étrangères, traversant des quartiers inconnus, mains tendres et jointes se balançant, gaies, sous le soleil des chemins de campagne aussi... aux sables des plages d'Amérique ou des glaces de Pologne. Probablement. Il revoit ses amours, ses amis, ses compagnons de route, de fortune et d'infortunes... Joies et galères, bonheurs et chagrins... Il revoit tout. Ne dit-on pas que toute la vie défile au moment de la mort ?... et la vie de Louis a défilé si vite, si vite : Un claquement de doigts et toc, c'était fini ! Fin du voyage. Atterrissage... ou plutôt crash dans son cas, vu son inélégante chute sur le bitume.

Peut-être est-ce pour ça qu'il fronce les sourcils imperceptiblement ce soir : Dans son obscurité, les yeux, pour toujours, fermés, il se souvient de son enfance, de sa jeunesse, de ses concerts, de son boulot sans intérêt pour assurer le quotidien, lorsque la musique n'assurait pas assez ou qu'il n'avait pas envie de jouer... Tout se rembobine en accéléré. Il revoit le visage de sa maman déclamant des poèmes, de sa grand-mère avec ses pendules, d'Édouard, son ami fidèle avec ses femmes d'un soir, infidèle... de son adjudant alcoolique, pendant son service militaire, qui

estimait que souiller un *Ricard* avec de l'eau était une honte, un sacrilège... Il revit les voyages, les aéroports, les trains, les métros, les traversées en Ferry... C'est comme s'il dormait, comme s'il rêvait. Il voit Jean-Marie qui court dans un pré, heureux, si heureux... qui saute entre les hautes herbes, qui se prépare à bondir sur quelque terrible adversaire où proie terrifiante... petit lézard... Il entend la voix de sa mère chantant une chanson populaire, l'air joyeux et fière de son effet sur l'auditoire et sa sensation à lui, enfant, gêné de la voir ainsi se donner en spectacle... Il entend la toux de sa grand-mère, malade, qui le regardait de ses yeux bienveillants et las, le cliquetis de la clé dans ses pendules. Le visage d'Édouard, l'air moqueur et ironique, le toise encore une fois et ça l'énerve... Il ne sait pas de quoi, mais il sait que Édouard à raison de se moquer de lui. Édouard avait toujours raison. Là, il rigole, une femme à son bras, comme d'habitude. Camille et Natalie et Magda et Linda et toute une ribambelle de jolies filles, et de moins jolies, se tiennent la main et dansent, en riant, la farandole des souvenirs à la mémoire de Louis, qui s'éloigne, toujours impuissant à retenir la vie, à se cramponner à la terre. Des saxos flottent dans l'air et tournoient doucement comme en apesanteur au-dessus d'une prairie verte. Ils brillent au soleil couchant de sa vie. Le soprano, droit comme un *i* tourne autour de l'alto, son vieil alto argenté, en une valse aérienne, tandis que le ténor et le baryton se chamaillent pour une histoire de clé, le plus gros affirmant « qu'être en mi-bémol était autrement plus classe que son si bémol pourri... », et l'autre répondant « qu'au moins, lui, il avait eu une carrière, môssieur... et toc ! Prends ça dans ton pavillon ! ». On entend de la musique, *Billy Joel* qui chante *Movin'out*... Le ciel est clair et

l'horizon alterne de montagnes, d'océans sombres et de plaines claires, de villes, de rues, de taxis, d'oiseaux... Des mots et des phrases dorées fouettent le ciel noirci du soudain orage qui annonce son départ. Les femmes, les hommes, les animaux et les objets de la vie de Louis tourbillonnent en un joyeux cortège hétéroclite et absurde... à l'image de sa vie, à l'image de la vie. Tout est mélangé, tout est sans-dessus-dessous, comme en apesanteur, et pourtant tout se tient... tout se poursuit... Tout s'imbrique, naturellement. Tout se découle et se décline et s'ajuste à la perfection, dans le hasard du temps.

Louis s'envole, doucement. Comme une vapeur matinale, il s'élève vers le ciel. Léger. Sans plus d'escale autre à envisager que l'infini. Son âme s'en va sans doute rejoindre d'autres âmes. Son âme s'en va, on ne sait pas trop où, mais elle part pour un beau voyage qu'il aurait sans doute aimé raconter s'il le pouvait, sur des feuillets, sur des petits cahiers, encore vierges, emportés avec lui.

Ce corps, emballé dans ce sac en plastique, ce n'est plus Louis. C'est juste une coquille vide à présent. Craquée et inutile. Ce n'est plus que la représentation encore matérielle et inerte d'un être qu'on avait un jour appelé Louis... un jour, une vie, il n'y a pas si longtemps. Il n'est plus aujourd'hui que sa propre métaphore. Son corps n'aura ainsi été qu'un véhicule, pendant quelques années, pour traverser cette existence, chaotique... un moyen de transport lourd et pesant qu'il aura fallu manier pendant toutes ces années de gravité terrestre, avec tact et délicatesse pour le faire durer, minimiser son usure. Véhicule qui aura transporté Louis sur tant de routes difficiles, tant de trajets périlleux ou

simplement ennuyeux parfois, mais traversant aussi de bien jolis paysages. Oui, ce fut un long et beau voyage, mais arriva ce qui devait arriver, fatalement, un jour ou l'autre : le véhicule a calé. Saleté de caisse ! Pas moyen de la redémarrer aujourd'hui. Il a bien fallu se rendre à l'évidence : Elle a rendu l'âme. Le moteur est fichu. La garantie est périmée depuis longtemps en plus. Pas de retour constructeur. Pas de dédommagement. Y'a plus qu'à en changer. Plus qu'à l'abandonner, là, au bord de la route. Un dépanneur viendra sûrement...

...et un dépanneur est en effet venu, pour déblayer les lieux. Il a remorqué la vieille carcasse garée n'importe comment sur ce bord de trottoir... gênant le passage. L'a remorqué jusqu'à ce garage, tiroir dans cette morgue où elle est désormais garée en attendant la casse. Non, ce n'est plus Louis. Ce n'est qu'une épave abandonnée. Elle n'emmenera plus personne, nulle part. Telle la voiture qu'il avait décrite sur une de ses pages à la Nouvelle-Orléans, garée au soleil, sans plus de roues, de phares ni de sièges. Juste de la tôle et un absurde volant au milieu.

\*

Tant de visages, tant de jours, tant de nuits... Tout le fil d'une vie entière qui se résume ici, aujourd'hui, ce soir, alors que Louis se sépare de lui-même. Fin d'un voyage, début d'un autre. De haut, il regarde sa vie s'éloigner comme on regarde un pays que l'on quitte, à travers le hublot d'un avion. Autre hublot, autre voyage. Il a connu ça tant de fois. Mais là c'est différent. Il n'a pas fait de queue à

l'embarquement, bénéficiant d'un coupe-file inattendu...  
VIP direct !

Oui, tout est passé si vite... Mon Dieu, comme il aurait aimé pouvoir ralentir le temps, Louis, freiner ses effets sur son corps, son usure, qu'il ressentait déjà depuis quelques années... Au début il en riait... c'était une boutade... « c'est pas beau de vieillir... », se lançait-il en forme de plaisanterie au moindre bobo ou à la moindre douleur articulaire. Il se moquait de lui-même en se regardant courir dans le reflet des vitrines, l'air d'un petit vieux qu'il était presque déjà devenu... en tous cas vers qui il se dirigeait gentiment, clopin-clopant. Il se parlait tout seul, dans le miroir de la salle de bains, comme s'adressant à une autre personne, âgée. Il en riait encore, mais de plus en plus jaune... et de moins en moins souvent, sentant la triste acuité de ses constatations... la triste réalité : Son corps, peu à peu, le lâchait, fuitait, glissait, fondait... doucement, sensiblement, lentement. Le temps de s'habituer au concept... se préparer à l'idée de la mort, de la fin, lorsque la machine se gripperait complètement, le moment venu. Le jour de ses soixante ans, Édouard lui avait lancé, moqueur : « Tu as fait le plus long, mais tu n'as pas fait le plus dur ! ». Cette phrase, humoristique, prenait, de fait, tout son sens. Plus le temps semblait se raccourcir, et plus les gestes avaient un prix. Ce qu'il faisait encore l'année passée, lui était, chaque année, plus difficile. Pas impossible, mais ça grinçait, ça coïnçait un peu plus et il se revoyait, à ses vingt ans, courir et danser sans songer à sa chance. Il voyageait, parcourait le monde sans fatigue. Il se levait tôt le matin et se couchait tard le soir et était toujours frais comme une rose qui vient d'éclorre... Il

était jeune. Inconscient de sa chance éphémère. Il avait la vie devant lui, sans limites.

Au fil du temps, mais assez tôt finalement, il avait pris conscience de cette chance d'être là, en bonne santé, jouissant de la vie et de tout ce qu'elle lui apportait. Profitant de sa capacité à bouger, à courir le monde, sans fatigue, humant chaque jour le doux parfum de la vie. Il aurait parfois aimé pouvoir faire durer ses voyages un peu plus et parvenir à se fixer par moments alors qu'il éprouvait des sensations si belles de plénitude, d'émerveillement, de joie, de paix ou d'amour. Figé certains instants merveilleux et les retenir pour toujours, les ancrer en lui, en sa mémoire, ne jamais plus les laisser s'échapper, s'évaporer dans le temps, pâlir et s'effacer. Il y pensait encore souvent, plus tard, mais ne pouvait rien contre l'inexorable défilement du ruban de la vie... ruban qui n'est pas infini et qui se déroule devant chacun jusqu'au bout de la bobine, sans qu'on sache bien quand celui-ci arrivera. On suppose, on subodore, mais on ne sait pas. Alors, allongé sur le sable d'une plage douce caressée par les vagues, plaqué à la planète face au néant de l'univers, il regardait parfois le ciel dans son incroyable infinité, si sublimement parsemé de ses étoiles mystérieuses, ces étincelles divines... respirant les parfums d'une mer ou d'une autre... en se disant que cet instant était si beau... mais sans jamais pouvoir le faire durer, hélas. À un moment ou à un autre, il fallait bien se relever, s'épousseter le pantalon, et aller en quête d'autres moments miraculeux, d'autres levers de soleil, d'autres levers de lune, tant qu'il pouvait y en avoir...

Ces derniers temps encore, il avait cela à l'esprit, et il se forçait parfois à sortir marcher dans Paris, même sans but précis, juste pour marcher, en se disant qu'un jour viendrait où il serait peut-être cloué sur une chaise, un fauteuil roulant, et serait alors prêt à tout donner pour pouvoir aller faire cette simple balade dans les rues... Aller s'acheter des vêtements Boulevard Saint Michel, ou bien un nouveau disque, rue de Rennes. Alors Louis mettait sa polaire, enfilait ses chaussures de rando, sa veste, et s'en allait dans les rues de Paris, juste pour cette raison, juste pour le plaisir de pouvoir encore le faire. C'était comme un saut dans le passé qu'il effectuait de son moi futur... lorsqu'il aurait quatre-vingt-dix ans et se dirait « qu'il aimerait tellement revenir dans le passé... faire un saut d'une trentaine d'année de moins lui suffirait, juste pour retrouver le plaisir d'aller flâner dans Paris, sans but, sans raison... ». Plaisir simple. Plaisir qui lui serait hélas désormais interdit... Plus de jambes. Plus de souffle. Plus de force. Alors il se faisait ce petit saut imaginaire comme un clin d'œil à ce moi futur, cloué dans son fauteuil... Il prenait le bus 38 sur la place d'Alésia et restait parfois jusqu'à la Gare de l'Est, d'où il descendait pour revenir à pied, le long du boulevard de Sébastopol ou de la rue Saint Martin. De temps en temps, il restait à côté du chauffeur pour discuter de tout et de rien. D'autres fois il s'asseyait dans le fond du bus et regardait défilier Paris comme il regardait défilier sa vie. Sur le chemin du retour, il s'arrêtait parfois dans un bistrot où il n'était jamais allé. Il prenait un café, ou une bière selon l'heure et son envie. D'autres fois une limonade, en repensant inévitablement à cette Camille rencontrée dans une autre vie... Souvenir sans poids, que celui d'un regret diffus. Il humait le parfum du

lieu, mélange d'odeurs de café et de bière froide et regardait passer les gens. Il leur souriait et parfois était payé d'un sourire en retour... Il marchait dans les rues, le nez au vent, traversait le pont Saint Michel, contournait la Cité et allait regarder la Seine caresser la pointe de l'île où étaient assis de jeunes amoureux étourdis de jeunesse et d'espoir. Il se perdait dans le quartier latin, entrait dans une boulangerie et s'achetait un pain au chocolat ou un chausson aux pommes et s'en délectait sur le trottoir, assis sur un banc. Il tendait parfois le gâteau vers le ciel et lançait : « Celui-là il est pour toi, vieux Louis... »

\*

Sa lubie d'écritures lui était passée. Vînt un moment dans sa vie où il s'était dit qu'écrire tous les instants de sa vie la lui faisait, pour ainsi dire, vivre par procuration. Il décrivait des ambiances, des sentiments, des lieux mais, finalement, ce faisant, passait complètement à côté... Les écrivant, il ne les vivait pas, ou moins intensément. Il les vivait à moitié en les dédoublant, en en créant une copie carbone sur son bloc. Son stylo, sa plume, son papier, le détournaient de ce qu'il était en train de vivre en réalité. Le décalait. C'est comme regarder un paysage avec des jumelles : On concentre sa vision, son attention sur un point bien précis, et on passe à côté de tout le reste, on perd la magie de la scène toute entière, de l'immensité du paysage dans son ensemble. On perd une dimension en quelque sorte. On ne sent plus le vent, on n'écoute plus les sons, les bruits, on ne capte plus intacte la lumière, les ombres, les reflets. On ne sourit plus aux visages, on ne voit plus les regards, on n'entend plus les rires des enfants, le chant des

oiseaux, le bruit des vagues. Pourtant, on les décrit. À trop écrire ses chagrins, décrire ses émotions, ses tristesses, il avait fini par laisser filer des années sans s'en rendre compte. Il avait mis tant de jours comme entre parenthèses... des parenthèses de papier... papiers qu'il relirait peut-être un jour, mais ce n'était même pas sûr... Lettres qu'il s'écrivait à lui-même à défaut de les écrire à quelqu'un. À quelqu'une. Lettres qui ne seraient jamais postées, jamais lues, à part par lui... Alors à quoi bon tout cela ? Vouloir figer le temps qui passe était une bien vaine démarche. Il n'avait plus de temps à perdre. Sûr, en retrouvant cette boîte, il avait été content, ému même, de relire ses phrases de voyages, ses récits de route durant sa fuite amoureuse. Cela l'avait replongé dans des souvenirs qu'il avait presque oubliés depuis bien longtemps. En quelque sorte, il avait pu les revivre une seconde fois de cette manière et son truc avait ainsi paradoxalement fonctionné : Il avait un peu arrêté le temps. Ces écrits étaient comme une pellicule photographique, un peu jaunie tout de même, sur laquelle avaient été imprimées, fixées, des images de sa vie. Ses souvenirs se révélaient et remontaient à sa mémoire en une planche contact de photographe où il entourait au crayon rouge certains des clichés les plus intéressants, les plus émouvants, les plus marquants, qu'il avait captés par l'appareil photo en papier qu'il emportait partout avec lui. Mais il ne serait bien que le seul à éprouver un quelconque intérêt à la relecture de ses récits passés. Alors cela valait-il la peine qu'il s'était donnée ? Le temps perdu à rédiger toutes ces pages ? Personne, sinon lui, ne relirait tout ça.

Sa vie avait défilé devant ses yeux à la lecture de ses lignes. Elle avait défilé tout court et il était au bout, mais ne savait pas encore à quel point il était proche du bout.

\*

Jean-Marie est roulé en boule sur le canapé. Immobile sur son coussin. Il n'attend plus personne. Il est si tard à présent. Trop tard. La nuit est trop sombre. Son œil est refermé et sans doute sa vie de chat défile-t-elle aussi, devant lui, en mono. Il rêve à des abeilles, à des lézards, à des souris grises et joueuses. Il rêve à Louis qui lui prépare sa gamelle. Il guette les gestes de son maître, ses pas dans l'appartement, va se frotter contre ses jambes. Endormi sur son gros coussin plein de poils, il se voit retrouver son patron qui a filé si vite, ce matin, sans le caresser. Il saute sur ses genoux, se blottit contre son cou dans le lit et lui ronronne des mots de chat, pour lui faire plaisir. Il sait que son maître aime quand il ronronne. Souvent, ronronnent-ils ainsi de concert, l'un chatouillant l'autre. Les doigts de Louis s'enfoncent tendrement dans la fourrure de Jean-Marie qui ronronne de plus belle. La vie est douce, simple, pleine.

*Cling, clong, cling, clong...* la pendule cliquette ses dernières battements dorés, elle aussi. Le métronome, imperceptiblement, ralentit. Le long ruban métallique enroulé qui entraîne le mécanisme va bientôt être entièrement déroulé à son tour. Le métal n'aura bientôt plus assez de force pour appuyer sur les engrenages... comme le cœur de Louis a manqué de force pour continuer à pulser le sang dans son corps. La pendule, elle, ne rêve pas. Ça ne rêve pas une pendule, ça s'arrête lorsqu'on ne la remonte plus et

puis c'est tout. Louis devait la remonter aujourd'hui. Il n'en a pas eu le temps. Trop pressé d'aller à son rendez-vous, d'aller chercher son disque à la Fnac... Il a filé, ce matin en se disant que ça attendrait bien ce soir... Il remonterait la vieille pendule en écoutant son *Cannonball Adderley* de 1962, avant de préparer son repas et celui de son chat. Heureux.

## - XIII -

Voilà, la journée de Louis est passée, finie. La vie de Louis est passée, finie. Une vie qui passe à la vitesse d'une journée, une journée qui paraît prendre l'espace d'une vie. C'est un peu comme si le temps perdait son échelle, lorsqu'on arrive au bout. Le soir, on repense au matin sans compter les minutes qui les en a séparé. Le Matin : Le début de la vie.

La journée a passé en un clin d'œil et pourtant, on est déjà le soir, on avait plein de projets pour la journée qui sont restés en suspens, remis à demain, car on se dit qu'on trouvera plus facilement du temps le lendemain, qu'on s'organisera mieux.

La vie a passé en un clin d'œil et pourtant, on est déjà vieux, on avait plein de projets qui sont restés en suspens, que l'on n'a pas pu ou eu la chance de mener à bien. On les remet donc à demain, car on croit toujours que demain sera source de nouvelles possibilités, de nouvelles chances d'y arriver... et on croît surtout que demain viendra. À la fin de la vie, on repense à sa jeunesse, à ses débuts, si gais et fougueux, si plein d'espairs. À la fin de la journée on repense au matin, si clair, si proche et à la fois si loin déjà.

Tout n'est qu'une histoire d'échelle... Tout est si semblable en réalité. Échelles des tailles, échelles du temps. Une étrange similarité apparaît par-delà les dimensions. Celle d'une vue au microscope, d'un tissu humain ou

quelque chose d'infiniment petit, comparée à une vue de la Terre observée par satellite : Tous ces reliefs, ces ombres, ces pics qui ressemblent tellement à des montagnes, ces veines, ces nervures qui ressemblent à s'y méprendre aux rivières et aux fleuves, avec leurs contours sinueux, leurs entremêlements de lignes et de courbures, dessinées d'une gravité commune. Et si tout était finalement la même chose ? Et si tout se reproduisait à l'infini ? Et si l'infini se révélait dans les échelles, de l'atome aux gouttes d'eau... des gouttes d'eau aux planètes... des planètes aux galaxies... des galaxies aux univers... des univers aux... atomes. Atomes d'une autre échelle. Et si notre univers n'était que l'atome d'une molécule d'un organisme d'une échelle encore bien supérieure, lui-même minuscule partie d'un monde encore plus grand ? Et si, au fond de nos globules, au tréfonds des atomes de Louis et de chacun de nous, résidaient des univers entiers, des galaxies, des soleils et des planètes avec des êtres vivants contenant eux-mêmes d'autres univers... L'incommensurable mystère de l'infini, insondable, impensable, impossible à nos petits cerveaux limités, finis... se jouant de nous dans l'espace et dans le temps, comme le parallèle d'une journée et d'une vie...

La vie de Louis se termine donc en cette journée de décembre, interrompue avant la fin, avant son terme normal, avant le soir, avant la nuit. Éteinte dans la lumière d'une après-midi comme une autre. La vie de Louis et son million de souvenirs, d'anecdotes vécues et parfois écrites dans des cahiers, à son échelle. Un nuage en perles d'images flottant dans le temps et destinées à s'évaporer soudain au coin d'une rue, par un courant d'air. Une brume où l'arc-en-ciel de la

vie avait révélé tant de couleurs incroyables avant de devoir s'éteindre tout d'un coup, bêtement, brusquement, aujourd'hui. Tant qui se transforme en rien... en un rien de temps, un rien de tant... Tout cela, tous ces moments, tous ces récits, toutes ces sensations ressenties au fil de sa vie, au fil de sa journée, il les emporte avec lui, en son obscur chemin désormais. Son cœur avait tant battu, peut-être trop battu, et avait sans doute atteint, en ce début d'après-midi, son quota de battements.

De cette vie, ne resteraient que quelques reliques bizarres. Vestiges en papier, encore collés aux murs de son vieil appartement, le temps d'une succession, le temps de débarrasser les lieux. Collages appliqués qui feraient marmonner « mais quequ'éché-quéché conneries ? » à un peintre portugais en salopette, venu là avec la brave et valeureuse mission de remettre l'appartement à neuf pour un locataire suivant, ignorant tout de Louis et de sa vie, et s'en fichant royalement. Peintre qui décollerait sans émoi tous ces mots, sans même les lire, toutes ces petites preuves de la vie de Louis collées au mur des toilettes, ces petites traces d'émotions vécues, arrachées à grands coups de spatule et en pestant sur ce maudit vernis utilisé, avec en fond sonore un poste de radio branché sur *Skyrock* ou *Lisboa FM*... Au sol, seraient ainsi éparpillés plein de petits copeaux avec leurs bribes de mots tracés à l'encre bleue, au stylo noir, au crayon à papier, petits mots abîmés, tordus, coupés, déchiquetés et mélangés par terre en un puzzle que plus personne ne reconstituerait à présent et que l'on balayerait bien vite. Bouts de mots, isolés, sans plus de sens. Rébus inutile. Sciure de mots d'amour révolus. Sciure de vie. Mots jetés en vrac,

comme autant de détritrus destinés à finir dans un grand sac-poubelle gris, à l'image de l'absurdité des sentiments que l'on ressent. Leur futilité. Louis avait été mis dans un sac. Ses souvenirs le seraient également. Sans égards.

Peintre qui passerait ensuite au salon, pestant de plus belle, en grattant de sa lame agacée la peinture grise, reflet précis des ombres du lampadaire de la rue, ombres d'une vie s'effaçant dans la mort, traces de chemins parcourus, d'émotions vécues. Traces d'amour et de chagrin. Traces de vie. Peintre qui raclerait avec force les lignes finement dorées écrites d'une main inconnue, celle de Louis, qui s'était pourtant tellement appliqué à les dessiner, à les vivre, qui y avait mis tant de lui-même, de son âme. Qui y avait passé tant de temps. « On ne rattrape pas le tant perdu » avait écrit Louis sur une des lignes obliques du salon. Mots droits ou mots sinueux, insinuants que la vie était passée par là. Mots ondulants parfois comme des murmures sur ce mur, vagues de souvenirs, d'anecdotes et de pensées. Un peu de la mémoire de Louis, poncée, détruite si vite et sans remords... et bientôt recouverte d'une couche de peinture blanche, propre, vierge.

Décollées aussi les photos de Camille, ses petits mots écrits au dos et toutes ces traces d'un amour passé qui avaient tant fait vibrer le cœur de Louis... pour qui il avait tant battu. Dérisoires preuves de ce grand amour auquel il s'était accroché tout autant qu'il avait essayé de s'en défaire, sans jamais parvenir ni à l'un ni à l'autre. Amour détesté. Amour trahi. Amour traître. Amour auquel il avait voulu ne plus croire, en lequel il avait voulu ne plus espérer, mais amour qui avait pourtant bel et bien existé, un jour, lointain,

passé, passant. Le temps, peintre portugais, avait bien poncé les angles blessants du chagrin, érodé les reliefs à vif des sentiments, lavé, délavé les couleurs dans la mémoire de Louis, mais le temps n'avait pas pu tout effacer, tout aplanir, sur les murs de son cœur. Jusqu'à aujourd'hui... Jusqu'à cet éclair rouge, sorti d'on ne sait où... faisant table rase de tout. En partant, Louis emporte son secret avec lui. Les traces, d'encre et de papier restant encore, pour quelques jours de sursis, partiront en quelques coups de truelle.

De cette vie ne resteraient donc que des papiers entassés dans des boîtes en plastique, bientôt chargées dans un camion poubelle pour recyclage. Cahiers, blocs-notes, feuilles diverses, témoignant de la vie de Louis, de ses voyages, de ses rencontres, de ses pensées, de son existence même... bientôt recyclés en papier tout blanc, peut-être pour confectionner d'autres cahiers tout neufs sur lesquels d'autres Louis écriraient leurs autres vies. Quelques cadres contenant des photos en noir et blanc, quelques babioles sans valeur qui partiraient à la poubelle sans plus de considération, comme ce petit pendentif en cuir avec le Bouddha sous-verre. Personne à qui léguer ce maigre héritage. Personne pour se souvenir de tout ça, de l'histoire, du passé, de ces petits objets muets. Personne pour le raconter, le faire durer, le perpétuer.

De cette vie, ne resteraient que trois saxophones désormais silencieux rangés dans des mallettes en bois, comme des cercueils, des étuis noirs en formes, revendus aux enchères à des inconnus qui ne connaîtraient rien de leur histoire, des notes vibrées par leurs corps cuivrés, soufflées dans de feutrés studios d'enregistrement, capturées et

gravées dans des microsillons, des disques, ou tout simplement lancées dans l'air au bord de la Seine, de la Tamise ou du Mississippi. Saxophones ballottés sur l'épaule droite de Louis, de New York à Gdańsk, de Paris à San Francisco, au gré des rues, au son de ses pas, dans sa fuite amoureuse. Saxophones emportés avec lui dans tant de pays, assis à ses côtés sur les banquettes de tant de bars, de bus, de nocturnes salles d'attente d'aéroports. Saxophones couchés au pied de son lit dans tant de chambres d'hôtels. Apprentis saxophonistes tenant dans leurs mains ces morceaux de l'histoire de Louis vécue dans une vie précédente, et qui en feraient pleurer de terribles hurlements et fausses notes. Oubliées les mélodies Jazz, les concerts, les tournées internationales. Oubliés les clochards londoniens, le pont de Brooklyn. Personne ne parlerait de tout ça. Personne ne saurait. Personne ne lirait ces récits incomplets. Tout serait comme effacé et la patine des saxophones garderait son secret collé au laiton. Les rayures jamais ne parleraient, muettes et absurdes.

De cette vie, ne resteraient encore que quelques meubles et une vieille pendule Suisse arrêtée, avec sa clé, revendus au plus offrant lors de ventes aux enchères ou brocante poussiéreuse à l'odeur de mort. Il ne resterait que quelques vestes en cuir que d'autres porteraient peut-être en se demandant qui les avait ainsi aspergées de parfum, et pourquoi ? Quelques t-shirts usés que plus personne ne porterait. Trop moches. Ils partiraient au Relais, se faire déchiqueter pour devenir des isolants de toits ou du rembourrage de coussins. Recyclage.

De cette vie ne resteraient qu'une collection de disques de Jazz, mais pas celui tant espéré de ce *Cannonball*... Pas de chance. Il leur faudrait aller à la Fnac par eux-mêmes... Ça ferait sans doute tout de même le bonheur d'un disquaire, prenant le lot pour quelques euros.

Au bout du compte, que resterait-il de la vie de Louis après Louis ?... Rien. Presque rien. Le plus important, il l'emporte avec lui, en lui, dans son cœur arrêté. Dans sa mémoire morte. Dans son sac en plastique noir, dans sa boîte en sapin au fond de son trou en terre, au cimetière de Bagneux où personne ne viendra lui rendre visite. Il l'emporte dans le grand puits de mystère de la mort, du néant, de l'après.

Tous ces moments de vie, ces instants de bonheur ou de tristesse, ces sourires, ces larmes... tout cela n'était que pour lui, que pour Louis. Personne n'irait relire ça, revivre ça. Ses écritures, il les avait écrites dans l'espoir d'en laisser quelques traces, par-delà le temps, mais c'était une bien illusoire démarche. Il les avait couchées sur le papier, sur les papiers, afin de les exorciser parfois, d'en extraire les toxines émotions... et, en vie, il en était le garant, le gardien. Le lecteur. Peut-être les relirait-il un jour, plus tard. Peut-être ses enfants seraient contents de découvrir ces moments d'un lointain passé de la vie de leur père ?... Mais Louis n'avait pas d'enfant. Pas de bol. Personne ne relirait donc ses histoires sans intérêt, sinon lui. Camille l'avait oublié. Probablement. C'était si loin, il y a si longtemps. Elle a refait sa vie. Elle ne saurait jamais à quel point il l'avait aimée. C'était tant mieux. Maintenant qu'il était mort, tout cela pouvait disparaître... Tout cela avait d'ailleurs déjà disparu, de fait, à

l'instant même du dernier battement de son cœur, cet après midi.

Peut-être survivront tout de même quelques souvenirs, plus ou moins précis, plus ou moins forts, plus ou moins longtemps, dans la mémoire de ses connaissances survivantes, ses collègues de travail, des gens qui ont croisé sa route. Édouard, son ami de toujours, le dernier qui le vit vivant, sa gardienne d'immeuble espagnole qui l'arrêtait pour lui parler de tout et de rien, bavarde comme pas une, la mégère frontiste du cinquième, barricadée dans ces pauvres certitudes ou bien encore sa jolie voisine de palier, *Karima*, qu'il croisait, au hasard des escaliers, sans trop oser la regarder et qui aurait certainement pu le rendre à nouveau amoureux, avec ses grands yeux noirs et son si charmant sourire, s'il avait seulement porté les yeux sur elle. S'il avait juste trente ans de moins et ne se sentait pas définitivement *hors-jeu*... Se souviendra-t-elle de lui Karima ? Se souviendra-t-elle de ce voisin effacé qu'elle croisait dans les escaliers ? Comprendra-t-elle sa disparition en voyant les déménageurs venir chercher le reste de ses affaires, de ses meubles ? En sera-t-elle triste, un peu ? Sans doute pas. Elle ne le croquera plus, c'est tout, et le souvenir de Louis, dont elle n'aura jamais connu le prénom, s'effacera bien vite comme s'évapore un parfum.

Peut-être resteront quelques sourires, quelques souvenirs à l'esprit de ses amis musiciens, avec qui il avait partagé parfois les routes, des voyages, des soirées animées dans des salles de concert, à partager leurs blagues de potaches pour déjouer le trac avant de monter sur la scène devant des milliers de gens, lorsqu'il se produisait encore.

Quelques-uns étaient déjà partis, d'autres les suivraient. Certains apprendraient la nouvelle dans un an ou deux, au hasard d'une discussion... « Ah merde, il est mort ? C'est con. Il était sympa... » Voilà. Quoi d'autre ? Au mieux, l'un d'eux lui dédierait-il une chanson, un morceau, lors d'un concert. On peut rêver. Quelque part sur une scène, dans un club, un pub, boirait une bière à cette santé dont il n'a plus besoin. Et puis la vie continuerait, sans lui. Il n'était pas indispensable. Personne ne l'est. C'est con.

De son nom ne resteront que quelques caractères écrits en tout petit au dos de quelques pochettes de disques et les notes de son saxophone gravées pour toujours sur de brillantes galettes disséminées chez des gens qu'il n'a jamais connus, qu'il ne connaîtra jamais, coincées avec d'autres sur des rangées d'étagères délaissées, ou empilées près d'un lecteur cd. Nom que personne ne retiendra, car il n'était pas une star. Un nom passé, écrit en trop petit... « Louis quoi ? ... Non, j'vois pas. » Sa musique, un vague écho, à peine audible, assourdi. Petit espace de temps capturé en notes de musique des doigts de Louis, de sa bouche, de ses poumons, de son vivant. Quelque part articulées, inspirées, expirées, enregistrées... puis disques placés dans des bacs, tout comme ses écrits amoureux, rangés, bien alignés, et peu à peu oubliés donc.

La musique est une éphémère maîtresse qui ne peut pas vieillir. Elle vous attrape, vous emporte avec elle dans ses tourbillons chauds de folie, puis vous laisse, l'instant d'après, émerveillé, ivre de fatigue et de joie. Mais nul ne peut la retenir. C'est là d'ailleurs tout son sens, toute sa beauté. On n'enferme pas une maîtresse, surtout pas dans un bac en

plastique. Elle y meurt et rien ne reste d'elle, que des échos sourds et peu clairs. La musique est vivante, et elle se vit en vrai, pendant les concerts, quand un musicien tient son instrument entre ses mains et se laisse aller dans son éphémère inspiration. C'est alors que l'on y peut capter sa merveille. Comme en amour. Comme dans la vie : en l'instant.

La musique est amour, l'amour est musique. Louis s'était laissé abandonner par son amour. Laisse abandonner par amour. La symphonie qu'il s'était laissé aller à écouter avait dû prendre fin. L'orchestre avait terminé de jouer, la partition était arrivée à sa dernière page. La mélodie à sa dernière mesure. Il avait juste essayé d'en attacher les quelques bouts restants à ses papiers de route, collages futiles en littératures inexpérimentées, mais ce n'était déjà plus de l'amour. Juste des bribes en papier, des cris en silencieux échos... Ses échos à lui, déformés par le prisme de son chagrin.

La musique, sous ses doigts, semblait avoir perdu son sens. Ce n'était pas la musique qu'il voulait entendre, jouer. Ce n'était pas beau. C'était lourd. Poisseux. Ses notes n'étaient que larmes. Sa musique n'était plus que tristesse. Conscient, il s'en était alors détourné, peu à peu... l'avait rejetée même... Avait délaissé cette autre maîtresse, ne sachant plus assouvir ses ardeurs, la nourrir, l'épater elle aussi, ou encore se laisser épater par elle... Celle-ci revenait pourtant le voir de temps en temps, en secret, le titiller de ses mélodies mystérieuses, certains jours, certains soirs. C'est ça une maîtresse. Ça fait chier quand il ne faut pas. Mais bon, c'était leur secret à tous les deux, la musique et lui. Seul Jean-

Marie partageait ces moments précieux de flirt caché. Puis elle repartait... Il rangeait son instrument et buvait, écrivait. Dormait. Oubliait. Ne faisait rien d'intéressant. Cela pouvait durer des jours, des semaines, sans que Louis ne touche un seul de ses saxophones. Il n'en était pas même contrarié. C'était ainsi. À quoi bon insister ? La passion n'était plus. La maîtresse ne revenait pas.

## - XIV -

Dans tout cet océan d'oubli qui attendait Louis, peut-être quelques pâles images subsisteraient-elles, infimes miettes d'amour abandonnées dans les mémoires des femmes de sa vie, maîtresses d'un soir ou de quelques jours, de quelques mois. Souvenirs d'un touriste sans projet, d'un amoureux léger, traversant leurs vies, brièvement. Sans suite. Sans conséquences. Souvenirs amusés sans doute, au mieux. Peut-être aussi, pourrait planer, planerait, au gré des vents et des tourments de sa propre existence, une vague ombre d'émotion dans le cœur de Camille... sa princesse évadée... sa princesse enfuie il y a si longtemps... qui n'aurait pas complètement oublié ce jeune épatant, quelque temps, à un moment de sa vie... ce jeune homme romantique, même un peu trop, qui semblait tant l'aimer... avant de s'en être détourné pour toujours, épatée ailleurs. Camille qui aurait peut-être parfois, au hasard des pensées, au détour des regards, le reflet de son Louis dans les yeux, furtif, court, mais réel, par-delà les années. Vivant. Survivant. Camille qui n'apprendrait probablement jamais la fin de Louis. Qui lui dirait ? Et pourquoi ? Camille, partie si loin. Si longtemps. Autre Camille, à présent âgée, usée aussi, et qui ne ressemblerait certainement plus à la belle et lumineuse femme dont Louis gardait le souvenir, au creux de son cœur meurtri, abîmé d'avoir trop (mal) aimé. Camille à qui il n'aura jamais pu dire adieu... de qui il n'aura jamais pu apercevoir un dernier sourire, à part, peut-être, en rêve. Qui

sait ? Camille qui n'était pas à la Porte d'Orléans aujourd'hui pour le tenir dans ses bras, accueillir son dernier souffle, son dernier soupir, son dernier regard... Regard pourtant sans doute tourné vers elle, pour elle, à sa recherche... vaine. Brouillée d'eau. Inutile.

\*

Dans la cuisine, le moteur du frigo enclenche son sourd vrombissement pour garder les deux bières restantes bien fraîches. On ne sait jamais... Louis aime quand sa Chimay est fraîche. Des gouttes d'eau continuent de tomber, une à une, du robinet de l'évier, marquant un lent tempo, comme si la vie ralentissait, dans l'inertie de son élan coupé. La tasse à café est de travers, abandonnée à la va-vite ce matin et le reste de café est à présent sec, collé dans le fond. La petite cuillère semble propre. Louis l'a léchée. Il fait toujours ça. Sous la table de la cuisine, la boîte en plastique stocke son amas de lettres jaunies par le temps et de feuillets griffonnés. Pendant des années, cette boîte était ainsi restée au fond d'une cave sombre, comme oubliée... et elle avait comme miraculeusement refait surface hier, veille de sa mort, pour raviver tous ces souvenirs à l'esprit de Louis. Étrange coïncidence encore. Juste au dernier moment. Il lui aura ainsi fallu attendre le bout de sa vie, au hasard d'une fuite d'eau, pour se remémorer d'un coup toutes ces années belles, de jeunesse, ces années belles d'émotions et de voyages. Ces années, belles, d'amour. De découverte. Tous ces sentiments jetés en vrac sur des cahiers et de si divers supports, et abandonnés pendant si longtemps à l'abri d'une boîte oubliée dans l'obscurité d'une cave froide. D'un coup, ils ont refait surface, de justesse, pour emplir une dernière fois

l'esprit de Louis, une toute dernière fois. Il était moins une. Tant de frissons perdus, passés, stockés dans les longues rangées de l'oubli, la cave des souvenirs délaissés, là où on n'ose plus mettre les neurones. Là où le temps, ou la lâcheté, nous prive souvent du loisir de s'aventurer... le courage de les affronter. Le passé est le passé. Le temps est déjà si court pour apprécier au présent, comme il faut, les sourires de la vie. Pourquoi en consacrer à ce qui n'est plus ? Temps perdu. Tant perdu. Alors la vie file, et la mémoire s'effile, s'étire en un fragile filament au fil des ans... qui ne rompt pourtant pas, pas toujours... filament qui vous relie à ce lointain passé, défilé depuis si longtemps. Cette boîte, c'était comme une bobine de fil. Le fil d'une partie de la mémoire de Louis. Fil embobiné, enroulé dans le temps. Enroulé au fond d'une boîte, puis déroulé, étrangement, le dernier jour de son existence... à la relecture de ces pages de cahiers.

Sur sa chaise de cuisine, il avait ainsi voyagé quelques heures, était retourné en pensées sur ses chemins de hasard, dans ses trains de chagrins, ses avions en fuite. Boîte à remonter le temps. Il avait remarqué dans les traces de pas qu'il avait laissées, il y a bien longtemps, petits cailloux suivis sur une route qu'il refaisait à l'envers. Le *Petit Poucet* ne retrouva pas son chemin, mais il se revit quelques fois sur des sentiers parfumés où il avait tant aimé marcher. À plusieurs reprises il ferma les yeux pour arrêter le cours de ses pensées en ces instants passés, ces lieux, cette émotion ressentie alors. Fermer les yeux pour mieux revoir un visage, une main dans sa main. Sentir un parfum, un souffle contre sa bouche. Fermer les yeux pour mieux se rappeler d'un paysage, d'une rue, d'un arbre. Revoir un de ces merveilleux couchers de

soleil, assis sur le sable chaud d'une plage lointaine. Fermer les yeux pour mieux ouvrir son cœur sur de douces sensations qu'il pensait avoir oubliées, enfermées à jamais au fond de celui-ci, dans ce désordre sombre qu'on laisse pourrir au fond de soi. Fermer les yeux comme en prière, recueilli sur des paroles passées, des mots d'amour. Fermer les yeux pour mieux revoir d'autres yeux, le regard de celle qu'il avait aimée, jadis, il y a si longtemps.

Après leur noble et ultime tâche, ces feuillets ont à présent retrouvé leur immobile position à l'intérieur de la boîte. Ils auront livré leur dernière vague d'émotions à leur propre auteur, hier, et leur destinée est maintenant scellée. Ils ne seront plus jamais feuilletés, lus. Ils ne susciteront plus l'intérêt de personne et tout leur contenu, reflet de tant de gestes, d'espoirs, de rêves perdus... l'âme de Louis... sera bientôt emporté et détruit, jeté à la benne. Recyclé. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Du beau papier tout neuf sera fabriqué avec. D'autres souvenirs viendront peut-être même s'y déposer un jour, et ils y resteront tracés quelques heures ou toute une vie, rangés dans d'autres boîtes. Ils seront lettres d'amour ou publicités pour pizzerias. Ils seront livres de poésies ou factures. Ils seront papiers peints ou mouchoirs, papiers cadeau ou papier de verre, brouillons ou œuvres d'art. Ces pages, recyclées, auront une autre vie, un autre rôle, une autre utilité, mais elles ne seront, sauront, plus jamais les souvenirs de Louis... Elles ne parleront plus jamais de Camille, elle-même, à sa façon, recyclée, à l'heure qu'il est, en femme au foyer, quelque part, perdue dans sa propre vie.

Ainsi, ces feuilles sur lesquelles Louis avait écrit tant de mots, d'amour, de chagrin ou bien ab irato, étaient elles-mêmes nées, un jour, de la transformation du bois en papier. Avant d'être les fins supports des chagrins de Louis, elles avaient probablement été de majestueux arbres verdoyants, dominant de belles prairies. Elles avaient été des feuilles légères agitées par les vents, la pluie, les orages. Elles avaient, vivantes, capté le soleil, été bercées par le chant des oiseaux. Elles avaient, peut-être, apporté de l'ombre à des amoureux, assis sous la magnifique coiffe de leur arbre... Arbre qui serait, plus tard, coupé pour l'usage humain. Arbre qui avait eu une vie, aussi, avant. Une naissance, un voyage dans le temps à travers les saisons qu'il marquait de ses changeantes couleurs. Lui-même né d'une graine tombée d'un autre arbre. Il avait connu des matins frais de rosée et de brumes, des midis ensoleillés, des après midis lumineuses et des soirs rougeoyants... Il avait frissonné, balancé sous les vents furieux... Il avait tendu ses branches vertes vers le ciel, saison après saison, pour en capter l'énergie bienfaitrice... mais était toujours resté droit et fier... jusqu'à l'arrivée de cette tronçonneuse. Et le voilà ainsi débité en bûches et traverses, finissant pour certaines en charpente de maison, palettes de transport ou meubles *Ikea*, et transformées en pâte à papier pour d'autres, terminant leur course en feuilles blanches et chiffonnées sur les genoux d'un jeune musicien parti à la rencontre du monde, le cœur plein d'amour et de chagrin mêlés.

## - XV -

Jean-Marie ne bouge plus. Il ne va plus boire. Il n'a ni soif ni faim. Plus rien ne semble lui importer. Il dort. Il se laisse aller, lui aussi, au grand sommeil. Au sommeil éternel qui berce déjà Louis, son maître en qui il avait une confiance aveugle et qu'il est prêt à suivre, l'œil fermé. Il reste là, il ne dresse plus la tête en direction de la porte. Il n'y a plus de bruit de pas dans l'escalier, annonceurs de tendresses. Son maître ne rentrera pas. Il est bien tard maintenant. Tard pour espérer. Tard pour croire que le jour va revenir. Tard pour les croquettes. L'obscurité a gagné la partie. La journée est finie. La pendule elle-même a cessé son lent décompte de *clings* et de *clongs*. Le balancier est immobile, vertical. Aussi vertical que Louis est horizontal. Géométrie macabre. Les aiguilles ont stoppé leur course circulaire. La grande était sur le point de rallier la petite. Elle l'avait même presque rattrapée... il lui manquait juste quelques *clings* et quelques *clongs* pour y arriver. Mais c'était déjà trop. L'effort était trop grand. Un dernier *cling* et l'horloge s'est donc arrêtée, à trois heures et douze minutes... Elle n'en fit pas un de plus. Le balancier a lentement stoppé ses balancements, qui paraissaient pourtant immuables. Jamais Louis n'avait dérogé au cérémonial du remontage de la pendule, jusqu'à aujourd'hui. Ces va-et-vient qui rassuraient Louis et Jean-Marie durant toutes ces nuits où la vie s'avancait, lentement mais sûrement, tel un fil d'Ariane, les aidant à traverser la longue obscurité nocturne pour refaire surface au matin, à la

lumière. Mouvement lent et régulier, paisible, qui semblait jamais ne devoir s'arrêter. Jusqu'à aujourd'hui, trois heures du matin. À bout de forces, vaincus par la gravité et leur soudaine absurdité.

Magie des chiffres, des horaires. Quinze, comme le nombre de chapitres de ce récit. Quinze moins douze, ça fait trois. Et puis trois heures c'est comme quinze heures, il y a juste douze heures de différence. Douze... Tout se tient apparemment dans le grand complot des chiffres, dans le grand code universel qui semble régir la vie, la mort. Le début, la fin.

Dans la salle de bains éteinte, une brosse à dents qui ne servira plus jamais, échevelée et toute maigre, semble converser avec le grassouillet tube de dentifrice dans le gobelet. Sans doute devisent-ils sur leur avenir incertain. Ce dernier est un peu tordu. Il n'est plus tout jeune. Un flacon de shampoing fait le poirier, tête en bas, sur le rebord de la douche, afin de concentrer près de son orifice, le peu de liquide restant. Acrobatie ridicule. De quoi se moquer. Un rasoir électrique gît, comme prisonnier avec son fil entortillé autour, près du lavabo. Des objets qui paraissent désormais tellement absurdes, attendant dans l'obscurité leur utilisateur qui ne viendra plus, placés de sa main, lors d'un récent usage, sans savoir. Une dernière douche, chantonnant ce matin, un dernier brossage de dents, et il est parti vers son destin. Il a tiré la porte de la pièce sans penser. Dans la chambre où il s'était rendu ensuite, les trois cd, sur le lit défait, reflètent un peu la lumière de la rue. Le temps s'est comme arrêté. Tout est immobile. Tout semble figé. Une vague lueur en reflet sur son cuivre caresse le saxophone

soprano, allongé dans la pénombre sur son étagère. Horizontal. Il dort aussi d'un long sommeil qui l'emporte bien loin des scènes lumineuses et bruyantes de musique, bien loin des thèmes de Jazz que lui soufflait Louis, contre la fenêtre, avec le chat en spectateur. Les mots enfantins collés au mur des toilettes avaient dit vrai : Le voilà muet à présent... Enfin, muet de Louis. Muet des notes tristes ou gaies qu'il y faisait résonner, des mots retentis sous ses clapets sertis de cuir, de la vibration de son anche. Intonations musicales qui sortaient de lui au gré de ses humeurs, et venaient emplir la pièce d'une douce harmonie nostalgique en mots d'amour incompréhensibles, envoyés vers le ciel, à qui ne les entendrait pas.

La nuit s'est installée. Pour de bon. L'obscurité règne. Le silence pèse. Plus un seul mouvement ne vient troubler les lieux. Chaque objet semble n'être plus qu'un souvenir écrit de la main de Louis. Il a été placé là, une dernière fois, par celui-ci et marque l'ultime empreinte de son interaction sur le réel, sur la vie. Chacun est posé à une place bien précise, déterminée d'un pur hasard par son action, sans même y penser. S'il avait dû y réfléchir, sans doute aurait-il mis un peu plus de soin dans leur disposition. Un peu plus d'art, de style, dans leur placement. Mais bon, qui s'en soucierait de toutes façons ? Pas lui. Tous ces objets, ces instruments, ont perdu tout leur sens à la seconde même de son dernier soupir. Ils ne sont plus désormais que des objets, inanimés, qui ne s'attachent plus à aucune âme et ne la force plus d'aimer. Ils sont justes mal rangés. Leur place n'est plus leur place. De place, ils n'en ont plus. Ils vont dans quelques jours être embarqués, disséminés, vendus, jetés. Recyclés, eux

aussi. Des petits bouts de l'âme de Louis qui vont s'éclater dans le désintéret général, se perdre dans un autre temps, une autre histoire, et le faire disparaître. Destinée un peu plus assurée pour les objets de valeur comme les saxophones, qui trouveront sans doute preneur aux enchères et pourront bénéficier d'un surcroît d'existence en d'autres mains. Avenir un peu plus incertain pour les objets de moindre valeur, les disques et les meubles, et définitivement bouché pour la brosse à dents et les chaussettes abandonnées sur la moquette de la chambre.

La boîte en plastique attend son sort, à moitié cachée sous la table de la cuisine. Trois lettres sont dépliées sur le dessus. Une dernière feuille, toute neuve et blanche, est encore posée sur la table de la cuisine, un stylo plume dessus, semblant la maintenir prisonnière. Elle a été tirée d'un bloc de feuilles A4 vierges ce matin même par Louis. On peut y lire juste deux mots : Chère Camille... et puis c'est tout. Le reste de la page est vide... Une lettre entamée dans la ferveur des écrits retrouvés sans doute, l'élan de leur relecture, ou bien simplement pour voir s'il était tout juste encore capable de tenir un stylo et aligner des mots ? Lettre destinée à cette jeune femme, désormais plus jeune du tout... écrite peut-être dans la subite folie du désir de la retrouver, de la lui poster, enfin. En fin. Lui dire toutes ces années sans elle, tous ces voyages, sa vie solitaire. Lui dire pardon de ne pas s'être battu pour la garder lorsqu'elle l'avait quitté. Lui dire pardon de n'avoir pas lutté contre la lassitude, contre le froid de l'invisible hiver qui s'était emparé d'elle. Lui dire pardon d'avoir perdu son cœur. Lui raconter son incroyable oubli, ses années de travail pour y arriver, son talent à colmater la

moindre brèche dans sa mémoire risquant de la laisser remonter à la surface, jusqu'à aujourd'hui. Ultime geste de désespoir, ou d'espoir. Les deux ne sont-ils pas liés ? Lui dire tout ça, et encore plus... Mais page abandonnée dès la première ligne. Manque de temps sans doute, avant d'aller rejoindre son ami pour déjeuner... Bousculade de pensées aussi, panique soudaine des idées qui affluent en masse, désordonnées, trop pressées de sortir, d'être libérées de toutes ces années de cachot... et qui restent finalement coincées à la porte, écrasées les unes sur les autres. Ou bien lettre tout simplement abandonnée par raison, après une longue réflexion silencieuse, penché sur sa table de cuisine... Peut-être le manque d'inspiration. Manque d'audace. Qu'aurait-il ainsi bien pu lui dire après toutes ces années d'éloignement ? Tant à dire. Si peu de mots pour le faire. C'est sans doute cette question, trop vaste, qui le fit renoncer ce matin. La hâte est mauvaise conseillère. Il lui fallait prendre son temps pour réfléchir au bien fondé d'une pareille lettre. Au bien fondé d'y penser même, puis de l'écrire. Alors cette lettre allait rester là, inachevée, coincée sous ce stylo plume reposé bien vite, à l'ombre de la bouteille de Perrier. Les mots ne sortiraient jamais du cœur de Louis. La lettre ne serait jamais écrite, postée. Jamais lue. Camille ne saurait pas ce que Louis avait à lui dire. Personne ne le saurait. C'est sans doute mieux ainsi.

Voilà. C'était une belle journée. C'était une belle vie, juste un peu trop courte. Les jours avaient filé si vite... si incroyablement vite... mais passant par tant de beaux chemins, tant de sublimes paysages où naquirent tant de merveilleuses émotions, de toutes sortes dans le cœur de

Louis, ce cœur perdu qu'il allait emporter avec lui, riche de tout cela et dont personne ne pourrait hériter, chacun ici-bas devant se faire les siennes.

Louis est parti sans prévenir personne, en douce. Presque discrètement, si on ne tient pas compte du bordel sur le trottoir de la Porte d'Orléans. Son départ aura eu lieu sans éclat, sans exploit romantique, sans drame que celui, égoïste, de sa propre mort. Il sera parti seul, entouré juste d'inconnus, dans cette rue. Pas d'ami. Pas de sourire pour le reconforter. Juste des visages soucieux et étrangers au-dessus de lui, gâchant, en d'inutiles gesticulations, ses dernières lueurs de vie. Il aura quitté ce monde sans fanfare ni tambours, comme il avait quitté les villes de ses voyages, avec un aller simple pour la destination suivante sur sa liste, choisie au dernier moment. Juste qu'aujourd'hui il n'a pas choisi. Enfin pas ça. Il voulait juste aller à la Fnac lui. C'est tout. Alors il a réglé sa note de restaurant, sourit à son ami Édouard, lui serrant une dernière fois la main en une poignée vigoureuse et virile, pleine de force et de vie. « *Allez, bonne après-m !...* ». Encore quelques pas, le temps de relever le col de sa veste et humer l'air presque frais de cette après-midi de décembre, songer à ce CD qu'il allait bientôt acheter, à cette lettre pour Camille qu'il allait écrire, aux mots qu'il lui dirait alors, écoutant son cœur comme lui avait dit, un jour, ce moine. Il songerait aussi à cette poissonnerie de la rue Daguerre où il passerait ce soir pour acheter ce morceau de saumon pour Jean-Marie et lui. Pensées diverses et multiples au rythme de ses pas. Il a tâtonné au fond de sa poche pour attraper son passe *Navigo* tout en marchant, impatient d'arriver à son magasin de

disques... Ainsi s'est-il dirigé, le cœur presque vaillant, vers son métro...

Puis il a trébuché. La lourde épée de Damoclès qu'il n'avait jamais remarquée au-dessus de sa tête, est finalement tombée dans un grand fracas métallique qu'il fut le seul à entendre, le tranchant en deux par le milieu, d'un seul coup. Son cœur s'est arrêté... et il est mort, tombé là, comme une merde, au champ du déshonneur, sur ce trottoir en ce quinze décembre, à quinze heures douze, emportant avec lui le mystère de sa vie au creux de son cœur crispé. Emportant son grand amour et le nuage de souvenirs tissant son existence... évaporé aujourd'hui dans l'indifférence générale à ce carrefour de la Porte d'Orléans, au terminus des autobus. Son terminus.

Écrit entre décembre 2015 et février 2016

*Le blog de Louis:* [louis75014.blogspot.fr](http://louis75014.blogspot.fr)

Site web de l'auteur:  
[roman.laurenthunziker.com](http://roman.laurenthunziker.com)

---

© L. HUNZIKER – 2016  
Tous droits de reproduction interdits.

Le texte de ce livre est protégé par les droits d'auteur.  
Dépôt légal SACD.

Version papier ISBN: 9781326573324